

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

	Pages.
GÉNÉRAL DE GAULLE. L'avènement de la force mécanique	101
*** ... La paix du soir (<i>suite</i>)	115
LÉON GUICHARD. ... Sur le <i>Livre des jours</i>	137
PIERRE JOUGUET ... L'Athènes de Périclès et les destinées de la Grèce. — III. La fin du « Dualisme » (<i>suite</i>).	141
M. NAGHL. Art et Dictature.	163
GRANDJEAN. Mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte (<i>suite</i>).	168
ALBERT COSSERY. ... Les affamés ne rêvent que de pain.	190

ÉGYPTE : 5 PIASTRES

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaire des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

L'AVÈNEMENT

DE LA FORCE MÉCANIQUE⁽¹⁾.

Combien de guerres furent, à leur début, marquées par une surprise pour l'un, au moins, des belligérants ! A Crécy, la féodalité française, se heurtant en tumulte aux troupes régulières anglaises, subit un désastre complet. En 1805, les Autrichiens et les Russes, en 1806, les Prussiens, confinés dans le formalisme des anciennes évolutions, sont tout à coup anéantis par les manœuvres rapides de la Grande Armée. En 1914, la bataille des frontières révèle soudain à notre infanterie la foudroyante puissance du feu. A l'origine de ces événements, il y eut toujours une erreur de prévision quant à l'efficacité des moyens : armement, effectifs, organisation, que le conflit allait mettre en œuvre.

Dans la guerre en cours, la stagnation des opérations terrestres sur le front franco-allemand n'a pas laissé d'étonner la plupart des esprits. Cette fois, la surprise ne provient pas de la manifestation subite des forces inattendues mais, au contraire, de l'inertie montrée par les moyens dont on attendait l'activité. Cependant, il n'y a rien là qui ne fût inévitable.

(1) Cette note fut rédigée sous forme de mémorandum par le Général DE GAULLE en date du 26 janvier 1940 et soumise aux autorités compétentes. Le texte intégral en a été révélé par la publication dans la revue britannique «*The National Review*» d'octobre 1940.

En effet, dans les deux parties, l'essentiel des forces en présence est composé d'éléments sensiblement semblables à ce qu'ils étaient lors du dernier conflit, savoir : une infanterie nombreuse, portant ses armes à bras, destinée, dans l'offensive, à submerger le terrain en progressant à découvert ; une artillerie abondante, s'installant sur des positions sommairement abritées, pour tirer à la distance moyenne d'une dizaine de kilomètres sur un adversaire plus ou moins retranché ; enfin, des moyens de transport et de ravitaillement, trains de chemin de fer, camions, véhicules hippomobiles, tous faits pour circuler sur des itinéraires fixes ; au total, une armée fondée sur le nombre, à base d'hommes combattant à pied, liée aux routes qui la font vivre, dont les éléments peuvent s'abriter à condition d'être immobiles mais sont infiniment vulnérables dès qu'ils bougent. Bref, à peu de choses près, le système dont Carnot et Napoléon avaient fait jaillir la manœuvre au temps où les fusils tiraient, à cent cinquante mètres, deux coups par minute, et les canons, à huit cents mètres, soixante boulets en une heure, mais qui a pratiquement perdu, dans l'enfer des batailles modernes, la capacité offensive.

A vrai dire, les événements de la guerre 1914-1918 annonçaient déjà cette sorte d'impuissance du système des masses. Sitôt le front établi de la Suisse à la Mer du Nord on avait vu, pendant quatre années, les plus fortes armées du monde se frapper l'une l'autre dans de furieuses batailles au prix de pertes immenses et de dépenses colossales de munitions, sans réussir à réaliser sur le terrain aucune avance appréciable. Sans doute, au printemps de 1918, grâce à l'avalanche des obus de gros calibre, les Allemands étaient-ils parvenus, vers Montdidier, Cassel et Château-Thierry, à pénétrer assez profondément dans les lignes britanniques ou françaises. Mais nulle part leurs divisions, faites d'infanterie et d'artillerie, n'avaient pu exploiter le succès. Sans doute, pendant l'été et l'automne qui suivirent, Foch, disposant

en fait de matériel d'une supériorité énorme, fit-il reculer l'ennemi. Mais cette progression, si lente qu'elle fût — cinq cents mètres en moyenne par jour — n'avait été possible que grâce à l'intervention d'engins entièrement nouveaux : les Chars. Encore l'armistice survenait-il avant que l'armée allemande eût été décidément rompue. En somme, on devait constater une effrayante disproportion entre les pertes subies par la nation armée et les résultats tactiques, stratégiques, politiques, que ce système était susceptible de procurer.

Par la suite, les moyens qui sont apparus ou se sont développés tendent tous à réduire encore la capacité de manœuvre et d'attaque des masses. Outre que les armes automatiques et les canons ont sensiblement gagné en portée, en précision, en vitesse de tir, ce qui rend presque inconcevable la progression des hommes sous le feu, il a été construit par les Français et les Allemands, tout le long de leur frontière commune et aussi sur ses prolongements, des lignes continues et profondes d'organisations bétonnées et cuirassées, renforcées d'obstacles, sur lesquelles l'artillerie, et, à plus forte raison, l'infanterie, ne peuvent pratiquement rien. Enfin, l'aviation et les engins blindés possèdent, désormais, un tel potentiel de surprise et de destruction par rapport aux troupes, batteries, convois à découvert, que dans la bataille tout mouvement constitue pour ceux-ci un risque immédiat d'anéantissement. En réalité, et à moins d'une supériorité démesurée par rapport à l'ennemi, l'instrument militaire actuel n'a plus qu'une chance, savoir : la défensive. Il était par avance tout à fait certain que ni l'un, ni l'autre des adversaires en présence sur le front occidental n'entreprendrait de faire hacher sa population virile dans des assauts à la façon de Verdun.

Cependant, en vertu de la loi de la nature suivant laquelle toute aptitude perdue par un organisme vivant est transférée à un autre, celle qui achève d'échapper aux masses devient l'apanage d'un système nouveau. Le

moteur combattant restitue et multiplie les propriétés qui sont éternellement à la base de l'offensive. Agissant dans les trois dimensions, se déplaçant dans chacun des trois éléments plus vite qu'aucun être vivant, susceptible de porter des poids énormes sous forme d'armes ou de cuirasses, il occupe désormais un rang prépondérant dans l'échelle des valeurs guerrières et offre à renouveler l'art défaillant :

Non point, évidemment, que le Char, l'Avion, le Cuirassé, aient le privilège de l'invulnérabilité. L'invention humaine, à mesure qu'elle les perfectionne, découvre en même temps les moyens de les combattre. D'ailleurs, à leur action s'oppose celle du Char, de l'Avion, du Cuirassé ennemis. Non point que les moteurs combattants puissent résoudre, à eux seuls, tous les problèmes des batailles. L'artillerie conserve la vertu de préparer, d'appuyer leur marche et de couvrir leurs arrêts. L'infanterie demeure capable de « nettoyer » et d'occuper. Mais c'est un fait que, par rapport aux autres armes, l'engin mécanique est intrinsèquement doté d'une puissance, d'une mobilité, d'une protection, littéralement incomparable et que, par suite, il constitue l'instrument essentiel de la manœuvre, de la surprise et de l'attaque. Il n'y a plus, dans la guerre moderne, d'entreprise active, que par le moyen et à la mesure de la force mécanique.

Or, jusqu'à présent, aucun des adversaires n'a su ériger la force mécanique en un système conçu, équipé, organisé, de manière à prendre à son compte l'effort principal pour la victoire. Assurément, les deux partis disposent d'avions et de chars, mais en nombre si faible, d'une puissance si restreinte, et soumise à des règles d'emploi si timides, qu'ils ne viendraient même pas à bout de rompre les organisations fortifiées ennemies. Chacun d'eux, au lieu de créer un instrument de guerre nouveau, s'est borné à intégrer dans le système préétabli les moyens tout à fait différents que lui offre l'époque du moteur. Dès lors, ces moyens, s'ils permettent quelque activité épisodique et fragmentaire, ne procurent point

la possibilité des grandes entreprises qu'il est, pourtant, dans leur nature de réaliser.

A cet égard, il est vrai, les Allemands se sont approchés d'une conception rationnelle de la guerre. C'est ainsi qu'ils entamèrent le conflit actuel avec une assez importante aviation d'attaque et plusieurs grandes unités cuirassées, dont l'action combinée leur permit de foudroyer en deux semaines la Pologne, grand État militaire de trente-cinq millions d'habitants. Une action du même ordre peut, demain, les mettre à même de saisir en Roumanie, en Suède, en Russie, en Asie Mineure, les territoires qui leur conviendraient. Mais les avions en nombre suffisant, les chars trop légers, que le Reich est actuellement capable de mettre en ligne, ne suffiraient pas à briser la résistance française appuyée aux ouvrages et obstacles de la ligne Maginot. Il y a, d'ailleurs, tout lieu de penser que le gouvernement d'Hitler regrette amèrement aujourd'hui de n'avoir pas fait subir à son armée une transformation beaucoup plus profonde. Nul ne peut raisonnablement douter que si l'Allemagne avait, le 1^{er} septembre dernier, disposé seulement de deux fois plus d'avions, d'un millier de chars de cent tonnes, de trois mille de cinquante ou trente et de six mille de vingt ou dix, elle aurait écrasé la France.

Quant à nous, attachés plus solidement encore aux antiques conceptions, nous avons commencé la guerre avec cinq millions de soldats, mais une aviation toute juste embryonnaire et des chars très insuffisants en nombre et en puissance. Encore, cette force moderne était-elle construite, organisée, orientée, non point du tout pour frapper loin, vite et fort, mais au contraire pour n'agir qu'en fonction et à l'intérieur du système des masses. C'est ainsi qu'au point de vue aérien, seuls comptaient nos appareils dits de chasse, c'est-à-dire de protection, et qu'en fait d'engins blindés nous ne disposions pratiquement que de chars légers, dont le principe impératif d'emploi consistait à les disperser

par petites fractions dans les rangs de l'infanterie.

Il n'y avait donc, pour nous, aucune possibilité de prêter à nos alliés de l'Est quelque concours direct ou indirect que ce fût. Les mêmes institutions militaires qui, le 7 mars 1936, nous contraignaient à l'immobilité, qui, lors de l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne, nous frappaient d'inertie totale, qui, en septembre 1938, puis en mars 1939, nous imposaient d'abandonner les Tchèques, devaient fatalement nous contraindre, en septembre dernier, à assister de loin à la ruée allemande sur la Pologne sans pouvoir rien faire d'autre que suivre sur la carte les étapes victorieuses de l'ennemi.

A vrai dire, le système de la nation armée, qui par lui-même ne permet plus que la stricte défensive, a pu, jusqu'au conflit présent, paraître justifié par l'argument d'une France pacifique, pour laquelle tout le problème de la guerre consisterait en la sauvegarde de son territoire. De fait, c'est là le but unique que les lois fondamentales de 1927 et de 1928 ont fixé à l'organisation militaire du pays. A condition de nous désintéresser de ce qu'il advient au reste du monde, il serait, *a priori*, concevable que nous bornions notre effort à faire front sur nos fortifications. En tenant immobile sous les armes notre population active, en enfouissant dans le béton la fortune entière de la France, en vidant de leurs habitants afin de les protéger, nos villes et nos villages, en adoptant une fois pour toutes la stratégie qui consiste à subir les coups sans les rendre, peut-être parviendrions-nous, plus ou moins longtemps, à maintenir tel quel le tracé de nos frontières. Mais on ne peut douter que le résultat serait précaire.

En effet, si l'ennemi n'a pas su constituer déjà une force mécanique suffisante pour briser nos lignes de défense, tout commande de penser qu'il y travaille. Les succès éclatants qu'il a remportés en Pologne, grâce aux moteurs combattants, ne l'encouragent que trop à pousser largement et à fond dans la voie nouvelle. Or, il faut savoir que la position Maginot,

quelques renforcements qu'elle ait reçus et qu'elle puisse recevoir, quelques quantités d'infanterie et d'artillerie qui l'occupent ou s'y appuient, est susceptible d'être franchie. C'est là, d'ailleurs, à la longue, le sort réservé à toutes les fortifications. Dans le cas particulier, il se trouve que le moyen d'attaque approprié existe virtuellement. La technique et l'industrie se trouvent, dès à présent, en mesure de construire des chars qui, employés par masse comme il se doit, seraient capables de surmonter nos défenses actives et passives. Ce n'est, pour ces engins, qu'affaire de blindage, d'armement, de capacité de franchissement, toutes aptitudes qu'il est aisé de leur donner moyennant un tonnage convenable.

Il y a là une transposition à la lutte des chars contre les forteresses des conditions du combat séculaire du canon contre la cuirasse. De même que, naguère, une voûte d'abri étant donnée, il apparaissait toujours un canon — fût-il de 420 — assez puissant pour la détruire, ainsi peut-on aujourd'hui fabriquer à volonté des chars propres à surmonter n'importe quelles organisations connues. Dans ce domaine, une masse d'engins blindés appuyée par une masse d'avions possède, au surplus, par rapport à l'artillerie, l'immense avantage de pouvoir concentrer, déclencher, agir, dans des délais extrêmement courts et poursuivre la progression rapidement et profondément alors qu'il faut aux canons beaucoup de temps pour leur mise en place, le transport de leurs munitions, l'exécution de leur tir. Encore ne peuvent-ils eux-mêmes exploiter l'effet des destructions qu'ils ont réalisées. Quant à se transporter ensuite, comme le font chars et avions, au delà du dispositif ennemi, l'artillerie est impuissante. *Bref, la rupture des organisations fortifiées peut, du fait des moteurs combattants, revêtir un caractère de surprise, un rythme, des conséquences tactiques et stratégiques, sans aucun rapport avec les lentes opérations menées jadis en vertu du canon.*

Il en résulte que le défenseur qui s'en tiendrait à la résistance sur place des éléments du type ancien serait voué au désastre.

Pour briser la force mécanique, seule la force mécanique possède une efficacité certaine. La contre-attaque massive d'escadres aériennes et terrestres, dirigée contre un adversaire plus ou moins dissocié par le franchissement des ouvrages, voilà donc l'indispensable recours de la défensive moderne. Quand bien même nous aurions assigné à notre action militaire comme limite la plus avancée la frontière du territoire, la création d'un instrument de choc, de manœuvre et de vitesse s'imposerait absolument à nous.

Mais un tel désintéressement de ce qui se passe au dehors serait-il concevable dans la guerre où nous sommes engagés? L'activité de la force française fut, de tout temps, la condition nécessaire de l'équilibre en Europe. Si cet équilibre se trouve présentement rompu, la raison en est, évidemment, notre passivité. Que cette passivité persiste et rien n'empêcherait l'hégémonie ennemie de s'étendre toujours davantage. Sûrs de n'être pas enfoncés sur leurs positions Siegfried, les Allemands auraient, demain comme hier, la latitude de porter leurs efforts ailleurs. Mais comment le petit cap, que constitue au bout du Continent le territoire de notre patrie, sauvegarderait-il à la longue son intégrité en présence d'un conquérant qui se serait emparé de toutes ressources complétant les siennes? Déjà l'asservissement de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne, a accru d'un tiers la puissance industrielle du Reich. En prenant sous sa dépendance la Hongrie, la Roumanie, l'Ukraine, l'Allemagne peut doubler ses ressources agricoles. Et, quant aux matières premières, presque toutes sont à sa portée : fer en Suède ; nickel en Norvège et en Finlande ; coton au Turkestan ; pétrole dans les Balkans, au Caucase en Iran.

Dans le conflit présent, comme dans tous ceux qui l'ont précédé, être inerte, c'est être battu. Pour nous mettre en mesure d'agir et non plus seulement de subir, il est nécessaire de créer un instrument militaire nouveau. *La force mécanique, terrestre, aérienne et navale, nous permettrait de nous préserver des attaques éventuelles de l'Alle-*

magne, de saisir à l'entour d'elle des places d'armes et des bases de départ, de l'expulser des régions qu'elle a ou qu'elle aura soumises, de la bloquer, de la bombarder, enfin d'enfoncer nos armes dans son corps par tous les côtés.

Au reste, l'inaction forcée du système des masses risque d'avoir, quant au moral de l'armée et de la nation, des conséquences dangereuses. Le maintien prolongé sous les armes de presque toute la population active du pays peut être accepté des citoyens lorsqu'ils en constatent la nécessité. Ainsi en fut-il sous la Révolution contre laquelle était coalisée l'Europe ou pendant la dernière guerre quand les Allemands étaient à Noyon. Alors, les masses avaient conscience d'être indispensables au salut de la patrie, ce dont les opérations leur donnaient constamment la preuve sanglante. Mais, dans la guerre présente, aucune preuve de ce genre — et pour cause — ne leur est administrée. Cinq millions de Français, jeunes et actifs, se trouvent depuis de longs mois — et pour combien de mois encore? — militairement inutilisés dans des cantonnements ou dans des dépôts. *L'obscur sentiment d'impuissance que le système actuel fait naître apparemment dans l'âme des chefs, puisqu'ils ne le mettent en action ni d'un côté, ni de l'autre, commence à se répandre dans la nation armée elle-même.* Pour dire vrai, certains mobilisés nient déjà que, sous les armes, ils fassent œuvre utile; beaucoup se demandent s'il y a proportion entre l'avantage que comporte leur présence dans les rangs et l'inconvénient qui résulte de leur déracinement; tous sont la proie de l'ennui. Certes, la sagesse du Commandement pallie, autant que possible, cette usure de la bonne volonté. En occupant les troupes par des travaux et exercices, en veillant à leur bien-être et à leur distraction, en leur rappelant périodiquement la menace d'une offensive ennemie, en leur donnant des permissions, on s'efforce de maintenir leur patience. Mais il ne faut pas compter qu'on y parvienne indéfiniment. Dans son principe même, la levée en masse correspond à de grands chocs, d'immédiates

menaces, de brutales nécessités. Nul doute que si le régime actuel n'était pas bientôt radicalement changé nous nous verrions, soit acculés à des entreprises sans espoir pour justifier la mobilisation, soit exposés à un grave affaissement du moral dans l'armée et dans le pays.

Au surplus, il apparaît déjà que la guerre moderne, en tant qu'elle est la guerre « totale », ne peut s'accommoder du maintien permanent sous les armes du grand nombre des citoyens actifs. Aucun peuple aujourd'hui ne saurait mener longtemps la lutte sans une vaste extension de son activité économique. Les fabrications d'armement, les industries extractives, les transports, les travaux de défense passive, atteignent et doivent atteindre un rendement colossal. Encore faut-il au moins maintenir, sinon développer, la production agricole, car un effort accru implique une alimentation meilleure. D'ailleurs, il n'est pas possible de laisser mourir une foule d'industries nécessaires aux besoins élémentaires de la population, ni de renoncer aux échanges avec l'Empire. Enfin, d'immenses quantités de matières premières, d'armes, de produits fabriqués, doivent être achetées à l'étranger. Or, le crédit est mort et les réserves d'or ne sont pas inépuisables, à supposer que les États fournisseurs acceptent longtemps encore d'être payés en métal jaune. Voici donc qu'il faut, coûte que coûte, exporter plus que jamais. Bref, à mesure que les jours passent, se font sentir à l'intérieur du pays des besoins de plus en plus pressants en techniciens et en main-d'œuvre. La mobilisation était à peine achevée que, déjà, commençait le reflux des hommes du front. Qu'on le veuille ou non, ce mouvement n'est qu'à son début. Jadis la guerre des nations armées exigeait la masse au combat. Aujourd'hui, la guerre totale exige la masse au travail.

Ainsi la lutte dans laquelle nous sommes engagés implique une réforme profonde de notre système militaire. L'activité étant la condition de la victoire, et la force mécanique constituant désormais, dans l'ensemble des

moyens, l'élément essentiellement actif, c'est cette force qu'il faut, avant tout, créer, organiser, employer. Corrélativement, les effectifs mobilisés ne sont à conserver au front que dans la mesure compatible avec les nécessités du développement économique requis. Il s'agit de réaliser un instrument de manœuvre, de puissance et de vitesse, qui constituera le facteur principal, le critérium de notre action et que les éléments subsistants du système ancien auront à seconder suivant leurs aptitudes, bien loin de le plier à leurs propres possibilités.

Une telle réforme exige, d'abord, un très vaste effort de fabrications. Du moment où nous déciderions de changer par la force mécanique le caractère de la guerre, l'étendue et le rythme des constructions qui s'y rapportent devraient être modifiés du tout au tout. À vrai dire, la force des choses se charge déjà de nous y pousser. Parmi les dépenses d'armements, la proportion de celles qui concernent les avions et les chars marque, de mois en mois, une ascension vertigineuse. Mais au lieu de nous laisser peu à peu et comme par contrainte entraîner vers les sommets, il convient de viser tout de suite et délibérément à atteindre le maximum. L'activité industrielle des Empires français et britannique devra être multipliée à cet égard et, surtout, le concours américain obtenu dans des conditions d'ampleur et de hâte sans rapport aucun avec ce qui se fait. On doit, bien entendu, en dire autant de l'effort scientifique et technique pour ce qui concerne la recherche, l'invention et l'expérimentation. La timidité constatée à ce point de vue dans notre peuple, qui naguère inventa l'avion, le char, le cuirassé, n'est pas la moins fâcheuse conséquence d'institutions militaires qui découragent l'esprit du temps de souffler à leur profit.

Tandis que le principal effort de la technique et des fabrications se porterait systématiquement sur le matériel des formations modernes, celles-ci devraient avoir aussi la priorité absolue dans le choix du personnel. La complexité des engins, leur coût presque exorbitant, leur

extrême importance relative, les conditions de leur emploi, exigent qu'ils soient servis et commandés par les meilleurs. Modifiant de fond en comble les errements jusqu'à présent en vigueur, tout ce que le pays compte de plus ardent, de plus fort, de plus pur, est à incorporer d'office dans la force mécanique française. Et, de cette élite, il faudra savoir tirer, par l'émulation, l'amour-propre et l'honneur, les exploits collectifs à quoi se prêteront merveilleusement ses armes. Il y a — oui, certainement, — à susciter en elle l'esprit sportif de guerre, dont déjà certains hauts-faits d'équipes nous font pressentir qu'il est prêt à s'embraser. En tous temps, l'art de la guerre transforma en puissance de combat les tendances dominantes du siècle. Les grandes victoires de notre époque, passionnée de matches et de machines, seront sans nul doute remportées par moteurs et par champions.

Cependant, il ne suffirait pas d'aligner en files innombrables les engins puissants et rapides, ni de former, pour les servir, des équipes de premier ordre. Rien d'essentiel ne sera fait tant que la force mécanique n'existera pas par elle-même et ne sera pas organisée en vue de buts décisifs à atteindre par son action propre. Comme l'élément de toute entreprise autonome est la grande unité, c'est en ces grandes unités, dotées de tous les moyens voulus pour mener de bout en bout leur manœuvre, qu'il est nécessaire de l'articuler. Cette condition déjà réalisée pour ce qui concerne la flotte, ne l'est, dans l'aviation, que d'une manière très embryonnaire et, autant vaut dire pas du tout, pour les formations terrestres. Assurément, nous disposons, ou allons disposer, de quelques divisions mécaniques, les unes dites « légères », les autres « cuirassées ». Mais elles ne sont faites que pour soutenir et compléter localement les unités de masse du type ancien.

Or, il s'agit, bien au contraire, non seulement de les multiplier, mais encore de les constituer en vue de l'autonomie, de manière à les affranchir des délais prolongés, du rythme lent, de la faible portée, à quoi se trouve

astreinte l'action des autres éléments. Sur terre, des divisions de ligne et des divisions légères, chacune pourvue de chars suffisamment nombreux et puissants, d'assez d'infanterie blindée, d'assez d'artillerie protégée, pour soutenir elle-même son combat, équipée en tous moyens de brèche ou de passage nécessaires pour surmonter les obstacles que lui opposeront l'adversaire et le terrain, dotée des véhicules spéciaux qui la délieront des routes pour ses transports et ses ravitaillements. En l'air, des divisions d'assaut capables, au cours de la bataille, à la fois de se tailler leur place dans le ciel et d'en fondre pour assaillir l'ennemi du sol et sur la mer, et des divisions d'attaque lointaine destinées à la destruction d'objectifs d'ordre économique. La réunion de ces grandes unités en Corps terrestres ou aériens, permettrait les larges ruptures, les manœuvres à grande envergure, les exploitations profondes, qui constituent la tactique des formations mécaniques à condition qu'elles soient concentrées.

Enfin, par combinaison des éléments modernes, sur terre, sur mer et dans l'air, naîtrait une stratégie nouvelle, assez étendue dans l'espace et assez rapide dans le temps pour être à l'échelle de leurs possibilités. Nul doute, d'ailleurs, que cette extension du rayon d'action de la force doive entraîner un vaste élargissement des théâtres d'opérations et, par suite, de profonds changements dans la conduite politique du conflit. Le développement de la guerre mécanique, allant de pair avec celui de la guerre économique, impliquera la mise en activité de secteurs actuellement passifs sur la carte du monde. Mais c'est une conséquence inévitable de l'évolution. Le tout est d'en tirer parti au profit de notre camp, au lieu d'en abandonner le bénéfice à l'ennemi.

A aucun prix, le peuple français ne doit sacrifier à l'illusion que l'immobilité militaire actuelle serait conforme au caractère de la guerre en cours. C'est le contraire qui est vrai. Le moteur confère aux moyens de destruction modernes, une puissance, une vitesse, un rayon d'action,

tels que le conflit présent sera, tôt ou tard, marqué par des mouvements, des surprises, des irruptions, des poursuites, dont l'ampleur et la rapidité dépasseront infiniment celles des plus fulgurants événements du passé. Beaucoup de signes annoncent ce déchaînement de forces nouvelles. Tandis que les « masses » françaises, allemandes, anglaises, russes, etc. . . soit au total vingt millions d'hommes, se trouvent mobilisées depuis cinq mois sans avoir nulle part et à aucun moment rien accompli de positif, on a vu la ruée des chars, l'assaut des avions anéantir en deux semaines une bonne armée de douze cent mille soldats ; on a vu maintes machines volantes faire planer la mort d'un bout à l'autre des grands pays belligérants ; on a vu des navires agir sur toute l'étendue des mers ; on a vu l'opinion publique de l'Ancien et du Nouveau monde s'intéresser passionnément aux manifestations de la force mécanique, parce qu'elle y sent d'instinct l'essentiel de la puissance des armes.

Ne nous y trompons pas ! Le conflit qui est commencé pourrait bien être le plus étendu, le plus complexe, le plus violent, de tous ceux qui ravagèrent la terre. La crise politique, économique, sociale, morale, dont il est issu revêt une telle profondeur, présente un tel caractère d'ubiquité qu'elle aboutira fatalement à un bouleversement complet de la situation des peuples et de la structure des États. Or, l'obscur harmonie des choses procure à cette révolution un instrument militaire exactement proportionné à ses colossales dimensions. Il est grand temps que la France en tire la conclusion. Comme toujours, c'est du creuset des batailles que sortira l'ordre nouveau et il sera finalement rendu à chaque nation suivant les œuvres de ses armes.

Général DE GAULLE.

LA PAIX DU SOIR

(SUITE).

V

4 mai 1940.

L'ordre de partir est venu : nous allons sur le vrai front de guerre. L'état-major, nous dit notre lieutenant, a été informé que de fortes armées allemandes se trouvent sur les frontières hollandaise et belge et tout indique une invasion. La guerre réelle ne fait que commencer. Je ne vois pas chez nos soldats un grand enthousiasme, mais du courage, de la décision. Nous avons trop attendu et la littérature des journaux, l'emphase des mots nous gênent et nous choquent. Les politiciens s'en mêlent. Et combien ne savent pas encore pourquoi ils vont se battre !

Notre lieutenant est un royaliste athée et un soldat complet. Pour lui, la guerre est une croisade, il y va de toute son âme. C'est un extrémiste qui chasse les nuances, catégorique, fougueux, même impulsif. Plus fin, l'aumônier, républicain et croyant, lui donne, en des dialogues véhéments, la riposte sage et mesurée.

— Après la victoire, dit le lieutenant, nous allons organiser la France et chasser les politiciens.

S'adressant à moi :

— Qu'en pensez-vous, vous, l'historien ?

— Mon lieutenant, je pense que nous devons gagner la guerre d'abord, et nous serrer entre Français, nous comprendre et nous aimer. Ne faisons pas cette guerre dont l'enjeu est la liberté de notre pays et la douceur d'y vivre, en nous détestant. Nous combattons les uns et les autres pour une même fin.

— Balivernes, réplique-t-il, la France se sauvera à la fois de l'ennemi et de nos politiciens.

L'aumônier intervient :

— Il ne s'agit pas de politique, lieutenant, mais de guerre et d'amitié. Réservons notre haine à ceux qui veulent nous détruire.

— La politique, fis-je, est à peu près partout la même ; seulement chez nous il y a plus de franchise et ce n'est peut-être pas un bien. Notre politique est le résultat de notre nonchalance, de notre scepticisme et de l'esprit de contradiction qui nous incite à renverser tous nos dieux sans savoir ce que nous mettrons à la place.

— D'ailleurs, continue le Père Favier, on peut toujours s'en tirer avec la politique intérieure, même détestable ; il y a les réactions fatales, rien ne dure, et le pendule, d'un incessant mouvement, va d'un point à l'autre. Le danger n'est pas là ; une politique intérieure mauvaise compromet toujours la politique étrangère. La France ne vit pas en vase clos, on la guette du dehors et on lui fait payer cher ses luxueuses expériences.

Je voyais bien ce qui divisait les deux interlocuteurs ; alors je renchéris, précisant les méfaits inévitables des régimes extrêmes :

— La fonction de ministre, dis-je, a perdu son prestige. En démocratie, la fonction devenue à la portée de tous, les pires y parviennent aussi facilement que les meilleurs ; chez les totalitaires, le ministre, émanation aveugle d'un chef absolu et agissant, n'est qu'un exécuteur sans personnalité. Les peuples en perdant le respect de la

fonction perdent celle de l'autorité. Dans la confusion des pouvoirs et la carence des compétences, il n'est pas étonnant que tant les régimes de gauche que ceux de droite soient marqués par l'anarchie de l'esprit.

— Peut-être, dit l'aumônier. Mais, plus sûrement, c'est l'oubli de Dieu, ici et là, qui dérègle la machine et nous conduit à de tristes expédients.

— Pour ceux qui nous gouvernent, répartit le lieutenant, il ne s'agit plus d'un art de la politique, mais de l'art de réussir dans les affaires par la politique.

Un tel état d'esprit qui s'exprime avec haine n'est pas le propre de quelques-uns. À des températures différentes, c'est l'expression d'une opinion généralisée. Rien de plus pernicieux aujourd'hui que l'union seule nous donnera la force et la volonté de vaincre.

— Nous manquons de psychologie, fis-je, la politique qui rend les hommes si cruels aux hommes, n'est mauvaise, hélas ! que parce que la vie n'est pas toujours bonne, et la politique, c'est la vie transposée sur un autre plan.

J'avais le cœur serré. À l'heure de la bataille, quand toute la France joue son sort et met en balance la grandeur de son histoire et la continuité de son existence nationale, des hommes se disputent, et même allant ensemble à la mort, trouvent le moyen de se diviser.

Nous terminons nos préparatifs. Dans quelques heures, nous serons partis. Je ne sais pas ce que nos camarades pensent, mais plus que jamais je suis anxieux. Crainte, peur ? Ce n'est pas cela... ce n'est pas un manque de courage, plutôt une apathie, une sorte de fatalisme. Aller à la mort, cela ne nous arrête pas. Mais nous ne vaincrons pas seulement par le sacrifice individuel de notre vie, il faut que notre volonté soit consciente et que les chefs, plus que les soldats, pensent à une France, une seule, celle que tous nous aimons et qui ne doit avoir qu'un visage, celui de notre destin commun.

Je reçois une lettre de Sonia qui me rend songeur. Parmi les mots d'amour et son insistance à m'entraîner à une union plus étroite, je surprends l'écho d'un Paris qui s'est trop facilement adapté à la guerre inoffensive. Paris a retrouvé à peu près son rythme du temps de paix. Il eût peut-être mieux valu que nous n'eussions pas eu de répit et que l'Allemagne eût porté contre nous, dès les premières heures, la redoutable force de ses armes. La réaction eût été violente et, dans l'enthousiasme et la colère, nous n'aurions pas eu le temps de réfléchir, ni de critiquer, mais seulement d'agir. Aucune propagande n'aurait pu dissocier notre esprit public. Sur nos frontières, l'âme française se serait retrouvée telle qu'elle fut toujours, noble et résolue. Aujourd'hui nous lutterons, certes, et avec entrain, mais il y a la Pologne ravagée et conquise en trois semaines, la Norvège où le lamentable échec des Alliés fut plus qu'une défaite : une déception. En 1914, nos aînés ont connu de terribles heures et se sont trouvés à un doigt de la déroute. Ils ont vaincu parce qu'ils avaient la foi et qu'une chaleur vivante entretenait la flamme collective. Il n'y avait pas alors ces zones d'ombre où notre esprit s'égare. Ils étaient plus purs que nous. Il nous reste à rechercher leur trace et, dans le sillon traditionnel, à remettre nos pas, bref à retrouver un peu du vieil air de France, le climat même de notre durée.

Quand reprendrai-je ce cahier ? Alors, serons-nous sauvés ou perdus ? Je me répète à moi-même les mots que gonfle une secrète espérance. Sur l'avenir plus inconnu, je voudrais voir briller d'anciennes lumières, une splendeur intime, celle de la vie spirituelle qui fit de nous ce que nous sommes, un peuple sensible et fin, à la fois exclusif et désintéressé, ayant toujours tenté l'effort de s'épurer. Il en a plus que jamais besoin.

En cet instant où nous nous mettons gravement en marche, la lettre de Sonia me trouve durement dressé contre elle, contre moi, contre tout ce qui n'est pas l'essen-

tiel du devoir présent. Il y a des mots que j'aimais et que je ne comprends plus, des souvenirs charmants qui m'importunent. La vie, comme elle apparaît brusquement insignifiante, elle et ses passions, devant le terrible dilemme où nous sommes acculés par nos fautes et la trahison de nous-mêmes !

Le 27 juillet.

Je ne croyais pas que je reviendrais à Villefranche plus pitoyable et désemparé qu'il y a dix mois. La guerre est finie pour nous, et c'est une affreuse chose que la défaite qui, en quelques semaines, a fait de la France un territoire occupé par notre pire ennemi et des Français, hommes libres et fiers, un peuple soudain sans réaction, acceptant son esclavage et sollicitant presque le pardon du barbare.

On croit tourner dans le cercle d'un cauchemar. La France, les Français : deux mots que le monde épelait avec amour. Quel chant de deuil et de désespoir sur nos lèvres et, dans nos cœurs, quelle angoisse ! Notre histoire n'avait pas connu une telle humiliation ; faudra-t-il rayer jusqu'au souvenir de nos gloires ? En si peu de jours un grand pays cesse-t-il d'être le point de mire de l'univers, et celui-ci cherchera-t-il ailleurs ce qu'il demandait à la France : un modèle ? Où va-t-il puiser les leçons de l'esprit ? Où trouvera-t-il la riche matière humaine dont notre pays était si généreux ?

Nous sommes entrés dans les ténèbres et nous avons le lugubre sentiment d'une déroute de l'âme. Si j'essaye de comprendre, je me heurte contre un mur. Que s'est-il passé ? Comment avons-nous perdu la guerre ? Quel est le secret d'un aussi complet désastre ? Nous ne savons rien, mais le soldat sait-il jamais ? Il se bat, il doit se battre, il veut se battre . . . Il s'est battu comme un lion ; et qu'ont-ils fait, les chefs, avec ces hommes dont chacun est un héros ? Chefs militaires ou chefs politiques ont-ils

été à la hauteur de leur mission ? Comment savoir ? Pendant un mois, qui eut les dimensions de l'éternité, nous avons tenu ou essayé de tenir. Il faut que j'évoque pour moi-même, et peut-être comprendrai-je ensuite, le souvenir confus de ce que furent ces journées et ces nuits d'une si courte guerre !

Nous sommes partis, conscients de la dure tâche, décidés à vaincre. Nous nous disions : « Tous ensemble, sur toute l'étendue du territoire, nous barrerons la route à l'ennemi. Une chaîne ininterrompue de soldats français, quel meilleur rempart ? »

Tout de suite, ce fut terrible. En Belgique, l'armée allemande est déjà victorieuse : les forces alliées essaient d'enrayer l'avance, celle-ci est foudroyante. Alors que les alliés s'accrochent dans une défense désespérée et escomptent un revirement, le roi des Belges capitule et la frontière française s'ouvre à l'ennemi. Cela, nous ne le savions pas alors ; nous étions sur la Somme, confiants que, vers le nord, nos armées faisaient une bonne besogne. Nous devions apprendre plus tard que l'héroïsme des soldats avait été vain, que toutes les batailles furent perdues par nous, et que l'ennemi avançait rapidement. À partir de ce moment, nous entrions dans le jeu infernal.

Il ne me reste que des images fragmentaires de ces heures atroces, le pénible sentiment d'une incohérence totale, la sensation de l'écrasante fatalité. Chaque jour, chaque heure, après des combats surhumains, nous reculions. Nous étions entourés d'une tempête de fer et de feu, les hommes tombaient et les positions étaient perdues. Pendant des jours et des nuits, nous avons vécu comme des somnambules, sans presque manger ni dormir. On n'avait plus le temps de penser, de se demander ce qui se passait et si nos autres forces tenaient. Nous étions tout à la tâche de résister et nous nous interdisions, malgré tout, de désespérer. Qu'ils étaient beaux, mes compagnons d'armes, souillés de boue, noirs de fumée !

Fantômes qui se couvraient de gloire, ils étaient des fils de notre France. Mais cette gloire, qui en parlera désormais, ce courage, qui l'admira, la ténacité du combattant, quel profit en ont-ils tiré ceux qui, chargés de notre honneur, ont découronné notre pays?

L'abbé Favier, toujours avec moi, épuisé de fatigue, ravagé par un retour des fièvres africaines, a ramassé le fusil d'un soldat mort et, jusqu'au bout, il a combattu, ce prêtre, héroïque et effrayant. Lorsque l'Italie s'est déclarée contre nous, dans le moment du malheur, pour recueillir, sans peine, sa part de nos dépouilles, la colère nous a suffoqués et l'indignation a rallumé notre enthousiasme. Nous allions périr peut-être, mais non la France. Quel Français accepterait de renoncer avant de mourir?

Les dernières journées sont venues pourtant, si sombres! La formidable cuirasse allemande n'a trouvé devant elle que de la chair vivante, la poitrine de nos hommes, se frayant un chemin sanglant sur les corps. Nous ne dormions plus, sans cesse traqués et sans cesse reculant, mais toujours l'arme à la main. Nous avons connu les heures les plus sauvages. Nous combattons encore à demi endormis, comme des automates. Nous combattons un contre dix, refusant de nous arrêter, et pas une minute nous n'avons eu la pensée de nous rendre.

Les nuits ajoutaient à l'épouvante, traversées d'éclairs, assourdissantes du tonnerre des canons, illuminées par les fusées, tandis que la terre, soulevée par des trombes de mitraille, semblait devoir, à chaque moment, nous engloutir. Je me souviens de routes tout à coup encombrées de réfugiés par milliers. Un défilé de pauvres êtres fuyant, entravant notre marche, eux-mêmes mitraillés sans pitié. Des femmes pleurent, des jeunes filles, la robe en lambeaux, marchent d'un pas saccadé, l'horreur peinte sur le visage, des enfants s'épuisent, des vieillards se traînent, même un chien boitant suit son

maître, et cette longue fuite éperdue est la pire des désolations. Pourrai-je oublier jamais la vision de souffrance et de mort, ces pauvres gens arrachés du coin de terre qu'ils aimaient, en route vers quel destin, laissant sur les chemins des cadavres déchiquetés? Nous-mêmes n'étions plus que des ombres de soldats, mais je jure que même alors nous entendions continuer le combat. La mort nous paraissait mille fois plus légère que la défaite.

Comme tout le monde, j'ai eu mes moments de faiblesse! L'homme est une guenille, mais il a sa grandeur qui vient de l'âme. Si, exténué, j'ai désiré quelque soir dormir sur l'épaule de Sonia, la main sur son sein gonflé d'amour, enveloppé de sa chaleur, je repoussais aussitôt cette image d'un temps tout proche et que la guerre a rejetée dans le lointain passé. Chacun de mes camarades a dû évoquer des souvenirs, des visages, des amitiés, des amours... Évocations brèves, regrets cuisants, douceur perdue... La mort planait à chaque instant, on ne la craignait pas, mais comment ne pas accorder une pensée à tout ce qu'on a laissé et dont peut-être on sera arraché à jamais? Et pourquoi? Si un doute se levait, nous le chassions. N'est-ce pas justement pour maintenir une durée, une France qui est nôtre, chair et sang, faite de ceux que nous aimons et de mille choses qui ont fixé notre température exacte? Nous y puisions un courage obstiné... Je me rappelle mon émotion quand j'apercevais sur le bord de la route un arbre épargné, ou, dans un champ, un arbuste fleuri, ou encore le vol affolé d'un oiseau pris dans la tempête de feu. Étonnement de contempler l'image de la vie, au milieu de la folie meurtrière. Le regard s'emplissait de coins de paysages préservés, de villages que domine la flèche d'un clocher. Et combien de ces regards sont maintenant fermés!

Malgré tout, nous avions l'espérance chevillée à l'âme. Nous étions vaincus dans notre secteur embrasé, mais nous pensions que le haut commandement avait établi ses prévisions et qu'à notre gauche ou à notre droite,

L'armée tirerait son profit de notre résistance, même de notre retraite. Nous nous disions que nos aînés avaient, eux aussi, dans l'autre guerre, éprouvé de cruels revers, que l'Allemand pendant quatre ans avait occupé plus du quart de la France, et qu'à la fin nous avions été victorieux. Pour nous, il y avait à peine quelques semaines que la lutte avait commencé ; comment croire que ces quelques semaines suffiraient pour achever la déroute ? Alors, emportés par ce souvenir de gloire, nous luttions avec une force renouvelée, et il était émouvant, le courage des soldats qui depuis des jours n'avaient pas goûté une heure de vrai sommeil et qui tenaient, luttant à la fois contre un ennemi implacable et contre leur épuisement.

Et puis l'ordre de cesser le feu est venu. L'armistice était signé. Nous devions bientôt tout apprendre des affreux événements qui s'étaient déroulés dans l'ombre, et qui de la France, par de lâches complicités ou une coupable incompréhension, avaient fait une victime honteuse et impuissante. Au premier moment, ils n'ont pas tous compris, nos soldats, la gravité de la décision des chefs de Bordeaux. Beaucoup s'affaissèrent sur place et dormirent, misérables et touchants. D'autres pleuraient. L'abbé Favier tout cassé, qui n'était plus qu'un souffle, s'était jeté dans mes bras, en larmes.

— Qu'ont-ils fait de la France ? criait-il au milieu de ses sanglots, ils l'ont déshonorée !

Je ne pus que mêler mes larmes aux siennes. Un radieux soleil éclairait le paysage. Sur la route, le lamentable défilé des réfugiés continuait. Je soutenais l'aumônier dont les jambes vacillaient. Ensemble, nous avons été jusqu'au fond du désespoir.

A la démobilisation, je l'ai décidé à m'accompagner. Il est là, à côté, reposant dans sa chambre, malade, bien fini. Nous passons nos journées dans une entente silencieuse. Qu'aurions-nous à nous dire ? La vie se retire de cet homme qui était plein de vie. L'amour de la France

lui tenait lieu de passion. . . Le ciel et la terre, Dieu et le pays. . . Il n'avait d'orgueil que pour Dieu et la France ; désormais la France trahie, déchirée, soumise au plus vil ennemi, il ne rêve que de s'élancer vers le ciel. Une existence est toujours dominée par une vertu ou un vice. La sienne, dépouillée de tout ce que nous apportent les distractions terrestres, les joies profanes, est tournée vers les purs sommets de l'âme. Mais il chérissait la France comme le lieu de perfection du cœur.

— Je suis trop vieux, me dit-il, et tellement malade que je ne verrai pas le redressement de mon pays. J'ai terminé ma tâche. Vous, Masculier, vous les jeunes, une mission vous échoit, celle de vous guérir et, par vous, de guérir une nation qui était un modèle et devra le redevenir.

Quand il allait mieux, je lui proposais une courte promenade. Ce mois de juillet, particulièrement lumineux, nous fait mal. Notre tristesse se refuse à tant d'éclat. Nous voudrions une nature plus humble et des couleurs qui s'accordent à notre funèbre mélancolie. Nous cheminons pas à pas et sa présence me reconfortait. Près de moi, j'ai l'exemple d'une belle vie ardente dont les derniers feux répandent une douceur recueillie, une autorité accrue, un ordre élevé de sentiments. Ses colloques muets avec les puissances invisibles, je les entends. L'homme veut découvrir le reflet du ciel sur la terre.

Il n'y a pas un an, j'étais venu à Villefranche pour une retraite de recueillement. Je disséquais une âme encombrée de passion inférieure, essayant de ruser avec ma conscience. Avec quelle prétention me faisais-je, orgueilleux et faible, le centre de l'univers ? Alors, le visage de Sonia se levait à tous les coins de l'horizon, soulignant ma sujétion. L'honneur, je ne le sentais plus. La raison m'indiquait bien la route à suivre, le sacrifice à consommer, mais tous mes élans s'orientaient vers elle trop accessible, qui me prodiguait les pires charmes de perversion. Aujourd'hui, mon drame se perd dans le grand drame

de la France : il n'a même plus de sens puisque les Français, instruments de leur supplice, ont à s'entendre entre eux, à la lumière douloureuse de leurs erreurs. Je me fais l'effet d'un survivant qui découvre tout à coup le sens de sa vie. Si Sonia était à mes côtés, je ne toucherais pas son corps, mon unique refuge d'hier, et je la repousserais. Qu'y a-t-il de commun entre nous ? Elle me parlerait et le son de sa voix me blesserait et ses paroles soulèveraient un tumulte d'incohérence. Une jeune française, en ces moments tragiques, n'aurait pas eu besoin de parler. Je lui aurais pris les mains et nous nous serions compris en silence. Une modestie, une décence, je ne sais quelle grâce de l'âme auraient créé une musique intérieure où chaque note eût été un soupir sensible, l'écho d'une noble douleur.

Si la France doit connaître le malheur d'une longue occupation, nous perdrons jusqu'au goût de vivre. Elle ne peut s'accommoder d'aucun élément étranger. Il lui faut sa liberté, l'épanouissement aisé de l'esprit : elle s'étiole sous la férule d'une morale barbare. Elle ne peut accepter qu'une philosophie chrétienne. Si son penchant pour l'émancipation par la fantaisie a introduit dans son organisme des substances nouvelles, ce fut un enrichissement. Toujours elle a gardé l'incomparable empreinte de son origine, et a su frapper, avec le métal exotique, des médailles nettement françaises.

Le petit monde de Villefranche, hommes et femmes, les jeunes filles et nos jeunes gens revenus de l'armée, respirent la consternation. Comprennent-ils l'étendue du désastre ? En tout cas, ils sentent avec la logique et l'honnêteté de notre esprit national, ce qu'il y a d'injuste, d'inadmissible dans la rigueur du sort. Ils sont déroutés par la soudaineté des événements et hésitent devant l'ordre officiel d'abdication. Mieux que dans un grand centre, on peut ici se rendre compte de la profondeur des remous d'indignation et de révolte.

Je suis bien sûr de n'avoir pas su exprimer l'horreur

des jours et des nuits que nous avons vécus. Le pouvoir des mots est capricieux. Parfois d'un trait, ils fixent l'image définitive. D'autres fois, ils sont impuissants à donner du réel un dessin exact. Un soldat bousculé par les événements, tout au combat épuisant, comment saurait-il, après coup, dépeindre ce qu'il n'a même pas vu ? Si je cherche à me rappeler les détails de nos combats ou à dresser une vue d'ensemble, j'ai aussitôt le sentiment que je n'ai rien vu et rien compris. Sentir les choses avec trop d'intensité cela peut-être dépasse les capacités de l'expression verbale. Même avec le recul du temps, il est impossible aux mots, l'esprit ayant retrouvé son calme, de rendre avec sincérité la figure d'un événement. L'imagination le fait, mais c'est une interprétation qui peut être également vraie et fausse. Ce que j'ai vu, senti, souffert, est incommunicable à autrui, presque incommunicable à moi-même.

8 août.

La pluie, depuis deux jours, rythme notre peine. Elle frappe aux vitres, et Villefranche, à demi engourdie, s'enfonce dans un liquide gris, sous un ciel pesant. Les arbres pleurent intarissablement comme de pauvres visages ravagés.

C'est dimanche, et ce n'est même pas une halte dans nos souffrances. Ah ! les beaux dimanches de la paix ! Où sont-ils, où sommes-nous ? L'âme s'étirait, le cœur bâillait. Nous goûtions l'incomparable repos. Ce temps est fini et nous ne savions pas de quelle richesse nous disposions. En nous, autour de nous, dans tous les cœurs une tristesse lourde, un sombre désespoir élèvent un mur devant l'avenir.

Aujourd'hui, nous voudrions l'amitié du silence. Paroles, récriminations, polémiques ? Un bruit vide, un surcroît de peine. Nous sommes des Français qui avons beaucoup à nous pardonner les uns aux autres. Que

l'étranger nous laisse à nos misères et qu'il nous fasse grâce de sa pitié. Si nous n'avons pas le courage d'accepter notre souffrance, nous sommes un peuple perdu. Est-ce que la France se perd ? Notre pays a des réserves ignorées de lui-même. Le suprême durcissement auquel nous devons nous prêter nous retrempera l'âme. On s'élève mieux dans la douleur que dans la joie, et le caractère se fortifie par l'effort ardent.

Pour le moment, nous sommes encore étourdis par la défaite et nous ne savons pas quel chef nous devons suivre. Le gouvernement qui a signé l'armistice, beaucoup le jugent avec sévérité, et les hommes qui sont à Londres et qui s'élèvent avec violence contre l'abdication, ont de nombreux partisans. La France se divise, non cette fois par goût de la querelle politique, mais parce que nous sommes tiraillés entre le sentiment et la raison. Je vois bien ce qui nous trouble. Les grands soldats, responsables de l'armistice, Pétain et Weygand, nous les admirions comme de pures gloires nationales. Ils étaient pour nous les saints de la Patrie et nous n'acceptons pas facilement qu'ils se trompent. Nous n'envisageons pas encore toutes les conséquences de l'abdication, mais déjà nous sentons notre humiliation et tout ce que nous avons perdu ; nous avons l'effroi de devenir un pays subalterne. Tout s'enchaîne : c'est avec la liberté que la France a fait sa grandeur et qu'elle a pu dominer le monde de l'esprit. Cette liberté perdue, comment pourrait-elle vivre ? On ne renonce pas à sa mission quand cette mission est une raison d'être. La France n'est pas une nation comme les autres. Ses frontières morales sont ouvertes à tous, et on prétend les lui fermer !

Qu'est-il advenu ? Les hommes les meilleurs qui étaient notre fierté nous ont livré au malheur. Pourtant, j'hésite avant de juger. L'homme a faim de justice, mais la justice des hommes est imparfaite. Comment peut-on juger son prochain, ou seulement ses idées ? Une question, un fait lui-même supposent, au delà, tant de choses que pour

se prononcer il faudrait le don de double vue. L'intelligence nous aide à saisir les aspects, jamais une vérité complète, et encore moins les intentions. La justice d'un Dieu pour qui rien n'est caché est plus indulgente que la nôtre et refuse d'être un mode de vengeance.

Aujourd'hui, le sentiment est plus fort que la raison, il est la raison même puisqu'il n'accepte pas l'expédient de l'armistice. Les vieux chefs de l'autre guerre, ces anciens héros ont été dépassés par les tragiques circonstances et leur imagination diminuée ne peut plus les réchauffer. La haine du politicien a créé une sorte de phobie, et l'armistice apparaît à la fois comme un renoncement à l'honneur et un prétexte pour de misérables représailles intérieures.

Nous sommes nombreux à penser que l'inconsciente trahison remonte loin dans le passé des vingt dernières années. Nous y avons tous aidé en acceptant des gouvernements de partis qui croyaient servir la France quand ils servaient de vaines et parfois de coupables idéologies, le plus souvent des intérêts douteux. D'un bord à l'autre, personne ne pensait juste, et Dieu était oublié. A droite comme à gauche, la politique n'était plus qu'un jeu de rivalités et tous les Français, hélas ! collaboraient, amusés ou indifférents, en servant eux-mêmes d'enjeu, à une bataille hypocrite. Que les hommes qui nous gouvernent maintenant en veuillent à ceux qui nous ont amenés à la défaite, c'est naturel. Est-ce le moment de faire les comptes et les Français vont-ils se disputer entre eux, sous l'œil satisfait de l'ennemi ? L'Allemand saura tirer de cet armistice, contre une France désarmée, tous les avantages et ajouter à notre misère et à notre honte. Le peuple et le Français moyen, placés en face des prochaines réalités, comprendront que le désastre militaire sera vite dépassé par la catastrophe morale et qu'une nation ne mérite pas de vivre si elle s'abandonne.

L'abbé Favier, blotti dans son fauteuil, mesure d'une voix essouffée, l'étendue de notre malheur.

— Masculier, l'armistice est inexcusable. Nos armées étaient battues, non défaites. Qu'avons-nous sauvé? Rien. Nous avons tout perdu. Des hommes jeunes au pouvoir, entourés de conseillers loyaux, auraient passé les mers et dans quelque coin de notre Empire auraient continué la lutte. Nous n'aurions pas assisté au spectacle de deux Frances opposées. Comment pourrions-nous pactiser avec ceux qui espèrent la victoire allemande? La capitulation belge a soulevé notre colère; n'était-elle pas moins honteuse que la nôtre, qui fut décidée par des passions politiques plus que par les raisons militaires? Il est navrant de penser que d'autres ont pris notre place. Et ces autres sont ceux avec qui nous nous étions engagés, qui avaient notre parole et de qui nous ne devions jamais nous séparer. Le peuple anglais, quel exemple humiliant il nous donne de sa virilité et de son courage! Il ne se plaint pas de la défection de ses alliés et continue à lutter seul, pour lui et pour nous. Que du moins les Français qui ont rejoint l'Angleterre sauvent notre honneur et donnent des Français, prisonniers chez eux, une image juste. La vraie France agissante s'est réfugiée là; et le pacte d'amitié, ils l'ont rescellé. Ici, nous sommes impuissants. Seul nos remords entretiennent une flamme secrète. Nous subissons des maîtres qui n'ont pas notre cœur, et ceux-ci subissent le maître germain implacable et cruel.

Il se tut. Son visage creusé par la maladie, son regard brûlant de fièvre, ses mains tremblantes exprimaient le désespoir. Il ajouta :

— Non, je n'accepte pas, et aucun catholique ne peut accepter d'adhérer à la politique chrétienne d'un gouvernement où des hommes, qui combattirent le catholicisme, sont les inspireurs de généraux naïfs, camouflés en chefs politiques. L'humilité chrétienne est une vertu qu'ils sont les derniers à pouvoir recommander.

La France, le peuple de France, ces hommes, ces femmes, gravissent un dur calvaire. Nous sommes sous le coup d'une stupeur sans nom. Le désastre, comme un

vent de tempête, courbe nos fronts, serre nos âmes dans un étau écrasant. Cela est arrivé si soudainement que nous ne comprenons pas, et nos réactions sont encore confuses. Il y a un mois que la France a déposé les armes et elle ne parvient pas à se ressaisir. Des visages attristés, des voix où traînent des larmes, des êtres abattus et qui font le geste de vivre quand la vie s'est retirée d'eux, voilà ce que je vois autour de moi. Est-ce vivre que de vivre vaincus quand on pouvait résister, quand tout nous interdisait de nous abandonner à la volonté de l'odieux vainqueur? La grande France, chêne glorieux dont la cime affrontait le ciel, est à terre et son agonie est faite de nos mille agonies. Dans ses branches où tant de voix gracieuses ou puissantes modulaient les fastes de notre histoire, c'est le silence de la mort, l'accablement de la honte et la solitude. Nous sommes au seuil d'une porte qui s'ouvre sur l'inconnu, figés, cherchant d'où nous viendra un secours, un signe d'espérance.

17 août.

Jamais les journées n'ont été plus belles et d'une coloration plus radieuse. Les arbres, le long des routes, portent, comme chaque année, leur feuillage luisant, les massifs de fleurs sont d'immenses corbeilles parfumées, la mer a des reflets d'or, le ciel est presque sans nuages. Tant de beauté gêne notre douleur. Nous voudrions détourner les yeux d'une si vive lumière pour nous enfoncer dans la nuit de notre nouveau destin, avec nos cœurs déchirés. C'est un grand héroïsme que d'accepter de vivre dans la tristesse et de n'en rien laisser soupçonner. L'individu le peut, un peuple entier ne le peut pas. Il n'existe pas de mètre pour mesurer la profondeur d'un deuil national et de l'injuste déchéance.

A Villefranche, j'ai toujours vu mes concitoyens épanouis et joyeux. Ils ne s'en faisaient pas, et leur existence,

à la fois facile et étriquée, je comprends aujourd'hui combien elle était heureuse et raisonnable. Cela est si loin et c'est fini d'être heureux de ce modeste bonheur dont les masses avaient trouvé le secret. A Villefranche, la vie continue mais sans relief et je n'entends plus la sonorité de notre verbe méridional. Les visages sont creusés par l'angoisse. A la souffrance morale s'ajoute la gêne matérielle ; déjà la défaite a tari nos ressources. Tout nous manque à la fois : le pain de l'esprit et celui du corps. Le peuple de France qui mangeait à sa faim et à son goût, en est désormais aux privations. Tout lui est compté, et tout lui est refusé.

J'évoque les dernières journées d'avant la guerre, quand sur le rythme d'un phonographe, dans le soir tombant et tiède, de jeunes couples dansaient en rond sur la place vaguement éclairée. Dans toute la France, sur toutes les places de villages, les filles riaient aux garçons, et l'amour mettait sur le visage des jeunes femmes des rougeurs subites. C'était le beau temps, et nous ne le savions pas. Les Français se disputaient pour la forme, au fond indifférents aux régimes, trouvant dans une sagesse atavique les règles de vie mesurée et utile. Il suffisait de regarder le bon peuple de chez nous pour avoir une image de l'ordre durable, du bonheur non abstrait, qui tient à l'adaptation de l'homme à la terre, au climat, à l'âme d'une contrée. Maintenant la vie semble arrêtée, et nous sommes comme suspendus sur un abîme. Le paysan regarde sa terre, et il a le sentiment qu'elle ne lui appartient plus en propre, le petit industriel se demande pour qui il va travailler. Aucun Français ne supporte, en dehors de la guerre, d'être enrégimenté et de travailler par ordre. Il veut être son maître car il sait ce qu'il fait, et ce maître obéit lui-même à une mystérieuse discipline dont il tire toute sa force. Notre peuple n'est pas jouisseur. Je le crois plutôt enclin à une inconsciente austérité et il se plaît avant tout aux réalisations si même il ne doit pas profiter. Il est grand avec

tous ses défauts, son individualisme et sa méfiance. Il n'est pas responsable de nos malheurs ; c'est la victime des chefs incapables qui l'ont gouverné pendant un demi siècle. Il n'a guère changé, ce peuple ; si l'on va au fond des choses, nous le voyons semblable à ce qu'il fut autrefois, un peu rétrograde, mais sérieux. Son destin est inouï : il fut toujours et il reste l'inépuisable réservoir des forces de création et de salut. Notre déroute, s'il n'en apprécie pas les causes, nul ne la sent plus vivement que lui qui n'a pas démérité, alors que les politiciens, les intellectuels, le bourgeois viveur, aidaient à la dissociation nationale, à la décomposition d'un organisme qui avait résisté au temps et à toutes les aventures de l'esprit.

En fin de compte, lui seul représente la France. On peut le tromper un temps, il finit par rallier la vérité et refaire l'unité rompue. On essaiera d'expliquer par toutes sortes de raisonnements subtils la défaite inattendue, j'entends la défaite morale. C'est facile, et, un jour, des livres seront publiés par centaines, plutôt des réquisitoires. Sous le prétexte de chercher la vérité, on calomnierait le moral de la France, et la faute de quelques-uns, d'une prétendue élite qui demeurerait sans contact avec le peuple, sera la faute de tous les Français. Cette sévérité n'est peut-être pas sans justification. On attendait beaucoup de nous, plus que de personne, et la déception a été grande. Chaque nation nous doit quelque chose, ainsi un lien a été créé et la rupture est douloureuse. Un équilibre universel a cessé d'exister.

Aujourd'hui, la France est une victime désemparée. Cet accablement qu'aggrave une dictature allemande, sous les apparences d'un gouvernement français, c'est peut-être de lui que viendra le salut par la réaction. Ceux qui croient encore que le gouvernement de Vichy travaille à recoudre les morceaux déchirés de la France, ne seront pas les moins acharnés dans la révolte, le jour où suffoquant entre les barreaux d'une patrie livrée à la force occulte de l'Allemagne, non moins dangereuse que sa

force militaire, ils auront la nostalgie de l'air libre et de l'esprit national.

Chaque Français est un répondant de tous les Français. Il est un interprète, la marque individuelle de la vaste assemblée qui constitue la patrie. S'il arrive que des divisions éclatent et qu'une partie s'oppose à l'autre, soyons sûrs que la meilleure finira par triompher, car elle trouve naturellement ses appuis dans le passé d'une mission qui redevient transparente, compréhensible à tous, dès qu'il s'agit de l'existence même des Français en tant que Français.

Qu'elle est triste et grave la trahison à un ordre éprouvé qu'il est parfois nécessaire de retoucher, jamais de détruire, et dont la substance contient les seuls germes de vie cohérente, digne, en un mot civilisée ! Un ordre qui avait brisé les frontières de l'égoïste solitude.

13 septembre.

Je reviens de Nîmes où j'ai passé quelques journées mélancoliques. Après la mort de Jacquart, j'avais écrit à sa mère que dès que je le pourrais j'irais la voir. J'aurais voulu que le Père Favier fût du voyage, mais il s'affaiblissait d'heure en heure.

Le court trajet de Villefranche à Nîmes, il m'a fallu de longues heures pour le parcourir sur une route ensoleillée, par une journée calme et douce, la pensée, hélas ! tournée vers les tristes perspectives de l'avenir. Je regardais la campagne provençale, les oliviers d'un gris argent, les étangs qui miroitent et les mille fleurs qui parent notre sol. Le silence enveloppait la plaine ; il semblait que nos cigales elles-mêmes s'étaient tues.

Nous étions partis à l'aube. En arrivant, j'étais ému et inquiet. J'ai trouvé une femme encore jeune qui avait dû être belle et qui gardait sur son visage l'ombre de sa beauté. Elle me reçut dans une pièce à la fois salon et

bibliothèque. Tout était simple et net, un de ces intérieurs bourgeois où se réfugie la vie exemplaire d'une famille de chez nous. Rien de raffiné ni d'élégant, mais une harmonie se dégageait des meubles sombres et des quelques toiles, sans grande valeur, qui ornaient les murs. Par la fenêtre, on voyait un jardin public. Un jet d'eau chantait sur la pelouse.

Elle me dit :

— Maintenant, me voici seule pour toujours. Parlez-moi de lui...

Que pouvais-je lui dire ? Comment trouver les mots qui consolent ou atténuent la douleur ?

— Et il est mort pour rien, continua-t-elle. Le sacrifice inutile de sa vie m'a privé de ma seule joie. Sa mort est injuste. Au moins, il n'aura pas connu notre honte...

Elle ne pleurait pas. Muette statue du désespoir, elle m'offrait un visage absent. Elle était toute à sa souffrance, étrangère désormais au monde extérieur. Je lui parlais de son fils, je lui dis que je l'avais aimé et combien j'avais admiré les élans de son âme droite et pure. Je lui racontais sa mort, les heures poignantes de la nuit funèbre, dans une maison de village, à la lumière tremblante des bougies.

— Votre fils, tous l'aimaient. Pour moi, il fut un réconfort et un exemple.

Alors, elle égrena ses souvenirs, évoquant avec une puérité touchante son enfance et les courtes années de sa jeunesse. Elle me parla aussi d'Anne-Marie.

— Vous la verrez, la pauvre enfant. Nous menions à nous trois une existence tranquille et intime. Ils allaient se marier quand la guerre a commencé. Vous la verrez, Monsieur, elle est bien brave...

Anne-Marie vint un peu plus tard et elle me parut d'une séduction toute spirituelle. Son visage était noble et grave, et on ne savait d'où venait son charme. Aucun éclat, de la modestie, un air de douceur énergique, mais avec cela une grâce fine, une harmonie qui s'exprimait

jusque dans le silence. Les grands yeux noirs semblaient abriter les rêves brisés.

Pendant mon bref séjour, elles m'entourèrent de soins, ces deux femmes dont tout l'amour se penchait silencieusement sur une tombe lointaine. Je leur apportais un reflet du bien-aimé, elles voulaient que mon récit le ressuscitât et que je fusse l'interprète de ses dernières paroles, l'écho de son dernier soupir. Au cours d'une promenade que je fis seul avec Anne-Marie, autour des ruines romaines, j'espérais surprendre un écho de son âme. Mais Anne-Marie gardait une attitude digne et réservée. Ses paroles étaient mesurées et témoignaient d'une grande force de caractère. Comme je parlais de l'avenir, elle me dit simplement, d'une voix à peine émue :

— Je ne me marierai jamais. Il a tout emporté de moi...

— La vie est longue, Mademoiselle, et lui-même aurait refusé un tel sacrifice.

— Mon sacrifice, fit-elle, ne me coûte guère. Tout est sombre désormais et sur notre pays qu'il aimait tant, quelles ténèbres ! Où trouver une lueur d'espoir ?

Et elle ajouta :

— Ah ! si du moins nous étions victorieux ! Oui, s'il y avait de la joie en France, je croirais qu'il repose content, et peut-être me serais-je sentie dégagée vis-à-vis de lui. Non, Monsieur, c'est bien fini d'être heureux. Je dois être la servante d'un devoir. Demain, il y aura un dur travail pour tous.

J'admirais cette âme cornélienne, cette conception sévère de la vie. Pourtant, elle avait une apparence fragile, cette jeune française qui ne semblait pas faite pour les résolutions implacables. La force de notre pays n'est-elle pas formée de la force secrète des âmes bien trempées qui gardent l'héritage d'honneur pour que nous le retrouvions après la tempête ?

Pendant le retour sur le lourd véhicule, dans un soir de l'été finissant, le souvenir de Sonia me fit penser aux

jours anciens, aux nuits de flamme. Son image s'opposait à celle d'Anne-Marie. Alors je me croyais malheureux ; ne le suis-je pas davantage aujourd'hui ? Je me figurais que mes souffrances me faisaient toucher le fond du désespoir, malgré les pauvres joies intermittentes que je tirais de Sonia. Dans l'abandon où je me trouve, loin de ma maîtresse, si je fais un retour vers le passé, je rougis de ma dérisoire passion, de l'immobile tumulte de mon plaisir. Pourtant, la présence d'une femme m'apporterait aujourd'hui un réconfort précieux. La vie a toujours ses exigences et un être, si dénué fût-il, ne renonce jamais. Seul l'amour le soutient, l'attachement à un autre être, à une idée, à une foi. On ne peut frustrer l'homme de ce qui lui est dû. Les malheurs de ma patrie me privent de tout, et qu'elle est longue la route qu'on fait seul, sans but ! J'expie les désordres du cœur et l'égoïsme de la chair. Anne-Marie, tu n'es même pas belle, mais si j'avais eu pour m'accompagner sur le chemin de la vie, une autre toi-même, une fille de France, simple, claire, aux pensées réglées, au courage modeste, je serais maintenant plus fort contre la souffrance.

Le soir est tombé tout à fait. Dans la campagne, des lumières tachent la nuit. Des cloches se répondent de village en village, et leur voix est triste. Je regarde le ciel où je voudrais trouver, plus sensible, la présence qu'appellent le cœur qui se donne, l'esprit qui se soumet.

* * *

(la fin au prochain numéro.)

SUR LE « LIVRE DES JOURS ».

La dédicace qui clôt la deuxième partie du *Livre des Jours* nous explique peut-être à quelle circonstance nous devons ces nouveaux souvenirs de Taha Hussein. Pensant, au cours des mois qui précédèrent la mobilisation, qu'il allait laisser son fils en France, comme étudiant à Paris, « khâgneux » dans quelque grand lycée, fréquentant la Sorbonne et se préparant au concours d'entrée à l'École normale, il était naturel que le père se reprît à songer à ce qu'avaient été ses années d'études à lui, venu de Haute-Égypte au Caire, à l'Université d'el-Azhar.

Quelque superflu qu'il puisse paraître de publier sur le *Livre des Jours* un article dans la revue même où ont paru d'abord la belle traduction et la préface de Gaston Wiet, je voudrais à mon tour dire les richesses de ces deux cents pages où Taha Hussein, pendant ses dernières vacances françaises, a fait revivre, pour son fils, et pour nous, ses premières années d'étudiant.

Certes, le livre porte et portera témoignage sur ce que fut l'université musulmane entre les années 1900 et 1908. Et je ne méconnais pas la valeur d'un document dont l'intérêt ne fera que s'accroître. (Quelle chance ce serait pour nous, me disais-je, que d'avoir le journal d'un Villon au temps qu'il étudiait en Sorbonne et courait les ruelles autour de Saint-Benoît le bétourné et du collège de Navarre!) Avant de venir au Caire, je ne connaissais la célèbre université d'el-Azhar que par

une « turquoise gravée » de Barrès, recueillie dans son *Mystère en pleine lumière*. Excitante pour l'esprit, l'image qui s'en dégagait restait assez sommaire. Avec le livre de Taha Hussein, elle se précise quelque peu. Dirai-je que, sur la nature et la forme de l'enseignement qu'on distribuait autour des colonnes sacrées, ma curiosité d'Européen mal informé n'est pas complètement satisfaite ! J'entrevois, et je reste sur ma faim. Mais le narrateur a beau jeu de me répondre que son propos n'était nullement de renseigner un lecteur sur el-Azhar, et que d'ailleurs ses souvenirs, comme toute œuvre d'art, n'ont d'autre objet que d'être, et d'être eux-mêmes.

Il m'a paru que les études et les maîtres d'el-Azhar étaient jugés sans indulgence, comme sans le moindre parti-pris de dénigrement, avec le détachement souverain que donnent la distance et le temps.

En revanche, nous connaissons par le menu les étranges conditions d'existence de ces étudiants, groupés autour d'el-Azhar par provinces, comme ils l'étaient par nations autour de la vieille Sorbonne, et plus précisément celles d'une équipe d'azharistes, travaillant et vivant en commun, et sans fin discutant autour du samovar. Nous connaissons les rues, la maison et la chambre, et tous ceux qui les animent.

Quelle galerie pittoresque fait défiler devant nous l'habile conteur arabe ! Pas plus que lui nous n'oublierons l'oncle Hagg Ali, son bâton matinal et son verbe sonore, ni l'étudiant chevronné et son examen passé à grand renfort de pastèques, ni le cheikh obsédé par le scrupule et bégayant sa prière, ni le jeune maître vaniteux et glouton, ni le violent qui pour argument lance ses chaussures . . .

C'est à de véritables scènes de comédie, très finement tracées, parfois même à des scènes de revue, très hautes en couleur, que ce livre nous fait assister. Celle qui nous montre le professeur articulant à quatre ou cinq reprises

et de quatre ou cinq façons différentes : « chapitre deuxième des propositions » nous paraît de l'excellent Molière.

Et nous goûtons souvent, dans les commentaires dont le narrateur fait suivre ses récits, l'humour le plus savoureux, qui au besoin n'épargne pas le conteur lui-même, et enveloppe la satire d'une indulgence souriante, qu'il s'agisse de l'idée qu'une jeune tête se fait de la science, de la différence établie entre « la voix faible des cheikhs à la leçon de l'aurore et leur belle assurance au cours de midi », ou de cet élève-maître « très enclin à la colère », mais qui « n'insultait pas les élèves, ne les frappait pas, ou plutôt n'osait faire ni l'un ni l'autre, *ce privilège étant du domaine exclusif des savants d'une authenticité indéniable* ».

Mais ce qu'il faut ajouter tout de suite, c'est qu'à cette verve comique, à cet humour, se joint une profonde poésie, qui baigne mainte page de son halo mystérieux. Tels les passages où Taha Hussein évoque les sons de l'obscurité à l'approche des ombres de la nuit, le mariage « entendu » par l'enfant, la caisse qu'il caresse longuement dans son abandon, et surtout le personnage diabolique d'Abou Tartour. Les étudiants et les locataires de la maison ne vivent pas comme des anges. Taha Hussein a su l'indiquer en personnifiant l'esprit du mal qui parfois les anime par une création des plus suggestives, et beaucoup plus expressive que ne l'eussent été des descriptions d'un réalisme brutal. Il y a là quelque chose de très fort en même temps que de très délicat, et qui nous prouve que la sensibilité de l'auteur égale son intelligence.

Je le répète, dans ce livre de souvenirs, l'auteur n'a pas songé le moins du monde à traiter un sujet, mais, par la force des choses, c'est aussi un « portrait du peintre » que nous offre Taha Hussein, et ce n'est pas le moindre attrait du livre, d'autant plus qu'en ses traits essentiels, l'auteur n'a pas changé.

C'est la peinture de l'âme d'un enfant, abandonné parfois comme un objet, replié sur lui-même et puisant sa force dans ce repliement, qui ne manifeste jamais ses sentiments ni ses désirs et qui, dans son extrême pudeur, souffre de ne pas être deviné. Plus encore, c'est l'histoire de la formation d'une âme, et d'une âme qui se forme en réaction contre un milieu où elle étouffe. Ce sont les années d'apprentissage et d'enrichissement d'un esprit dont la curiosité et l'ardeur sont sans bornes, comme l'allégresse dans la discussion. C'est le passage de l'acceptation à la révolte. Cette âme étrangement close, mais « pleine de pouvoir » devait faire explosion. Car cet enfant, qui semble d'abord passif, est animé d'une prodigieuse vie intérieure. Je vois quelque chose de stendhalien, de sorélien, dans cette haine des hypocrisies et des compromissions, dans cet amour de la logique, dans cette volonté tendue jusqu'à l'obstination, dans ce mépris pour les méchants, les résignés et les sots prétentieux, et dans certain goût du scandale qui le pousse à des coups de tête qui sont au fond des coups de cœur.

Ce livre dense nous fait assister aux premiers frémissements d'une âme qui se sent la force et le devoir d'accomplir sa propre destinée, et qui prend le départ non vers une réussite sociale, mais vers une réussite humaine.

J'ajouterai que sans élever la voix, en racontant simplement sa révolte devant la lâcheté et la veulerie de ceux qui acceptent l'injustice, Taha Hussein nous donne une leçon de conscience et d'énergie en même temps qu'une œuvre d'art.

C'est à Vic-sur-Cère que Taha Hussein s'est penché sur ses années d'Égypte. Espérons qu'à Zamalek, par une réaction analogue, il évoquera pour nous, quelque jour prochain, ses années d'étudiant français, dont nous sommes fiers qu'elles aient contribué à former l'un des esprits les plus éminents de l'Égypte d'aujourd'hui.

LÉON GUICHARD.

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE

(SUITE).

III. — LA FIN DU «DUALISME».

ἵνα γ' Ἑλλήνων ἀρξῆι πάντων

ARISTOPHANE, *Cavaliers*, V, 797.

Démocratie, guerre et impérialisme, c'est ainsi que l'on peut résumer la politique de Périclès et c'est le mot d'ordre du parti depuis Thémistocle. Après vingt ans de luttes, ce parti arrive au pouvoir. Périclès en appliquera le programme avec une ténacité et une souplesse également admirables, mais aussi avec une logique impitoyable, une logique de mathématicien, a dit Wilamowitz-Mœllendorff (1). C'est pourquoi la Grèce, pays de géomètres, reconnaîtra toujours en Périclès un de ses plus authentiques enfants. Avant d'étudier l'œuvre et ses conséquences, essayons de pénétrer l'esprit de l'homme, cet esprit qui modela, pour la mémoire des générations futures, la figure éternelle d'Athènes. Ainsi le *Nous* d'Anaxagore est venu donner sa forme ordonnée à l'Univers : ἔπειτα νοῦς ἦλθεν καὶ πάντα διεκόσμησεν.

Ce démocrate avait de longues traditions de noblesse

(1) WILAMOWITZ-MOELLENDOFF, *Aristoteles und Athen*, II, p. 101.

héréditaire et il a toujours gardé les manières hautaines d'un aristocrate. Son père était Xanthippe fils d'Ariphron, peut-être de la famille des Bouzyges; Xanthippe avait eu les honneurs de l'ostracisme, et nous avons encore des bulletins de vote à son nom. Il s'était battu victorieusement à Mycale et avait pris Sestos. Mais c'est aussi lui qui fut l'accusateur de Miltiade, suspect de tyrannie. De même Périclès, aux côtés d'Éphialte, accusa Cimon.

Xanthippe avait épousé Agaristé, nièce de Clithène l'Athénien et petite-fille de Clithène, tyran de Sicyone. Ne retrouvons-nous pas chez Périclès la superbe et l'habileté des Alcmonides et cette même sympathie intelligente que ses ancêtres maternels avaient montrée pour les aspirations des non-privilegiés? Ce n'était pas un flatteur des foules, et non sans raison Eugène Cavaignac l'appelle le dernier roi d'Athènes (1). Un roi fut souvent un noble élevant son pouvoir au-dessus des autres nobles en s'appuyant sur le peuple. Périclès ira plus loin mais dans la même direction : il saura assurer avec une dignité presque royale, son pouvoir personnel sur la souveraineté du peuple. Il y a peut-être plus d'affinité qu'on ne le croirait entre certains de ses ancêtres et le noble aristocrate qui mit tant de constance à ruiner les privilèges de l'aristocratie.

J'ai dit d'autre part, qu'on pouvait surprendre quelque ressemblance entre Éphialte et Périclès. Elle est dans cette rigueur de conviction qui les entraîne l'un et l'autre, sans aucun repentir, dans la voie qu'ils ont choisie, mais leur conviction, ils ne la puisent pas tout à fait aux mêmes sources. Né pour commander, Périclès a sans doute plus de grandeur, plus de sérénité : c'est un autoritaire parce que l'autorité lui est naturelle ; mais ce serait sans doute un contre-sens de parler à son propos de fanatisme ou d'étroitesse d'esprit. On ne voit pas qu'il ait soulevé

(1) Eugène CAVAIGNAC, *Histoire de l'antiquité*, II. Athènes, p. 88-89.

contre lui des haines inexpiables, comme Éphialte ; il fut àprement combattu : mais il était du même milieu que ses adversaires, et à tous, adversaires et amis, il en imposait par son intelligence et par l'antiquité de sa race. Ce n'est qu'à la fin de sa vie, quand les mœurs démocratiques se seront répandues dans Athènes, que cela même qui le faisait respecter deviendra une cause d'hostilité et de jalousie. Il souffrira ainsi des conséquences de sa propre politique, mais même s'il s'en est douté, il ne n'en ressentit vraisemblablement aucun remords. Il a dû rester toujours ouvert à toutes les nouveautés. Il était sans doute assez obstiné dans ses volontés pour qu'on ait critiqué ses allures royales ou ses airs de tyran. Mais c'était un tyran athénien, et qui proclamait son goût pour la raison, le raisonnement, la discussion et l'éloquence, toutes choses que le Grec du temps comprend sous le mot *logos*.

Un buste du British Museum nous aurait conservé ses traits : belle figure régulière, humaine, grave, empreinte de douceur et de quelque sensualité ! Ce dernier caractère n'est pas en désaccord avec les anecdotes que Plutarque a cueillies dans l'ouvrage de Stésimbrote de Thasos. Malheureusement, le marbre ayant perdu la polychromie légère qui l'animait, les yeux bien dessinés et largement ouverts n'ont plus de regard ni de vie. La tête est coiffée du casque, la visière relevée ; ainsi étaient dissimulées sans doute les inégalités du crâne, si peu en harmonie avec cet air majestueux qui lui valait les surnoms de Zeus ou de l'Olympien. De ce contraste, les poètes comiques se gaussaient : « Voici venir », disait Eupolis dans ses *Femmes thraces* :

Voici venir le Zeus à la tête d'ognon !
Comme casque à son chef il a mis l'Odéon,
Depuis qu'il esquiva le morceau de vaisselle ! (1).

(1) EUPOLIS dans PLUTARQUE, *Périclès*, XIII.

Ces vers ont peut-être besoin de quelque exégèse. Ils sont certainement postérieurs à la construction de l'O-déon, cette salle de concerts dont la toiture imitait la tente du grand Roi, et à l'ostracisme de Thucydide fils de Méléstias. Or un débat pour l'ostracisme ne pouvait apparaître autrement à un poète comique que comme une bataille entre deux adversaires se jetant à la tête des fragments de pots cassés.

Mais pour connaître Périclès, nous avons mieux que ces plaisanteries et qu'un marbre assez froid, et qui pourrait être infidèle. S'il ne publia jamais ses discours, Thucydide en a refait trois et nous a laissé de lui un célèbre portrait (1). L'historien, stratège en 424, avait trente ans environ à la mort de l'homme d'État (429) et peut-être avait-il déjà participé à la vie publique dans les dernières années de la « dictature » de Périclès. Peut-être n'était-il pas tout à fait de ses amis politiques. Mais il y avait entre les génies de ces deux hommes une parenté remarquable. Thucydide a certainement partagé sur Athènes certaines idées de Périclès, qui, sans être tout à fait des illusions, tiraient leur séduction d'un accord plus complet avec une Athènes idéale, vers laquelle tendait leur haut esprit, qu'avec l'Athènes de la réalité. Elles sont condensées dans l'oraison funèbre que le stratège prononça sur les morts de la première année de la guerre du Péloponèse, et que Thucydide a refaite pour son lecteur (2).

Ce qui frappe tout d'abord en la lisant, c'est le dédain que le noble Périclès professe pour toutes les traditions. Dès l'exorde, où quelques phrases subtiles trahissent l'influence de la sophistique, peut-être plus grande sur Thucydide que sur Périclès, il critique l'institution même de l'oraison funèbre à laquelle il est obligé de se soumettre. Mais par son silence ou par ses paroles il s'at-

(1) THUCYDIDE, II, 65. — (2) IDEM, II, 36-46.

taque à des dogmes bien plus vénérables. Tout son discours est vide des Dieux. Peut-être la rhétorique du genre n'était-elle pas encore fixée, mais j'ai peine à croire que les légendes sur l'autochtonie et l'origine divine des Athéniens, ou sur la Déméter d'Eleusis et Triptolème apprenant l'agriculture aux mortels n'aient pas déjà eu cours dans ces circonstances solennelles. Est-ce Thucydide qui a inspiré à Périclès cet esprit laïque? Ni les Dieux ni le surnaturel ne trouvent place dans l'œuvre de ce froid Machiavel, qui n'admet dans ses considérations d'histoire politique que les causes naturelles et les combinaisons de l'esprit humain : s'il parle des oracles, c'est pour en souligner la vanité. Périclès et Thucydide étaient, semble-t-il, l'un et l'autre athées au sens où nous entendons aujourd'hui ce terme. La foule des auditeurs était bien loin de l'être, et la série des procès d'impiété, qui se succèdent dans Athènes, nous le font bien voir et le firent bien voir à Périclès lui-même. Mais Périclès n'est pas un démagogue. Il dédaigne de descendre au niveau de la foule et de flatter ses passions. Peut-être n'aurait-il pas pu se permettre cette attitude quelques dix ans plus tard. Mais nous ne nous étonnerons pas que le disciple d'Anaxagore fût, comme nous dirions aujourd'hui, un rationaliste radical. Le texte de Thucydide doit nous convaincre beaucoup mieux que les aimables anecdotes que Plutarque (1) a contées et commentées en néoplatonicien de son temps.

Écoutons maintenant comment Périclès parle des générations qui ont précédé : « Je commencerai par nos ancêtres ; il est juste et convenable de leur donner l'honneur de ce souvenir. Ce pays qu'ils ont de génération en génération jusqu'à présent habité, leur vertu nous l'a transmis libre. Ils sont dignes d'éloge, mais nos pères encore plus ! Ils nous ont légué après mille labeurs la puissance

(1) PLUTARQUE, *Périclès*, VI.

qui est la nôtre, et nous, qui sommes parvenus à la pleine maturité, nous l'avons grandement accrue. C'est nous qui avons mis la cité en état de se suffire en tout, dans la guerre comme dans la paix (1). »

Puis il expédie en une phrase tout ce qu'il aurait à dire sur les guerres persiques. Vraiment cet aristocrate n'est pas un fervent *laudator temporis acti* ! Sans doute, nous savons que les Alcéméonides ne furent pas d'irréductibles ennemis des Perses. Mais en 429, Périclès — comme Thucydide — a bien oublié l'esprit de la tragédie qu'il présentait comme chorège en 472. Et ce demi-silence sur Marathon et Salamine, dont les orateurs, par la suite, nous rebattront les oreilles, est aussi significatif que la gradation discrètement indiquée dans les exploits de trois générations successives et où nous voyons comme l'aube de cette théorie du progrès qui, nous le constatons, même dans l'antiquité généralement respectueuse du passé au point d'avoir conçu l'âge d'or à ses origines, n'a pas laissé de faire partie de l'idéologie des démocrates.

L'Aréopage ne devait donc pas en imposer à Périclès, et on va le voir achever la transformation d'Athènes. Il affaiblit encore, après Éphialte, le prestige et les pouvoirs de la haute Assemblée. En vérité, nous ne savons pas comment. Peut-être simplement en modifiant le recrutement de l'archontat. Pour assurer l'égalité devant la Loi, qu'il célèbre dans son discours, il fallait ouvrir l'accès des magistratures à toutes les classes. La conquête de l'archontat ne fut pas l'œuvre d'un jour : c'est seulement en 457, en pleine guerre, que les citoyens de la 3^e classe, les *Zeugites*, y furent admis, et, peu après, à une date inconnue, que le choix dans les *dèmes* fut remplacé par un tirage au sort préalable au tirage au sort définitif. Aucune loi ne fut votée en faveur des *thètes*. Mais peu à

(1) THUCYDIDE, II, 36.

peu les thètes pratiquement cessèrent d'être exclus de cette magistrature, qui avait été la plus élevée de l'État.

On est un peu surpris de voir pousser si loin les conséquences des principes. L'archontat, il est vrai, avait perdu beaucoup de son importance. Mais les neuf archontes avaient encore, et surtout, la tâche délicate de préparer les instances et de présider les jurys de l'Héliée ; il semble qu'il y aurait fallu une certaine expérience, et pourtant le tirage au sort pouvait porter à cette charge le premier venu.

Non pas tout à fait le premier venu, disent les admirateurs de la constitution athénienne. On ne laissait arriver à l'archontat que les citoyens de bonne race, ceux qui, appartenant à une phratrie, rendaient un culte à Apollon Patrôos et à Zeus Herkeios, et qui remplissaient tant leurs devoirs de famille que leurs devoirs de soldats. Voilà ce dont on s'informait à l'examen préalable, la *docimasia*, et nous le savons par Aristote (1). Et, de plus, selon le principe du droit athénien, la candidature pouvait être attaquée par n'importe qui. — J'avoue ne pas partager la confiance de certains historiens dans cet examen superficiel et ce procès possible, où toutes les rancunes pouvaient se faire jour.

Encore au v^e siècle était-ce le Conseil des Cinq Cents, et non, comme plus tard, le tribunal populaire, qui jugeait, composé, lui aussi, de citoyens de plus de trente ans et tirés au sort, mais qui, par la force des choses et surtout parce que la charge de conseiller, demandant une certaine expérience, était une des rares où l'on pouvait être appelé plusieurs fois, risquaient d'être moins sensibles que les héliastes aux passions du jour et à l'habileté des sycophantes. Mais qu'aurait fait ce libre citoyen incompetent, devenu archonte pour un an, et qui était sûr qu'il ne le redeviendrait jamais, s'il n'avait pas eu auprès de lui

(1) ARISTOTE, *Ath. Pol.*, LV.

un corps de scribes rompus aux affaires, mais qui, hélas ! étaient des esclaves publics ?

La véritable logique démocratique aurait voulu que l'on appliquât le même régime aux stratèges, qui commandaient à la guerre et peuvent être tenus pour les véritables ministres d'État. Athènes n'alla jamais jusque-là ! Les stratèges furent toujours élus, et, ne recevant pas d'indemnités, choisis dans les classes aisées. Il en était de même de certains trésoriers. Et c'est ce qui inspire à un aristocrate malveillant ce propos ironique et amer :

« Toutes les magistratures dont la gestion peut intéresser le salut de l'État ou mettre le peuple entier en péril, le peuple ne les exige pas pour lui-même ; ... mais il recherche toutes celles qui comportent un traitement ou quelque profit pour sa bourse (1). »

L'auteur du pamphlet, où nous lisons cette phrase, est peut-être Critias, le grand-oncle de Platon ; on connaît son rôle abominable au temps du gouvernement des Trente : il n'aimait certainement pas le démos et il exagère sans doute ! Mais est-il si malhabile à dénuder les plaies du régime qu'il détestait ?

Ces traitements, dont parle Critias ou l'un de ses amis, sont une invention de Périclès, inspirée, disait-on, par son maître Damon d'Oa. Ses adversaires et les écrivains postérieurs lui ont violemment reproché cette institution que l'on appelait la *misthophorie*. On l'a fait expier à Damon, qui fut un jour frappé par l'ostracisme, et l'opposition, selon la coutume de presque toutes les oppositions, s'est répandue en calomnies. On en trouvera quelques-unes dans Plutarque et dans Diodore. Au siècle suivant, contre les « salaires », Platon montre naturellement la plus grande sévérité :

« J'entends dire, dit Socrate dans le *Gorgias*, que Périclès a rendu les Athéniens lâches, bavards, avides d'argent,

(1) PSEUDO-XÉNOPHON, *Atheniensium Respublica*, I, 3.

par l'établissement d'un salaire pour les fonctions publiques. — Ce sont nos laconisants à l'oreille déchirée, qui t'ont dit cela, répond Calliclès (1).

Voilà bien d'affreux propos d'oligarques ! Rien ne dit qu'ils n'aient pas contenu une parcelle de vérité. Mais ni Platon ni les oligarques ne se soucient de l'égalité ou tout au moins Platon ne s'en préoccupe-t-il que pour la classe de ses « guerriers ». Mais la démocratie s'en préoccupe énormément, et l'on ne voit pas comment aurait pu faire autrement Périclès, s'il voulait, comme il le dit dans Thucydide :

« ... que chacun selon son mérite fût plus estimé au point de vue de l'État pour sa valeur personnelle que pour la classe à laquelle il appartient, et que le pauvre, s'il pouvait rendre service à la cité, n'en fût pas empêché par l'obscurité de sa condition (2). »

Les salaires furent donc établis, mais avec prudence et modération. On ne recevait rien pour assister à l'assemblée. Mais il fallait bien rémunérer les citoyens, arrachés à leurs affaires, et qui remplissaient certaines magistratures, comme l'archontat. Les juges siégeaient depuis le petit matin, comme on le voit dans la jolie parodos des *Guêpes* (3) : en 451 fut établie la *diobélie*, ou salaire des juges, plus tard transformée par Cléon en *triobole* auquel Aristophane a fait si mauvaise réputation. Il fallait même un fond pour permettre au citoyen pauvre d'assister au spectacle. Ainsi était inaugurée cette politique que l'on a qualifiée de « socialisme d'État », parce qu'elle posait en principe que le citoyen était tenu au service de l'État et que l'État doit faire vivre le citoyen. Peut-être a-t-elle eu le mérite, comme on l'a dit, d'éviter à Athènes les troubles sociaux qui ont désolé d'autres cités. Elle eut une conséquence, immédiate celle-là, c'est la loi de 451/450

(1) PLATON, *Gorgias*, 515 e. — (2) THUCYDIDE, II, 37. — (3) ARISTOPHANE, *Guêpes*, V, 230 et suivantes.

qui réservait le droit de cité aux enfants de père et de mère athéniens. Il fallait en effet limiter les dépenses, et ne pas admettre trop de personnes aux profits que comportait le statut civique : le peuple ayant conquis les privilèges les défendait en privilégié. Dans l'Athènes de Périclès, Thémistocle et Cimon n'eussent pas été athéniens et il fallut une loi d'exception pour conférer la cité athénienne au fils que donna à Périclès lui-même la milésienne Aspasia. Malgré toutes les précautions, la tentation était forte de multiplier et d'augmenter les salaires, et si justifié que pût être le principe de la misthophorie, il mettait la cité sur une de ces pentes que l'on descend presque toujours et que l'on ne remonte jamais.

Ainsi s'achevait la constitution de ce gouvernement direct du peuple par le peuple que sont les démocraties antiques et que ne sont pas du tout les nôtres. Nos démocraties parlementaires, avec leurs chambres de représentants, leurs corps de juges inamovibles, leurs fonctionnaires spécialisés et recrutés au concours, auraient vraisemblablement été classées par les anciens parmi les oligarchies les mieux caractérisées. Le système ancien n'est sans doute applicable que dans les petites républiques ; encore faut-il bien avertir que dans les États antiques le corps civique n'était qu'une minorité. Pour Athènes on estime à 138.000 âmes la population civique et à 42.000 le nombre des citoyens d'âge et de sexe leur permettant d'exercer les droits politiques. Or il faut compter en Attique au moins 70.000 étrangers domiciliés ou métèques et 200.000 esclaves : 200.000 esclaves ! ce qui supprime pour la démocratie athénienne toutes les difficultés que nous comprenons sous le nom de « questions ouvrières » et ce qui n'a jamais créé, comme à Rome, de question servile, parce qu'Athènes traitait ses esclaves doucement. A la Pnyx, 18.000 personnes auraient tenu à l'aise. Mais à Athènes aussi, il y avait selon l'expression de Charles Maurras, un « pays légal » et un « pays réel ». Aristophane est parfois le porte-

parole du « pays réel » contre le « pays légal ». Ce n'était guère en effet que dans les cas très graves, par exemple dans les séances de l'assemblée où l'on votait sur l'ostracisme, que l'on pouvait réunir le quorum de 6.000 votants, le 7° du corps civique tout entier. A l'ordinaire, surtout avant l'institution du salaire pour ceux qui assistaient à l'assemblée, le *misthos ekklesiasticos* (vers 403), ne fréquentaient guère les séances que certains ouvriers, les artisans, les boutiquiers de la ville et de la banlieue, les désœuvrés de l'agora. Les commerçants et la population maritime de la paralie était trop occupés et le paysan n'abandonnait pas volontiers son champ. Les nobles s'abstenaient. On se rappelle le tableau burlesque qu'Aristophane nous donne d'une séance de l'assemblée dans les *Acharniens*. Dicéopolis venu tout exprès de son dème arrive de grand matin, l'heure passe et tout le monde bavarde encore sur l'agora. Voici les archers scythes qui tendent la corde vermillonnée avec laquelle on ramasse, si je puis dire, comme dans un filet, les membres du peuple souverain, et qui marque d'une tache de couleur, ceux qui ont été pris ainsi dans l'enceinte et ne peuvent plus s'échapper (1).

Ira-t-on croire que pour être une minorité, le corps civique était une élite? Il ne faudrait pas avoir lu le portrait de Dèmos, dans les *Chevaliers* d'Aristophane, Dèmos « mangeur de fèves », les fèves du tirage au sort, « rustre et bilieux, petit vieux bourru à l'oreille dure ». C'est sans doute une caricature et ce bouffon d'Aristophane n'a pas très bonne presse chez nos historiens. Mais peut-on nier que la caricature ne soit un document? Pense-t-on que l'on connaîtrait parfaitement la société de notre troisième République vers 1900, si l'on n'avait pas feuilleté les dessins de Forain, et pour les dernières années que nous venons de vivre, les croquis de Sennepe?

(1) ARISTOPHANE, *Acharniens*, V, 21-22.

Mon Dieu ! personne ne croira que M. Léon Blum ait jamais eu un profil de cheval de fiacre ou que l'honorable M. Sarraut ait passé ses journées pendu par la queue dans un cocotier. Mais quelle caricature serait-elle supportable, si, par ses exagérations, elle ne mettait pas l'accent sur de cruelles vérités ? Or que de cruelles vérités ne trouve-t-on pas dans l'œuvre d'Aristophane !

On se demandera comment dans un régime tel que celui que nous venons de décrire, on peut parler de la « dictature » de Périclès. Comment concevoir l'influence prépondérante d'un seul homme dans une République où la souveraineté, bien qu'elle paraisse concentrée dans une assemblée, il est vrai, nombreuse, n'est pas moins déléguée à tant de pouvoirs différents. A côté de l'assemblée il y a d'abord le Conseil des Cinq Cents, image de la cité, dit un scholiaste, avec ses cinquante membres par tribus, et par conséquent ses dix commissions siégeant en permanence tour à tour, et son président quotidien. Le Conseil prépare le travail législatif, dirige l'administration de l'État et ses rapports avec l'extérieur, ce que nous appellerions les affaires étrangères. Puis les jurys populaires de l'Héliée, souverains en matière judiciaire et auxquels compètent les procès politiques, quand ils ne vont pas, exceptionnellement, devant l'assemblée ou devant le Conseil. Ajoutons les magistrats, que l'on peut évaluer au moins au IV^e siècle à peu près à 300. Que d'adversaires aux empiètements de l'autorité d'un seul ! Pourtant, si l'on y réfléchit, aucun temps ne pouvait être plus favorable au prestige d'un Périclès. Quelle opposition lui serait-elle venue des magistrats ? Aristote, qui, dans ce passage de sa *Politique*, pensait certainement à Athènes, remarque que dans les démocraties « les magistrats n'ont aucun pouvoir, ni dans les grandes ni dans les petites choses (1) », et Platon dans cette satire si pas-

(1) ARISTOTE, *Politique*, VI, 1, 8.

sionnée, mais aussi si sagace, qu'il fait au VIII^e livre de la *République*, de « l'homme démocratique » note leur faiblesse devant leurs administrés eux-mêmes.

« S'il est des citoyens soumis aux magistrats, on les bafoue, on les traite d'hommes serviles et de rien-du-tout ; mais des gouvernants qui aient l'air de gouvernés et des gouvernés qui aient l'air de gouvernants, voilà les gens que l'on vante et que l'on prise en particulier et en public (1). »

Et ce n'est pas là une simple boutade de philosophe. Il n'y a rien à Athènes qui ressemble à ce terrible imperium romain, pouvoir presque absolu du magistrat, et qui ne peut être paralysé que par le pouvoir égal de ses collègues. C'est l'assemblée qui est maîtresse de tout ; les magistrats tremblent devant elle, même les stratèges. Comment en serait-il autrement dans un régime où la garantie de la liberté, c'est, selon ce même Aristote, que « chacun soit tour à tour commandant et commandé (2) » et, par conséquent, que tout magistrat sache que le pouvoir qu'il a, il ne le gardera pas plus d'un an, et qu'il devra au sortir de charge rendre des comptes dont en définitive le peuple sera le juge souverain ? Le Conseil lui-même ne saurait être un pouvoir assez stable pour qu'une tradition politique s'y établisse, comme par exemple au Sénat romain. Rien ne pouvait contre-balancer l'autorité de Périclès s'il était maître du peuple. Or il l'était d'abord par sa parole : son éloquence « tonne, lance des éclairs, foudroie (3) » ; et de plus il n'est pas douteux qu'entre les aspirations confuses des Athéniens et la politique de Périclès, il n'y ait eu un accord profond. Le peuple reconnaît son guide dans ce chef de parti qui a lutté pour lui ouvrir toutes les avenues du pouvoir. Il n'est pas jusqu'à sa noblesse qui n'ajoute à son

(1) PLATON, *République*, VIII, 562 b. — (2) ARISTOTE, *Politique*, VI, 1, 6. — (3) PLUTARQUE, *Périclès*, VIII.

prestige. Le peuple a combattu pour conquérir les privilèges de la noblesse, et il écartera la noblesse assez vite des affaires ; mais il a gardé son respect traditionnel pour les grandes familles. En 460, il ne lui est pas indifférent que son chef leur appartienne. Ce n'est que plus tard que les nouvelles couches, appelées à la vie politique par Périclès lui-même, porteront au premier rang un Cléon, le corroyeur, Eucratès, marchand d'étoupes, Lysiclès, le marchand de moutons, Hyperbolos, le fabricant de lampes Cléophon, fabricant de lyres ; ce n'est que plus tard que selon le mot d'Aristophane, imbu des vieilles idées, la mauvaise monnaie chassera la bonne (1).

Le peuple athénien était un peuple bien doué, et l'éducation traditionnelle que le même Aristophane loue dans les *Nuées*, tantôt avec tant de drôlerie, tantôt avec tant de lyrisme, avait développé ses dons. La religion du foyer et les disciplines familiales, reflets de l'ancien culte et de l'antique morale du *génos*, ne pouvaient que lui inspirer des sentiments graves et humains. Les autres cultes, malgré toutes leurs scories de superstition et de mythes barbares, lui présentaient du moins les dieux comme les garants de la vertu et de la Loi. Certaines religions proprement attiques, comme celle d'Eleusis étaient d'une élévation incontestable. Tels épisodes des fêtes populaires, comme le jour des morts aux Anthestéries, le mettaient dans une atmosphère de solidarité humaine et de mystère émouvant. La procession des Panathénées, qui groupait toute la ville dans un ordre à la fois aimable et réglé, lui offrait la plus belle image d'une cité glorieuse, protégée par la plus pure des divinités. L'amour de la patrie, exalté par la lutte victorieuse contre les Barbares, animait la Musique et la Gymnastique qui ne visaient pas à lui bourrer la tête, mais à lui donner une intelligence et un corps solides et souples, celle de ce

(1) ARISTOPHANE, *Grenouilles*, V, 718 et suivantes.

« véritable brave, chanté par Simonide, carré des mains, des pieds, et d'esprit, d'une texture sans reproche (1) ». Deux ou trois fois l'an, le théâtre, un des plus admirables qui fût jamais, l'appelait à méditer sur la destinée humaine ou à rire de ses propres ridicules et des fautes de ses politiciens. On lui enseignait ainsi la valeur de cette *arété* qui donne à l'homme vraiment homme le goût des épreuves et des périls. L'Athénien se vante d'avoir un « cœur dur comme l'yeuse (2) », d'être une vraie « courroie en peau de chien (3) » et Périclès remarque qu'il n'a pas besoin de s'être soumis à l'absorbante discipline spartiate pour affronter avec la même bravoure les mêmes dangers que les Lacédémoniens (4). On voit que la démocratie athénienne, si elle se complaît, un peu trop peut-être, dans les discussions et même le bavardage, ne sera pas une de ces molles démocraties, comme une histoire, qui n'est pas l'histoire ancienne, nous en a fait connaître, aussi lentes à concevoir les entreprises qu'à les exécuter, et quand elles les conçoivent, négligentes à préparer les moyens de les faire réussir. Lisez ce que disent des Athéniens, dans Thucydide, les Corinthiens, qui, étant leurs ennemis, les connaissaient bien :

« Ils sont prompts à concevoir et à réaliser ce qu'ils ont résolu... Tandis que les Lacédémoniens, n'entendant que sauvegarder ce qui existe, manquent d'invention et ne font même pas le nécessaire, les Athéniens aiment les innovations, sont hardis au delà de toute attente, pleins d'espoir même dans les dangers... S'ils échouent dans leurs projets, ils se croient dépouillés de leurs propres possessions... S'ils acquièrent par la guerre des territoires, c'est peu de chose en comparaison de ce qu'ils

(1) *Anthologia Lyrica græca* (E. Diehl), XI, *Simonides*, 4.

(2) ARISTOPHANE, *Gnèpes*, 383.

(3) IDEM, *ibid.*, 231.

(4) THUCYDIDE, II, 39.

espèrent obtenir, aussi incapables de se tenir tranquilles que de laisser les autres tranquilles (1).»

Le peuple athénien, avide de richesse et avide de puissance, est aussi « impérialiste » que Périclès, qui pourra sans trembler lui proposer l'hégémonie de la Grèce.

Avant tout, il fallait régler la question perse. Le programme du parti démocratique, depuis Thémistocle, était d'arrêter ou tout au moins de suspendre les hostilités avec les Perses, et depuis la victoire de l'Eurymédon (468), on n'avait eu aucune peine à l'appliquer. La Perse n'avait pas réagi. Mais souffrirait-elle longtemps que les villes grecques d'Asie, autrefois ses sujettes, payassent le tribut aux Athéniens et non plus au Grand Roi?

Certains historiens, Gustave Glotz, par exemple, ont prêté à Périclès l'intention de poursuivre la Guerre Médique en même temps que la guerre contre Sparte. C'est ce qu'il appelle son programme maximum (2). D'autres au contraire, et notamment M. E. M. Walker, pensent qu'avant de se jeter dans la lutte contre Sparte il a tenté de négocier avec le Grand Roi. C'est qu'ils placent entre 462 et 460, une ambassade de l'Athénien Callias à Suse, contemporaine d'une ambassade d'Argos, alors alliée d'Athènes. Le fait est attesté dans une digression d'Hérodote (3), qui ne le date pas. La chronologie de ces missions est une des plus discutées par l'érudition moderne. Je ne voudrais pas entraîner le lecteur dans le maquis de cette contreverse; il faut en dire un mot cependant. Les orateurs du iv^e siècle, et l'historien Diodore au 1^{er}, placent le « traité de Callias » en 448 après l'échec du programme maximum. Mais il faut prendre garde aux habitudes de l'historiographie antique, surtout lorsqu'elle est pratiquée par les orateurs et les écrivains politiques. Nous avons déjà eu la preuve que les événe-

(1) THUCYDIDE, I, 70.

(2) Gustave GLOTZ et Robert COHEN, *Histoire grecque*, II, p. 146.

(3) HÉRODOTE, VII, 151.

ments du v^e siècle n'étaient pas toujours bien connus du siècle suivant. Quelle tentation pour un publiciste comme Isocrate d'attribuer, peut-être sincèrement, aux articles d'un traité, la liberté des flottes grecques dans la mer Égée, celle des villes asiatiques de l'alliance athénienne et les relations pacifiques qui existèrent depuis 448 entre Athènes et le Grand Roi? Quel contraste, et qu'on est heureux de souligner, entre ces « conditions » si fières et le malheureux traité de 387, le traité d'Antalcidas, qui abandonnait les villes grecques d'Asie à la Perse! La tradition légendaire ainsi créée serait passée chez Éphore, historien du iv^e siècle, qu'au i^{er} siècle Diodore résume ou copie. La tradition varie d'ailleurs : on ne sait plus bien quel est le plénipotentiaire. Isocrate n'en nomme aucun. Démosthène nomme Callias, d'autres comme Plutarque parleront de Cimon. Si l'on ajoute à ces témoignages celui d'une inscription, que l'antiquité connaissait, mais qui est perdue, et que Théopompe jugeait suspecte, c'est tout ce qui peut nous faire croire à une paix de Callias en 448 ; c'est tout et c'est peu, quand on a des raisons de penser que la mission argienne mentionnée par Hérodote et liée aux négociations de Callias, est des environs de 462 (1).

Quoi qu'il en soit de la paix de Callias, je ne croirais pas très volontiers à l'existence d'un programme maximum. Périclès, ainsi que Thémistocle, a dû considérer comme une chimère l'agression contre le Grand Roi, et s'il a fait la guerre à Artaxercès, c'est l'occasion qui l'a poussé, l'occasion de la révolte de l'Égypte. L'Égypte est loin d'Athènes, c'est vrai ; mais c'est une terre à blé, et le blé manque à l'Attique. Il y a en Égypte, sur la branche Canopique du Nil, une vieille colonie ionienne, la cité de Naucratis, et des Hellènes sont répandus dans tout le pays. Voilà des alliés pour l'Empire d'Athènes ou

(1) E. M. WALKER, *Cambridge Ancient History*, V, p. 469-471.

tout au moins des clients pour son commerce. On connaissait l'Égypte ; Hécatée l'a décrite avant Hérodote, qui ne la visita pas avant 453 et probablement sensiblement après. Avec la hardiesse athénienne, dès qu'il apprit que le prince libyen Inarôs, déjà allié à Cyrène, sollicitait le secours de la flotte, alors dans les eaux de Chypre, Périclès décida de le soutenir. Un corps expéditionnaire important, comprenant des forces de terre et des vaisseaux, fut mis sous le commandement de Charitimidès, qui aida le rebelle, déjà vainqueur du Satrape Achæménès près de Paprémis, à prendre Memphis et à mettre le siège devant le Mur blanc.

Mais en 456 le perse Mégabyze était en Égypte, et en 454 l'expédition se terminait par un désastre, le plus grand qu'Athènes ait subi avant la catastrophe de Sicile. L'armée et la flotte athéniennes étaient anéanties dans une île formée par les canaux et les bras du Nil, où elles avaient résisté pendant un an, une flotte de secours interceptée et détruite, Inarôs pris et exécuté. La politique de Périclès en fut terriblement ébranlée.

L'expédition d'Égypte, en effet, n'avait pas empêché Périclès de commencer la guerre contre les alliés de Sparte et Sparte elle-même. Cette guerre allait durer 16 ans et l'événement devait montrer que Périclès avait estimé trop haut ses forces en combattant à la fois les Spartiates et le Grand Roi. Il n'était pas entré dans la lutte sans alliés ; il avait avec lui Argos et sa démocratie, et Eschyle, dans l'*Orestie*, célèbrera l'amitié d'Argos. En Thessalie, où l'aristocratie était favorable à Sparte, il s'appuyait sur les dynastes de Pharsale, Echécrate et son fils Orestès. A sa frontière, il avait pour lui Mégare, avec ses deux ports Pagai et Nisaia, et les Athéniens, comme ils le feront trois ans plus tard pour leur ville et le Pirée, conseillèrent aux Mégariens de construire des longs murs pour relier Nisaia à Mégare. Une question de frontière avec Corinthe avait poussé le petit État mégarien à rejoindre la Confédération

de Délos, et c'est ainsi que la guerre éclata avec le grand État de l'isthme.

Elle était dans les plans de Thémistocle, et, depuis le triomphe d'Épialte, on pouvait la pressentir. On en a vu les prodromes et l'on a noté la politique agressive de la démocratie. Il est probable que, si Périclès l'avait voulu, la paix aurait pu être maintenue. S'il y avait un parti de la guerre à Sparte, il y avait aussi un parti de la paix et comme toujours Sparte était lente à réagir. Sans doute les Messéniens et les hilotes la retenaient encore, et elle a d'abord laissé ses alliés à leurs seules forces. Contre Corinthe, alliée d'Épidaure, Athènes remporte ses premiers succès (bataille de Kekryphaleia, 459) et, dès le début du conflit, elle installe les Messéniens fugitifs à Naupacte, ville enlevée aux Locriens Ozoles, sur le golfe de Corinthe, dont elle surveillait l'entrée, comme Gibraltar surveille celle de la Méditerranée.

Quand la grande cité dorienne eut enfin les mains libres, elle put resserrer autour d'elle la coalition de ses amis et la guerre prit une violence nouvelle. 457 fut une année terrible. On se battit dans la Grèce continentale, en Phocide, en Locride, en Thessalie et surtout en Béotie, où l'aristocratie, qui dominait, était naturellement favorable à Sparte. A Tanagra, Béotiens et Spartiates, sous Nicomédès, achetèrent très cher leur victoire; et les Athéniens avec Myronidès, prirent une terrible revanche à ŒEnophytes. La démocratie fut établie en Béotie, en Phocide, en Locride, en Thessalie et dans le Péloponèse, les démocrates argiens battaient les Spartiates à Oinoia.

L'idée démocratique était une arme entre les mains de Périclès, une arme en laquelle il semble avoir mis parfois trop de confiance. L'état social de certaines régions s'adaptait mal à ce régime, qui n'avait pas pour des populations habituées au patronage de leurs nobles les mêmes séductions que pour les Athéniens. Périclès oubliait aussi qu'à faire de ces institutions un instrument de domination, c'était, pour établir une égalité dont tous

les peuples de Grèce n'avaient pas encore la passion, porter atteinte à leur autonomie, à laquelle ils tenaient par-dessus tout. Cependant, l'audace des Athéniens faisait merveille. A la fin de 457, Égine avait succombé. En 455, 454, la guerre avec Tolmidès sévissait autour des côtes du Péloponèse, et dans les îles Ioniennes, et avec Périclès lui-même sur la côte achéenne, où Sicyone était attaquée, et en Acarnanie. Athènes trouvait des alliés jusqu'en Sicile, quand retentit tout d'un coup la nouvelle du désastre égyptien (454).

La menace des Perses se faisant craindre sur les îles, le trésor de la Ligue fut transféré de Délos à Athènes, et l'emprise d'Athènes se resserre sur ses alliés. Périclès, fidèle à ses principes, saisit toutes les occasions d'y établir la démocratie, mais, dans le calcul du tribut, Athènes ménage ses sujets. Les années qui suivent sont assez mal connues. Il est probable que la crainte des Mèdes ralentit les opérations contre Sparte, et quand Cimon revient d'exil (451), son prestige a grandi. A l'intérieur, Périclès garde son influence, car c'est de cette année même que date le salaire des juges. Mais Cimon semble avoir repris la direction de la politique extérieure et des armées. Il conclut avec Sparte une trêve de cinq ans, l'alliance est rompue avec Argos qui signe avec Sparte une trêve de trente ans, et Cimon part à la conquête de Chypre, entreprise qui touchait le Grand Roi, dont Chypre dépendait, et intéressait l'hellénisme fortement combattu par l'élément sémite. En même temps, il envoie une escadre pour soutenir Amyrtaïos « le roi des marais », qui continuait la résistance en Égypte. Une victoire navale permet à Cimon de débarquer et de mettre le siège devant Kition. Malheureusement, il était déjà malade quand il avait pris le commandement de l'expédition et peut-être fut-il blessé. Il succombait, comme il convenait, en grand soldat. Obligés par la disette à lever le siège, les Athéniens emportent en se retirant la dépouille mortelle de leur illustre chef et battent la flotte ennemie devant Salamine

(de Chypre). Il semblait que, mort, Cimon gagnât encore des batailles. Mais, lui disparu, à Chypre le Phénicien Abdémon pourra conduire la réaction contre les Grecs. En Égypte, Amyrtaïos est forcé de capituler. On ne peut s'empêcher de penser que quelque chose de grand meurt avec le fils de Miltiade, et, malgré toutes les objections des admirateurs de la démocratie réaliste de Périclès, nous préférons toujours l'Eurymédon et Chypre à Tanagra et à OEnophytes.

C'est maintenant l'esprit de Tanagra et d'OEnophytes qui l'emporte. Périclès s'empresse d'abandonner les attaques contre le domaine du Grand Roi. La rivalité de Sparte et d'Athènes se manifeste d'abord sourdement par des incidents à Delphes. En Béotie, le mauvais gouvernement de la démocratie la rend impopulaire : elle est renversée à Orchomène (477) et la confédération béotienne renaît bientôt sous le signe de l'oligarchie. Tolmidès est envoyé d'Athènes pour la combattre ; il peut s'emparer de Chéronée, mais il est tué à Coronée dans une terrible défaite. La Béotie évacuée, Platées resta seule fidèle à Athènes. En 446, Sparte s'apprête à reprendre les hostilités : elle pousse les villes de l'Eubée à la révolte. Pendant que Périclès est occupé à réprimer cette terrible rébellion, Mégare, à son tour alliée à Corinthe, à Épidaure, à Sicyone, chasse la garnison athénienne, et sous Cléandrides et le roi Pleistoanax, Mégariens et Spartiates marchent sur Éleusis. Périclès vient faire sa jonction avec Andocide qui retraitait de Mégare par la route d'Éleuthères. Les envahisseurs sont arrêtés. Plus tard, Sparte accusera Pleistoanax et Cléandrides de s'être laissés corrompre par Périclès. Le soulèvement de l'Eubée est réprimé durement. Il est temps devant l'épuisement général de faire la paix. Elle est signée en 445 pour trente ans.

Qu'avait gagné Athènes à cette guerre de plus de quinze ans ? La reconnaissance par Sparte de son Empire ? Ce résultat était obtenu, en somme, avant les hostilités. Sauf l'importante position de Naupacte, elle ne gardait presque

rien sur le continent. Égine restait dans son alliance, mais sauvegardait son autonomie. Nisaia et Pagai lui échappaient ; la révolte de l'Eubée révélait dans son Empire des fissures graves, et, ce qui est plus grave encore, l'alliance de Sparte et de Thèbes avait provoqué à la frontière nord de l'Attique la constitution d'une puissance redoutable, oligarchique et ennemie, la confédération béotienne. La conquête de l'hégémonie était manquée. C'était à recommencer et 14 ans après l'on recommença ! Mais ce qui est acquis, c'est qu'il faut dès maintenant renoncer à voir renaître la politique du dualisme : celle de Thémistocle, d'Épialte et de Périclès l'emportait. Elle l'emportait sans s'achever ni triompher, et « elle avait conduit Athènes au bord de l'abîme ».

« On prétend généralement que la politique de Cimon était condamnée à l'échec parce que la rupture entre Athènes et Sparte était inévitable. Il est possible que la rupture fut à la longue inévitable : mais après tout, Ithome est un accident. S'il n'y avait pas eu Ithome, il y aurait toujours eu un Inaros et alors combien différente aurait pu être l'histoire d'Athènes. Il est vrai que l'expédition d'Égypte a fini en désastre. Mais ne peut-on pas scientifiquement imaginer que, si toutes les conditions avaient été tout autres, si Athènes avait alors été unie de cœur et d'esprit, si ses forces avaient été concentrées sur un seul but, et surtout si Cimon avait eu le commandement au lieu de l'incapable Charitimidès, on aurait pu voir se réaliser la séparation définitive de l'Égypte, et peut-être de Chypre, d'avec l'Empire perse ? Si ces événements s'étaient accomplis, un jour serait venu où il aurait été reconnu même par Sparte qu'Athènes était la puissance la plus haute de la Grèce (1). »

Pierre JOUGUET.

(à suivre.)

(1) E. M. WALKER, *Cambridge Ancient History*, V, p. 93.

ART ET DICTATURE.

Je voudrais examiner notre aptitude à vivre depuis que les routes sont fermées et que les échanges matériels et spirituels subissent de par la guerre un arrêt presque total.

Je voudrais compter la mesure de nos disponibilités, la diversité de nos ressources : il est bon de faire le tour du propriétaire, de constater l'ordre et l'harmonie, de se créer une atmosphère de recueillement, de disposition au travail.

Si le sort doit ménager ce monument de redressement national auquel nous avons coopéré, il est juste de ne pas abandonner la poursuite de cet idéal, sous prétexte que le monde gît sous des décombres. Le marasme intellectuel frappe les peuples soumis aux lourds sacrifices de la guerre, mais nous épargne encore. Profitons-en pour sauver ce qui reste de la débâcle puisque nous voilà devenus responsables, jugeant notre avoir, inventoriant nos ressources.

La science s'est faite complice des malheurs qui frappent l'humanité, mais l'art s'est réservé le rôle de consolateur. Il symbolise cette liberté de l'individu dont il constitue le dernier refuge : aussi le Dictateur a-t-il promené dans ce domaine sa vue inquisitoriale.

Ici, l'individu pouvait encore se prévaloir du lot de ses libertés naturelles et transgresser jusqu'aux lois que nous trace un rationalisme forcément limité et c'est ici que le

Tyran a voulu exercer ses pouvoirs. L'art est soumis à son appréciation directe ; il est ravalé au rang de zélé propagandiste ; il est serviteur de telle philosophie sociale qu'il plaît à un seul homme d'imposer à ses semblables et il faut que des générations pensent et jouissent suivant un lexique déterminé.

Des musées d'Allemagne, que de valeurs détronées qui faisaient l'admiration de notre jeunesse et que restera-t-il de l'École de Paris, de son universalité ?

Sorte de primaire obsédé par une hégémonie raciale, le Dictateur entend ramener à cette fin toute règle du Beau !

Par un retour inespéré, nous voilà seuls dépositaires de tant de valeurs diminuées ; mais ce privilège est étroitement lié à nos libertés qu'épargnent encore les fortunes de la guerre. Est-ce à dire qu'art et dictature impliquent nécessairement une antinomie ? L'histoire n'a-t-elle pas justifié telle emprise rationnelle sur la production littéraire ou artistique d'une époque ? L'Antiquité, le Moyen-âge, la Renaissance n'offrent-ils pas des exemples florissants d'une volonté individuelle patronant tout l'art d'un siècle. Religieux, apologétique, cet art avait sa liberté d'expression et sa conscience individuelle, ses moyens lui demeuraient propres. Le tyran, le condottiere, l'inquisiteur, le grand roi, laissaient aux artistes toute latitude pour mener à bien le thème proposé, d'où son assimilation entière par la personnalité de l'artiste.

Mais nous passons de cette liberté totale, à laquelle l'art moderne nous a habitués, à une forme de repression où le meilleur de l'individu, l'humain, est jugulé au profit d'un nivellement collectif arbitraire. Dans une Europe bouleversée et soumise au régime étroit d'une autocratie à laquelle la machine concède une puissance illimitée, tout s'organise jusqu'au domaine du spirituel pour concourir finalement à l'exaltation de ce régime.

Que nous sommes loin de cette conception hautaine de l'art pour l'art, dédaigneuse de toute spéculation qui n'est pas formes, de toutes sollicitations de l'utile et

même du moral ! Seul l'exercice de l'art attire pour lui-même : nous avons par lui le sentiment d'être libérés des soucis trop matériels de la lutte pour la vie. Domaine inaccessible aux basses contingences, il est sa propre rémunération et n'a d'autre fin que lui-même.

Ce même culte de la beauté rend Léonard indifférent aux malheurs de Florence ! Pour Kant et pour Schiller, le plan de l'activité artistique est l'état suprême des relations humaines.

A quelque temps de là, des précurseurs de l'apogée germanique, Hegel et Fichte, proposèrent une métaphysique nationaliste prenant pour point de départ le développement de l'Allemand comme individu, ce qui devait prélude au bonheur du genre humain ! C'était une première atteinte à l'universalité de l'art ; elle allait entraîner de plus graves !

Des États totalitaires mobilisant toutes activités utiles pour consolider leurs plans se servent aujourd'hui de l'art comme d'un moyen de suggestion pour enrôler les masses. L'ère moderne est donc en rupture complète avec l'ancien concept d'un romantisme désuet et qui rêvait de fraternité universelle réalisée au sein de l'art.

Pour que soient intelligibles ces courants antagonistes de la pensée humaine, il faut passer par les étapes où l'art est passé.

Dans un État organisé, la forme première de l'art décele le mécénat et se caractérise par le choix et la mesure qui sont l'apanage d'une aristocratie éclairée. Puis les privilèges royaux sont diminués au profit de la bourgeoisie : celle-ci patronne l'art et lui confie ses idéaux durables. L'observation et la peinture de mœurs remplacent l'apologie du Prince ; un rationalisme régulateur modère les excès de l'art abstrait auxquels se sont livrés généreusement nos contemporains.

Nous abordons à cette dernière étape où l'art perdant de son autonomie n'est plus qu'un instrument de diffusion au service d'une idéologie absorbante. Cette forme

didactique n'en est pas à sa première apparition ; l'art officiel l'a toujours prônée sous quelque régime démocratique ou totalitaire qu'il soit. L'expérience en a souvent été décevante. L'artiste mercenaire et prisonnier de sa thèse, pour l'avoir voulue déchiffrable aux yeux de la masse, souffre qu'elle soit devenue tendancieuse et déclamatoire.

Au sensualisme qui est le propre de l'œuvre d'art une intention spéculative d'une nature toute différente va se substituer. L'œuvre didactique aboutira ainsi à une forme hybride, déplaisante, qui n'est pas l'art mais son simulacre.

De sa destinée plastique, elle a devié sur le plan littéraire. Cependant les démocraties basées sur les libertés individuelles, en consignait tout juste ce qu'il fallait pour ériger des monuments à la gloire de leur mandat, ont également respecté la liberté de conscience, la probité artistique et l'autonomie de l'ouvrier d'art.

L'art officiel n'a pas toujours répudié l'individualisme dans les démocraties. Témoin cette floraison admirable de l'École moderne dont Paris fut le centre universel. Mais l'art sous le régime totalitaire n'est pas art, s'il ne tire sa raison d'être de la Nation ! Ainsi le veut l'idéologie allemande antilibérale, mettant toutes les activités au service d'un idéal collectif, un idéal débarrassé de tout apport étranger et particulièrement de l'apport juif. Il est tendancieux, didactique et héroïque avec détermination.

Il vise à l'affirmation d'une vérité locale au détriment de l'universelle !

Le fascisme, lui, n'est pas aussi absolu : les partisans de l'art-instinct, tel que Benedetto Croce se plaît à le soutenir, marquent une revendication individualiste propre aux Latins.

Aucun gouvernement centralisateur, quelque désir qu'il ait d'avantager les messes, ne peut contester son origine.

Trois thèses illustrant éloquemment les conceptions russes, allemandes et italiennes et se confrontent au Congrès Volta en 1934.

Il s'agit du théâtre.

Pour le délégué russe, Alexandre Taïroff, la vie économique, comme un levier, commande à la naissance de l'art.

Gropius, délégué allemand, relève que la politique est le mobile de toutes les activités artistiques. Mais le délégué italien, face au problème, déclare sans détour qu'il s'agit d'art tout d'abord.

A la lumière de ces conceptions diverses les trois races se caractérisent par leur propension marquée à des degrés divers aux sources de l'art.

Slaves et Saxons considèrent le problème en vue d'une destination utilitaire. En dépit de ces grands courants qui se partagent l'Europe, les Latins demeurent fidèles à leur devise de l'art plutôt pour l'art.

Quelle est notre attitude en face de ce problème ? L'État égyptien a-t-il assumé sa part de responsabilité dans le choix ? Nous croyons discerner une velléité de faire « égyptien » timidement formulée, confondant le sujet avec la nature même de l'œuvre. Mais le danger des formules *a priori* n'est redoutable que lorsqu'il s'agit de dictature. Or, l'Instruction publique n'a pas cru devoir sacrifier à une politique de façade des vérités complexes qui touchent plus étroitement à l'art. Sa tâche d'ailleurs n'en est que plus simple : elle consiste à créer un climat propice aux productions de l'esprit.

Sans être « totalitaire », ni verser dans les recherches métaphysiques, nous pouvons faire confiance à l'art-instinct ; son corollaire immédiat, je viens de l'indiquer : c'est ce « climat propice » que l'État, à défaut d'une bourgeoisie éclairée, a le devoir et les ressources de favoriser largement.

M. NAGHI.

JOURNAL DE GRANDJEAN

(MÉMOIRE INÉDIT SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE)

(SUITE).

DÉPART DE MALTHE.

Cependant Bonaparte, après avoir réglé le sort du Grand-Maitre, lui avoir assigné une existence honnête en dédommagement de la dignité qu'il venait de perdre, le fit partir de Malthe, accompagné seulement des chevaliers qui voulurent le suivre et s'attacher à son sort. Il fit ensuite plusieurs règlements pour l'administration intérieure de la ville et, après en avoir laissé le commandement au général Vaubois, avec trois mille hommes de troupe, il donna ordre que tout le monde se rendît chacun à son bord, et à midi précis premier messidor (19 juin), après un séjour de huit jours dans Malthe, il fit mettre à la voile, emmenant avec lui tous les régiments maltais et plusieurs chevaliers qu'il engagea à suivre l'expédition, leur promettant du service (1). Lorsque l'ordre du départ me parvint, j'avais encore quelques affaires à terminer et qui étaient indispensables. Mon ami crut, comme moi, que nous avions le temps nécessaire pour cela et que l'escadre ne partirait pas si précipitamment, mais nous y fûmes trompés, car lorsque nous nous présentâmes

(1) Cf. *Histoire scientifique*, III, p. 104; MARTIN, I, p. 163; DE LA JONQUIÈRE, I, p. 628-630; II, p. 7-8.

sur le port, il y avait plus d'une heure qu'elle était partie, et nous la vîmes à la voile en pleine mer. Nous n'en fûmes pas peu surpris, d'autant plus qu'il ne restait dans le port que le seul bâtiment que j'y venais de charger. Encore était-il tellement encombré qu'il y avait des caisses et des ballots jusque sur le pont ; c'était cependant notre seule ressource et nous allions y monter, lorsqu'un officier du port, ayant vu notre embarras, nous offrit de nous faire rejoindre le convoi en peu de temps par le moyen d'une *esparonare* à qui il allait donner ordre de nous conduire. Ces *esparonares* sont des espèces de barques longues, pontées, avec voiles et rames, qui vont extrêmement vite, mais dans lesquelles l'on n'est pas tout à fait à l'abri du danger. Aussi ne s'expose-t-on pas trop en pleine mer dans ces frêles bâtiments : cependant nous nous vîmes obligés de le faire. Nous entrâmes donc dans cette barque avec six employés de l'administration, que nous avions occupés et qui, comme nous, n'avaient pu rejoindre leur bâtiment. Le vent était bon ; nous allions d'une vitesse extraordinaire, mais le convoi était à plus de trois lieues de nous et s'éloignait d'autant plus qu'il voguait à pleines voiles. Cependant nous allions encore plus vite. Enfin, nous le rejoignîmes. La difficulté était ensuite de reconnaître notre bâtiment à travers tout le convoi qui tenait plus d'une lieue d'étendue ; nous fûmes assez heureux pour le distinguer à une très petite distance de nous. Nous dirigeâmes sur lui et parvînmes à l'atteindre à force de rames, car il fallait lutter contre les flots que soulevait avec impétuosité le vent qui avait crû avec beaucoup de force depuis que nous étions en pleine mer, et qui commençait à devenir dangereux pour nous. Nous nous crûmes échappés d'un naufrage certain quand nous nous vîmes sur notre bâtiment. Les six employés qui étaient avec nous, quelques heures après, ayant aussi retrouvé leur bâtiment, s'y firent conduire par la chaloupe.

Quand nous nous vîmes seuls sur notre bord, nous commençâmes à faire de nouvelles réflexions sur notre

destination. Nous ne pouvions plus douter que ce ne fût en Égypte que nous allions faire une descente, car nous voguions à pleines voiles de ce côté. Nous nous y étions presque toujours attendus, mais cependant nous n'en avions jamais eu la moindre certitude et, lorsque nous l'eûmes, nous ne pûmes nous empêcher d'éprouver des remords de la démarche inconsidérée que nous avons faite, mais il n'était plus temps de reculer; il fallait au contraire s'armer de courage, car nous avons appris à Malthe que les Anglais avaient une escadre considérable dans la Méditerranée, et qu'il y avait peu de jours qu'elle avait paru faire voile du côté d'Alexandrie. Nous regardions comme impossible de ne pas la rencontrer, et, connaissant ce dont la marine anglaise était capable, nous nous attendions plutôt à descendre dans les gouffres de la mer qu'à monter sur le sommet des Pyramides d'Égypte. On doit penser que cette idée n'était pas fort consolante; il fallait cependant s'y familiariser et faire fortune contre bon cœur (*sic*). Ce qui nous raffermissait un peu, c'est que nous avons toujours bon vent et que nous ne nous arrêtons jamais; au contraire, nous recevions ordre à chaque instant de renforcer de voile; et les bâtiments meilleurs marcheurs avaient ordre de mettre à la traîne ceux qui ne pouvaient pas suivre.

Nous connûmes par cette manœuvre que nos craintes avaient passé dans l'âme de notre amiral qui, sans doute, n'aurait pas été bien aise de se mesurer avec un ennemi si redoutable, dans l'embarras où il se trouvait, car on ne pouvait pas se remuer sur les vaisseaux de guerre, tant ils étaient encombrés (1). Il aurait été impossible de faire les manœuvres commodément et de faire jouer les batteries; il est vrai que dans ces circonstances on a soin de jeter à la mer tout ce qui embarrasse, c'est ce que l'on appelle *faire branle-bas*. Mais l'on n'y aurait pas jeté

(1) Cf. LOIR, *Brueys à Aboukir*, p. 10, 14-15 (extrait de la *Revue maritime*, 1900).

les hommes, qui étaient ce qui aurait le plus embarrassé. D'ailleurs il ne fallait qu'une seule frégate anglaise qui, pendant que les deux escadres se seraient battues, se serait jetée à travers le convoi, et aurait tout coulé à fond. Voilà la position où nous nous trouvions, lorsqu'enfin, le treizième jour, au coucher du soleil, nous aperçûmes l'Égypte. Nous n'en étions pas fort éloignés, car les terres de ce pays étant basses, ne s'aperçoivent pas de loin. Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous trouvâmes au Marabout, qui est un endroit propre aux débarquements, à la distance de trois lieues d'Alexandrie (1).

ARRIVÉE DEVANT ALEXANDRIE.

CE QUE C'EST QUE LES ARABES. PRISE D'ALEXANDRIE.

Nous mîmes en panne dans cet endroit, où tout le convoi se rassembla. L'escadre mit à terre une partie de ses troupes, qui effectua son débarquement avec toute la tranquillité possible et sans rencontrer aucun ennemi qui s'y opposât. Le général Kléber en prit le commandement et marcha sur Alexandrie.

Nous avions une envie des plus fortes de débarquer aussi et de suivre une autre colonne de troupe qui débarquait et se préparait à suivre la première pour la soutenir en cas qu'elle en eût besoin. Nous n'avions cependant point reçu d'ordres, mais l'envie était si forte que nous nous la fîmes passer. Étant descendus dans la chaloupe au nombre de quatre, nous nous fîmes conduire à terre, distante d'environ un quart de lieue de notre bâtiment, qui n'avait pu approcher davantage, à cause des bas-fonds. Mais nous ne fîmes pas plutôt à terre que nous commençâmes à nous en repentir, car nous aperçûmes des Arabes à cheval qui voltigeaient autour de nous et

(1) Cf. *Histoire scientifique*, III, p. 116; MARTIN, I, p. 170; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 12, 37.

qui nous avaient déjà tué plusieurs hommes. Il n'y avait encore que peu de troupes à terre et les Arabes paraissaient se rassembler en grand nombre : d'ailleurs ces ennemis étaient si adroits et si bien secondés par leurs chevaux, les meilleurs qui soient connus dans le monde, qu'ils venaient fondre sur nos troupes, saisissaient un homme presque au milieu des rangs, l'enlevaient et disparaissaient comme un éclair (1). Ils ne se battaient jamais en masse, mais quand ils trouvaient l'occasion favorable, les plus intrépides et les mieux montés se détachaient du gros et fondaient sur leurs ennemis, comme je viens de le raconter. Leur but n'était pas en cela de défendre leur pays : ces gens n'en ont point ; ils ne vivent que dans les déserts, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, mais seulement pour s'emparer des dépouilles des malheureux qu'ils pouvaient attraper. Ils ne vivent que de brigandage. Ils se rendent quelquefois en grand nombre dans les villages, en enlèvent les bestiaux, pillent les propriétés, y font un dégât horrible et se retirent, mais ne tuent personne. Ils réservent cette faveur seulement pour nous, parce qu'ils savent par expérience que nous ne les ménageons pas. Ils sont divisés par tribus et se font quelquefois la guerre entre eux. Ils sont en si grand nombre que s'ils voulaient ils pourraient se réunir plus de 60.000 hommes tous montés et équipés. Leur

(1) « Nous avons vu des Français, écrit du Bois-Aymé, enlevés à demi-portée de fusil de leurs camarades, être dépouillés, massacrés devant nos bataillons avant que l'on eût le temps de les secourir. » (*Description de l'Égypte*, XII, p. 351 ; voir *Histoire scientifique*, III, p. 120, 168 ; MARTIN, I, p. 171 ; SIMON, p. 122 ; MIOT, p. 25 ; *Revue d'Égypte*, avril 1895, p. 146-147.) Ce fait avait motivé, dès le début de la campagne, de nombreux ordres du jour du général Berthier : « Il est expressément défendu aux soldats de marcher seuls, et de s'isoler en route, afin d'éviter d'être hachés par les Arabes. » (DE LA JONQUIÈRE, II, p. 65, 70-72, 132.)

Voir encore : RIGAULT, *Le général Menou*, p. 7 ; GALLAND, *Tableau*, I, p. 17 ; DEHÉRAIN, *Histoire*, V, p. 256, 259 ; GALLI, p. 54 ; *Copies des lettres interceptées*, 2^e partie, p. 17 ; DJABARTI, VI, p. 15, 20.

armure consiste dans un fusil léger, un mauvais sabre, mais dont ils se servent fort bien, et une lance d'environ quinze à dix-huit pieds de longueur, ferrée par les deux bouts. Ils ont l'habitude de lancer cette arme de fort loin, et la manient avec tant d'adresse qu'ils manquent rarement leur but. Ils ont un Cheick par chaque tribu qui les commande ; ils lui sont extrêmement soumis et n'oseraient faire la moindre chose sans qu'il leur ordonne. Ils le nomment parmi eux et c'est ordinairement le plus brave qu'ils choisissent.

Lorsque nous eûmes connu le danger auquel nous nous exposions si témérairement, et la fatigue que nous allions essayer pendant une route de trois lieues dans les sables et au plus fort de la chaleur, nous crûmes qu'il serait beaucoup plus prudent de retourner à bord que de s'exposer mal à propos. Sur quoi, nous regagnâmes la chaloupe qui ne s'était pas encore éloignée de terre.

Sur les trois heures du soir, nous apprîmes que le général Kléber s'était rendu maître de la ville après une faible résistance de la part des habitants seulement, car il n'y avait pas de troupes réglées. Cependant nous ne laissâmes pas que d'y perdre près de trois cents hommes (1). Ces habitants s'étaient retranchés dans leurs maisons et tiraient par les fenêtres, d'où ils nous en tuèrent la plus grande partie ; les femmes même assommaient nos soldats à coup de pierre : le général Kléber en reçut une à la tête, dont il fut blessé dangereusement (2). Mais quand

(1) Chiffre exagéré : « 60 blessés, 15 hommes tués et environ 20 noyés », selon le rapport de Berthier (DE LA JONQUIÈRE, II, p. 48).

L'*Histoire scientifique* accuse 250 blessés et 40 morts (III, p. 127).

(2) En réalité, Kléber fut blessé d'une balle à la tête (*Histoire scientifique*, III, p. 123 ; MARTIN, I, p. 172 ; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 48, 117 ; *Revue d'Égypte*, juin 1896, p. 17-18 ; avril 1895, p. 146). Cette blessure fut assez sérieuse, puisque le 17 septembre, Kléber écrivait : « Les douleurs de tête ne sont point

Bonaparte y fut entré et qu'il eut fait punir sévèrement les plus obstinés, il fit connaître au peuple par une proclamation « qu'il restât tranquille et qu'il ne lui serait fait aucun mal ; que les femmes et les propriétés seraient respectées, que d'ailleurs les Français étaient amis du Grand Seigneur et qu'ils venaient dans ce pays de son consentement, seulement pour en chasser les Mamelouks et y faire reconnaître son autorité ». Alors la tranquillité revint ; les Turcs, plutôt par faiblesse que par persuasion, mirent bas les armes et furent se cacher dans leur maison. Un instant après, ayant reçu ordre de nous rendre dans le Port-Vieux d'Alexandrie, le capitaine fit mettre à la voile et y entra sur les cinq heures du soir, d'où nous débarquâmes ainsi que toute l'armée.

Nous entrâmes donc à Alexandrie le 14 messidor (2 juillet) : nous traversâmes la ville et fûmes droit à l'hoquel (1) français, où s'était établi le quartier général. Il nous aurait été très difficile d'y obtenir un logement, si mon ami ne se fût trouvé une lettre de recommandation pour un négociant français établi dans ce pays. Nous en fûmes très bien recus, mais comme il avait déjà disposé d'une partie de son logement, il ne put nous céder que son bureau dont nous fûmes très satisfaits, car il était impossible de pouvoir se loger dans l'intérieur de la ville qui n'était habitée que par des Turcs, chez lesquels il n'est pas prudent d'aller loger. Cette nation barbare ne

passées et des souffrances aiguës m'obligent souvent à m'enfermer dans une chambre.» (DE LA JONQUIÈRE, III, p. 93 ; *Revue d'Égypte*, juillet 1895, p. 109-110 ; *Histoire scientifique*, III, p. 158 ; RYME, p. 31, 61 ; GALLI, p. 32 ; *Copies des lettres interceptées*, 2^e partie, p. 15 ; *Revue d'Égypte*, février 1895, p. 581, BORELLI, *Notes sur l'expédition*, Bull. Institut égyptien, 1887, p. 71.)

C'est Menou qui fut contusionné par une pierre (*Histoire scientifique*, III, p. 255 ; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 4 ; *Revue d'Égypte*, avril 1895, p. 146).

(1) Orthographe assez rare : écrit le plus souvent « okel ou okelle ».

se faisait aucun scrupule de couper le col à un Français quand elle pouvait le faire sans témoin ; aussi cela est-il arrivé à plusieurs d'entre nous qui, s'étant égarés dans la ville et conduits dans des quartiers peu fréquentés, y furent assassinés.

L'hoquel français est un très grand corps de logis dans lequel restent tous les Français que le commerce attire dans cette ville. Ils y ont chacun un appartement plus ou moins grand, suivant le commerce que chacun fait : au milieu est une cour, autour de laquelle règne un corridor qui conduit dans des magasins tous indépendants les uns des autres comme les appartements et dont les négociants se servent pour entreposer leur marchandise.

C'est dans cet hoquel que fut logé le général Bonaparte avec tout son État-major. Pendant deux jours et demi qu'il resta dans cette ville, il s'occupa principalement à inspirer la confiance aux habitants du pays, à faire différents règlements tendant à maintenir la paix et à assurer la sûreté de la garnison qu'il voulait laisser dans cette place. Il fit débarquer toute son artillerie de campagne et des pièces de position en assez grand nombre pour garnir et défendre la ville.

Pendant que le général en chef agissait ainsi de son côté, l'Ordonnateur en chef, Sucy, travaillait du sien. Il organisait les services qui devaient rester à Alexandrie et ceux qui devaient suivre l'armée active. Il prenait des mesures pour assurer la subsistance de l'armée, et faisait faire des distributions en tout genre aux soldats pour les mettre à même de soutenir la marche longue et pénible qu'ils allaient faire. Chaque service recevait ses ordres à la fois et tous les membres ensemble s'empressaient à les exécuter. Je fus chargé, pour ma partie, de faire distribuer des souliers à l'armée et beaucoup d'autres objets, dont le détail serait trop long à rapporter, et qui étaient indispensables pour une longue route. Ces distributions me donnèrent d'autant plus d'embarras qu'au

fur et à mesure que je recevais les ordres, il fallait faire débarquer les effets, qui étaient dispersés indistinctement sur différents bâtiments, qui, quoique dans le port, étaient assez éloignés les uns des autres ; celui que l'on cherchait était souvent le dernier que l'on trouvait. La grande précipitation que l'on était obligé d'apporter à ces sortes de distributions faisait souvent qu'il en résultait des abus considérables qui retombaient à ma charge, mais qu'il était impossible d'éviter. D'un autre côté, je travaillais avec mon ami, — que je désignerai dorénavant sous le titre d'agent en chef, — à organiser mon service, parce qu'il avait été décidé que je restais à Alexandrie pour faire décharger quatorze bâtiments, en faire la reconnaissance et m'en charger en recette. L'agent en chef me donna là-dessus toutes les instructions, pièces et ordres, qui m'étaient nécessaires à cet effet. Il me laissa pour employés trois aides garde-magasin, trois commis et trois journaliers principaux, me laissa les fonds nécessaires pour faire aller mon service et partit avec le quartier général. J'envoyai avec lui un aide garde-magasin, deux commis et un journalier principal, pour agir en mon nom sous ses ordres, dans le cas qu'il s'établît un magasin au Kaire avant que je n'eusse terminé mes opérations à Alexandrie et que je ne fusse dans le cas d'aller le rejoindre.

Le quartier général partit donc d'Alexandrie le 17 messidor (5 juillet), à 4 heures du soir. Toute l'armée avait déjà défilé dans le jour. Mon ami avait fait l'acquisition d'un cheval et d'un chameau ; il avait chargé ce dernier de deux outres d'eau pour le passage du désert, à travers lequel il devait marcher pendant trois jours sans trouver ni eau ni village. Je lui fis mes adieux et le vis partir avec bien du regret, car je prévoyais les maux et les fatigues qu'il aurait à essuyer, mais cependant j'étais loin de prévoir les malheurs inouïs qui lui sont arrivés et qui ont failli m'en séparer pour la vie, ce que je me réserve de raconter dans son temps.

Après cette séparation, je rentrai dans la ville, qui était restée avec une garnison de trois mille hommes, sous le commandement du général Kléber, qui n'avait pu suivre l'armée à cause de sa blessure. La ville paraissait presque déserte en comparaison de ce qu'elle était les jours précédents. Les Turcs étaient encore tout consternés et n'osaient point paraître dans les rues, tant ils craignaient les Français. Cependant les dépôts de l'armée, une partie des troupes du génie et de l'artillerie, qui étaient restés à Alexandrie, s'empressèrent de faire débarquer tous les effets qu'ils avaient à bord. Les munitions de guerre, les pièces de gros calibre et autres, dont il y avait une très grande quantité, furent placées dans un endroit dont on forma un parc très considérable. Cette opération dura très longtemps et rendit les portefaix de la ville fort rares, parce qu'ils étaient tous occupés à ces travaux.

DESCRIPTION D'ALEXANDRIE, DE SES BAZARS, DE SES PORTS.

VIE, MŒURS ET COUTUMES DE SES HABITANTS, MANIÈRE DONT LES FEMMES Y SONT TRAITÉES. SA POPULATION. SON COMMERCE.

Ne pouvant donc pas encore me livrer à mes débarquements, je profitai de ce temps pour connaître un peu ce qu'il y avait de curieux et restait d'antiquités d'une des plus anciennes et des plus fameuses villes du monde, mais qui était retombée dans le néant depuis qu'elle était sous la domination des Turcs. Elle n'offrait plus que la misère et des chaumières à moitié ruinées sur les débris des palais et des temples magnifiques qui y existaient. Le seul quartier habité par les négociants français et autres européens est un peu mieux bâti et tenu plus proprement.

Chaque nation commerçante dans ce pays y a un hoquel où réside son consul. Ce sont ces hoquels réunis qui forment le quartier des Européens, qui est situé sur le

Port-Neuf et la grande Place. Tout le reste de la ville n'est habité que par des Turcs, des Juifs et quelques gros commerçants qui se rapprochent autant qu'ils peuvent des Européens.

La ville est assez grande, les maisons en sont basses, la plupart n'ont qu'un étage; à peine y aperçoit-on quelques fenêtres, encore sont-elles grillées comme des prisons : elles sont toutes à plates-formes; quelques-unes des plus distinguées ont des balcons appelés en arabe *beddheungy* (1), dans le genre de ceux que j'ai dépeints à Malthe, à la différence qu'au lieu de vitres et de jalousies, ils sont grillés tout autour comme les fenêtres, de sorte qu'il est impossible de distinguer du dehors les personnes qui sont en dedans, car à peine peut-on passer le doigt à travers les trous de ces grillages. Les rues, si on en excepte celle qui traverse la ville et conduit au quartier européen, sont extrêmement étroites; il y en a où à peine un chameau chargé peut passer, mais ceci n'est pas particulier seulement à Alexandrie, car toutes les villes et villages de l'Égypte sont de même. Les bazars, — ou marchés, — des Turcs se tiennent ordinairement dans une ou plusieurs rues aboutissant les unes aux autres; elles sont couvertes avec des nattes pour empêcher le soleil de pénétrer et entretenir la fraîcheur; de chaque côté de la rue sont des plates-formes en maçonnerie et quelquefois des tréteaux en bois sur lesquels les Turcs sont assis et vendent leurs marchandises qui sont à leur côté, et qui consistent dans quelques petits pains plats et mollets de l'épaisseur de quatre lignes et pesant de trois à quatre onces, quelques dattes qu'ils tiennent dans une couffe, et d'autres pétries en forme de pain, qu'ils coupent par tranches. Ils tiennent encore dans de grands vases de bois des fromages blancs

(1) Je pense que sous ce mot se cache le persan *badhhandj*, qui signifie « ventilateur » et s'applique difficilement à un balcon grillagé.

d'une forme un peu longue et mi-secs ; dans d'autres vases de même forme et matière sont des cornichons, des raves, des oignons dans leur entier, qui nagent dans un peu d'huile et beaucoup de vinaigre, dans lequel ils sont confits. Voilà à peu près en quoi consistent les marchandises qui se vendent journellement dans ces bazars et qui forment la nourriture de tout le bas peuple.

Il y vient quelquefois de la campagne quelques productions, telles que des concombres, dont ils sont extrêmement avides et qu'ils mangent tout crus et sans la moindre préparation ; des pastèques ou melons d'eau ; des citrons et des oranges dans la saison. Mais il se trouve peu de toutes ces productions autour d'Alexandrie, parce qu'il y a très peu de jardins et que cette ville est entourée d'un côté par la mer et de l'autre par les déserts. Lorsque vient la nuit, ils ferment toutes leurs marchandises dans un petit réduit qui est derrière eux et qui peut avoir quatre pieds en carré sur six d'élévation, ce qui leur sert de boutique, à la différence qu'ils ne peuvent pas se tenir dedans avec leurs marchandises, mais ils ont tous leurs demeures particulières où ils se retirent.

La facilité que l'on a de faire éclore les poulets dans des fours fait qu'il y a une très grande quantité de volaille qui sert à la nourriture des gens aisés et des étrangers.

Les attelages ne sont pas connus en Égypte. L'on n'y voit aucune espèce de voiture. Tous les transports s'y font à dos d'hommes ou sur des chameaux, dont le pays abonde.

Alexandrie a deux beaux ports, que l'on distingue par le Port-Neuf et le Port-Vieux (1). Ce dernier est un des plus beaux et des plus commodes ; les bâtiments y sont parfaitement en sûreté et il a assez de profondeur pour recevoir les vaisseaux de guerre. Le Port-Neuf n'est pas

(1) Voir *Description*, V, p. 387 ; DOUIN, *La flotte de Bonaparte*, p. 2.

aussi sûr ; l'entrée en est très difficile à cause des rochers qui s'y trouvent en quantité ; et lorsque la mer est agitée, il y périclète quelquefois des bâtiments en entrant, qui viennent se briser contre le Diamant, rocher ainsi nommé qui s'élève hors de l'eau à l'entrée du port. Avant la conquête de l'Égypte par les Français, c'était cependant le seul port qui fût ouvert aux nations étrangères. Les Turcs seuls avaient le droit d'entrer dans le Port-Vieux ; un bâtiment d'une nation chrétienne qui y serait entré aurait été coulé à fond.

A peu de distance de la ville, du côté du Port-Neuf, se trouve l'Aiguille de Cléopâtre. C'est un monument des Anciens ; elle est d'une seule pièce en granit en forme de pyramide, dont les quatre faces sont couvertes d'hieroglyphes qui annoncent son antiquité. Du côté opposé et à peu de distance du Port-Vieux, à environ demi-lieue de la ville, on voit la colonne de Pompée, autre monument antique, mais beaucoup plus beau que le premier, pareillement en granit et d'une seule pièce, quoique d'une grosseur et élévation prodigieuse. A la vue de ces beaux monuments, restes précieux de l'antiquité, l'on se sent pénétré d'admiration et l'on convient facilement combien aujourd'hui l'on est inférieur aux anciens, combien les arts ont perdu de leur splendeur et à quel point de perfection ils étaient portés alors.

L'intervalle qui se trouve entre la ville et la colonne de Pompée est rempli de citernes. Ce sont encore des restes de l'ancienne Alexandrie. Ces citernes sont les plus belles, les plus vastes et les plus solides qui soient connues dans le monde : elles seraient dans le cas, si on ne les laissait encombrer de sable, de contenir de l'eau pour cent mille hommes pendant dix-huit mois. Tous les ans, au débordement du Nil, elles se remplissent d'elles-mêmes par le moyen de différents canaux qui y conduisent l'eau. Les habitants devraient être intéressés à les conserver et les nettoyer, car c'est leur seule ressource : il n'y a d'eau douce en Égypte que celle que

fournit le Nil, et Alexandrie en est éloignée de plus de quinze lieues. Mais les Turcs, le peuple le plus indolent et le plus ignare qui soit sur la terre, ne connaissent point l'art de réparer ; ils ne savent que détruire. Il en est de même des plus petites choses comme des grandes. Quand ils se mettent une robe sur le corps, ils la portent et la gardent sans y faire la moindre réparation, jusqu'à ce qu'elle soit tombée en lambeaux et qu'ils ne puissent plus l'endosser : alors ils la jettent. Si la maison qu'ils occupent menace ruine, ils demeurent tranquillement dedans jusqu'à ce qu'elle soit tombée et, s'il n'en tombe qu'une partie, ils se retirent dans l'autre jusqu'à ce qu'elle soit entièrement tombée : il arrive quelquefois qu'ils soient enterrés sous les ruines, mais cela n'intimide point ceux qui restent (1). Croyant à la prédestination, ils ne feraient pas un pas pour éviter un accident qu'ils pourraient prévoir. Toujours assis par terre, les jambes croisées, ils ne savent que fumer et prendre du café. Ils n'ont pas la moindre connaissance des arts mécaniques, même des plus grossiers.

Leurs femmes sont renfermées dans des harems qui sont ordinairement les lieux les plus élevés de la maison ; toutes les fenêtres en sont grillées et les portes soigneusement fermées : le maître seul en a la clef. Elles n'ont de communication et ne peuvent parler à qui que ce soit sans la permission du maître, mais jamais à aucun homme : elles ignorent s'il en existe d'autres que le leur. Elles ont des esclaves noires pour les servir et leur apprêter leur repas. Dès qu'elles sont mariées, elles sont renfermées dans ces harems, d'où elles ne sortent que pour aller aux bains, mais elles y sont accompagnées par de fidèles domestiques du maître, qui ne les quittent pas d'un instant et elles sont tellement enveloppées dans un grand manteau de taffetas noir, qui les couvre depuis

(1) Cf. DE LA JONQUIÈRE, II, p. 69.

la tête jusqu'aux pieds, qu'on les prendrait plutôt pour des spectres ambulants que pour des femmes. Indépendamment du manteau qui les enveloppe, elles ont encore un linge qu'elles nomment en arabe *berekso* (1), qu'elles s'attachent sur le front et qui leur couvre toute la figure et leur descend jusqu'aux pieds. Ce *berekso* n'a que deux très petits trous en face des yeux, pour leur laisser la vue libre. Telle est la liberté dont jouissent les femmes turques en Égypte, ou, pour m'exprimer plus clairement, tel est l'esclavage continuel auquel elles sont condamnées presque dès leur naissance : car, dès l'âge de six ans, elles sont renfermées avec leur mère (2).

La population d'Alexandrie est d'environ 25.000 âmes (3) dont 24.000 Turcs, 800 Juifs, 100 Grecs et 100 Européens.

Il est peu d'années que la peste n'y fasse des ravages considérables et n'en détruise une partie des habitants. Cependant depuis que les Français y sont établis, elle y en a fait très peu, et si les accidents qui se sont propagés tous les ans, dans le temps de sa fermentation, n'ont pas eu des suites dangereuses, on doit cet avantage à l'établissement des lazarets que l'on y a formés dès le principe et au dévouement généreux de quelques-uns de nos officiers de santé. Peut-être l'interruption du commerce avec Constantinople et les Échelles du Levant y a-t-il aussi un peu contribué. Quoi qu'il en soit, à part la première année où nous y avons perdu 2.000 hommes morts de cette maladie, les années suivantes, nous n'y en avons pas perdu 500 en tout.

Avant l'arrivée des Français à Alexandrie, il s'y faisait un commerce très considérable. Il ne se passait pas de jour que l'on y vît plusieurs bâtiments ; et dans la belle

(1) *Borko*.

(2) Cf. SIMON, p. 25-26.

(3) Dix mille, lit-on dans une lettre particulière (SIMON, p. 26) ; six mille, selon Galland (*Tableau*, p. 23).

saison, on en comptait jusqu'à vingt-cinq dans le même jour ; il en venait de toutes les nations du monde. Mais depuis l'établissement des Français, les Anglais ont tenu une croisière dans ces parages avec tant de rigueur qu'il n'en est venu aucun. Aussi Alexandrie s'en est-elle ressentie : le commerce y a été entièrement détruit ; c'est ce qui a fait refluer dans l'intérieur toutes les marchandises d'exportation avec tant d'abondance qu'elles étaient à rien. Il en est résulté le contraire de toutes les marchandises que l'on avait l'habitude de tirer d'Europe, qui ont été consommées en peu de temps et qui ont été vendues à des prix exorbitants. J'ai payé une aune de drap 86 livres au commencement de la 3^e année de notre établissement dans ce pays ; ce même drap vaudrait en France 16 à 17 au plus.

Telle est la destinée des Français d'anéantir partout où ils passent cette branche industrielle qui est la base fondamentale des empires. Espérons cependant qu'un jour, la paix lui fera reprendre son ancienne splendeur et que le plus grand homme qui dirige le plus grand empire en sentira la nécessité et tournera toutes ses vues de ce côté, qu'il la favorisera et lui donnera des encouragements. Par là, il attirera des sources inépuisables de richesses ; il soulagera les peuples épuisés de tant de manières ; et, ses coffres pleins, il fera trembler ses ennemis ; mais déjà il semble s'en occuper.

Pendant que je m'instruisais ainsi des usages d'un peuple avec lequel j'étais peut-être condamné à vivre plusieurs années, je faisais préparer des magasins propres à recevoir toutes les marchandises que je me disposais d'y renfermer. Et, lorsque tout fut prêt, je commençai mes débarquements (1) Cette besogne me donna beaucoup d'embarras à cause de l'éloignement qu'il y avait du Port-Vieux d'où je faisais débarquer, au quartier des

(1) Cf. DE LA JONQUIÈRE, II, p. 212.

Francs, où étaient mes magasins. J'avais toujours une quantité de portefaix qu'il fallait suivre depuis le port jusqu'aux magasins, car j'avais été prévenu de l'infidélité de ces gens-là. Ils ne se faisaient aucun scrupule, lorsqu'on ne les suivait pas, d'aller déposer un ballot chez eux ; et dans la grande quantité que j'en avais de la même nature, j'aurais pu ne pas m'en apercevoir ; ce fut ce qui m'obligea de prendre cette mesure de sûreté. Lorsque j'avais reçu les chargements entiers d'un bâtiment dans mes magasins, j'en faisais la reconnaissance d'après les feuilles d'expédition que m'avait remises l'agent en chef et constatais par procès-verbal de recette la nature, qualité, et quantité des marchandises qui s'y trouvaient, ainsi que le déficit s'il y en avait. Après cela, je procédais de la même manière au débarquement d'un second bâtiment, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Cette opération fut fort longue, et dans près de deux mois, j'avais cinq employés, et moi faisais six, nous étions tous fort occupés ; les uns aux écritures qui étaient très importantes par la grande quantité de doubles qu'il fallait faire ; les autres à l'arrangement des magasins, et enfin d'autres aux distributions journalières, qui se faisaient à la garnison. Je présidais à tout et n'étais pas le moins occupé des six, surtout dans un service dont je n'avais qu'une faible idée alors. En outre de ces occupations, j'organisai encore trois ateliers, l'un de ferblantier, l'autre de tailleur, et le troisième de cordonnier. Il fallut d'abord leur procurer des logements, distribuer des matières à chacun d'eux, diriger et activer leur ouvrage, tous les décadis, recevoir ce qu'ils avaient confectionné, et être exact à les payer. Il fallait me concerter pour toutes ces opérations avec le commissaire des guerres de la place et quelquefois même avec le général. D'un autre côté, j'avais souvent affaire avec les gens du pays, et n'entendant rien à leur langue, je perdais un temps infini à pouvoir me faire comprendre ou à les comprendre eux-mêmes, lorsque je ne trouvais pas d'interprète. Telle

était la situation où je me suis trouvé pendant trois mois que je suis resté à Alexandrie.

Il s'était déjà écoulé près d'un mois depuis le départ de l'armée, sans qu'elle eût donné de ses nouvelles. Nous étions tous très inquiets, ne sachant que penser d'un tel silence. Nous craignons que, ne connaissant pas le pays, elle n'eût été mal conduite et ne se fût perdue dans le désert, qu'elle n'y eût péri de soif et de fatigue, en marchant continuellement dans les sables brûlants auxquels elle n'était pas accoutumée. Le général Kléber envoyait des courriers de tous côtés, mais aucun ne revenait. Les Arabes dont j'ai parlé précédemment avaient coupé toutes les communications de notre armée avec Alexandrie, de sorte que tous les courriers que s'envoyaient réciproquement les généraux Bonaparte et Kléber étaient assassinés dans le passage du désert, sans qu'il en ait échappé un seul pour en porter la nouvelle. Plusieurs détachements et même des troupes d'employés qui avaient voulu rejoindre l'armée le lendemain de son départ subirent le même sort, et aucun n'échappa. Enfin, Bonaparte, après avoir battu complètement l'armée des Mamelouks, s'avança jusqu'au Kaire, où il entra sans opposition. Son premier soin fut d'avoir des nouvelles de la garnison d'Alexandrie. Il dépêcha des courriers par terre et par le Nil et leur donna de fortes escortes. Ceux qui venaient par terre furent assassinés avec leur escorte, mais ceux qui étaient sur le Nil arrivèrent heureusement jusqu'à Rozette, d'où ils se rendirent à Alexandrie par le moyen d'un très gros détachement que le général qui y commandait leur avait donné (1). Ces deux villes sont éloignées de douze lieues l'une de l'autre et toujours de désert; ils y rencontrèrent beaucoup

(1) Ce fut seulement le 11 thermidor (29 juillet) que Kléber apprit l'entrée de Bonaparte au Caire, laquelle avait eu lieu le 24 (DE LA JONQUIÈRE, II, p. 233; *Revue d'Égypte*, avril 1895, p. 147; juin 1896, p. 27, 38-39; *Lettres interceptées*, 2^e partie, p. 67-68).

d'Arabes, mais qui n'étaient pas en assez grand nombre pour les attaquer.

MARCHE PÉNIBLE DE L'ARMÉE FRANÇAISE SUR LE KAIRE.

DÉFAITE DE LA FLOTTILLE SUR LE NIL. DANGER QU'Y

COURUT MON AMI.

Ce fut par ce courrier que je reçus des lettres de mon ami, dans lesquelles il m'apprenait tous les maux qu'il avait soufferts dans sa route et le péril auquel il n'avait échappé que par miracle. Il me disait :

Que le lendemain qu'il m'eut quitté, son chameau lui fut pris, qu'il avait été obligé d'abandonner son cheval à un de ses employés, parce qu'il était extrêmement méchant, que personne ne pouvait l'approcher et qu'il avait failli lui faire arriver de très grands accidents, que cela l'avait obligé de faire la route à pied dans les sables et par une chaleur excessive, à laquelle n'étant pas accoutumé il en était tombé malade, qu'étant resté plus longtemps dans le désert qu'on ne s'y était attendu, toute l'armée avait manqué d'eau (1) et même de pain, qu'il avait payé six livres un verre d'eau qu'on ne lui avait cédé qu'avec la plus grande peine et seulement parce qu'on le voyait bien malade, qu'enfin l'armée, après avoir souffert des tourments inouïs, était à la veille d'y succomber lorsque, sortant du désert, elle tomba dans un champ de pastèques : généraux, officiers, soldats, tous s'y jetèrent et se rassasièrent (2). Ce fut leur sauveur,

(1) Cf. *Histoire scientifique*, III, p. 161-166 ; MARTIN, I, p. 183 ; *Mémoires du colonel Vigo Roussillon*, *Revue des deux mondes*, 1890, p. 586-587 ; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 108-109, 114-115, 123 ; RYME, p. 36 ; SKALKOWSKI, *Les Polonais en Égypte*, p. 34 ; *Lettres interceptées*, 2^e partie, p. 38, 104.

(2) Cf. *Histoire scientifique*, III, p. 183-185 ; MARTIN, I, p. 199 ; MIOT, p. 41 ; SIMON, p. 134 ; DEHÉRAIN, *Histoire*, V, p. 260 ; RYME, p. 38 ; GALLI, p. 54 ; *Lettres interceptées*, 2^e partie, p. 39.

car ce fruit, qui est rempli d'eau, leur donnant à boire et à manger, leur rendit leurs forces en peu de temps et les mit à même d'arriver jusqu'au bord du Nil, qui n'en était éloigné qu'à une demi-journée. Que ce fut au village de Racmhanié (1) qu'ils arrivèrent et qu'ils s'y arrêrèrent quelque temps pour se remettre de leurs fatigues et attendre la flottille qui était entrée dans le Nil et n'était pas encore arrivée jusqu'à eux, mais qui ne tarda pas.

« J'étais extrêmement faible, me disait-il, lorsque l'armée se remit en marche, et j'aurais peut-être été incapable de la suivre, si je n'eusse obtenu la permission d'accompagner l'ordonnateur en chef qui s'était embarqué sur la flottille. Dès que je m'y vis, je me sentis soulagé, je crus toucher à la fin de mes maux et remerciai la Providence de m'avoir envoyé un tel secours. Mais hélas ! je fus cruellement trompé, car ce que j'avais éprouvé n'était rien en comparaison de ce qui m'était réservé. Bonaparte s'attendait à chaque instant d'être attaqué par les Mamelouks qui s'étaient rassemblés dans les environs et qui ne cherchaient que l'occasion favorable. Il avait donné l'ordre à la flottille de ne point devancer l'armée de terre dans la crainte de quelques surprises. Pendant le jour, cet ordre était très bien exécuté, mais pendant la nuit, il n'en était pas de même. Souvent, au point du jour, nous nous en trouvions très éloignés ; les Arabes qui s'étaient rassemblés sur toutes les hauteurs par où elle devait passer la harcelaient continuellement et la retardaient beaucoup dans sa marche.

« Nous n'avions point encore éprouvé d'obstacles dans notre navigation et nous croyions pouvoir continuer notre route, d'autant plus qu'ayant perdu l'armée de vue, nous ignorions si elle était en avant ou en arrière : nous nous avançons donc dans l'idée de nous arrêter au premier village que nous rencontrerions pour nous informer si l'armée avait passé et l'y attendre, si elle

(1) Rahmanieh.

était encore en arrière. Mais nous touchions au moment critique où nous devons nous repentir de notre sécurité. A peine nous eûmes fait quelques lieues que nous tombâmes dans une embuscade. Nous nous vîmes attaqués de tous côtés à la fois. Les Mamelouks, les Arabes et les paysans sortirent en foule du village où ils nous attendaient et vinrent fondre sur nous avec des cris effroyables. Les uns tiraient dans nos barques de dessus le rivage, les autres, s'étant jetés à la nage, vinrent nous attaquer à l'abordage ; mais, plus que tout cela, une batterie cachée à travers des broussailles se découvrit tout à coup, et, faisant un feu terrible, mit le désordre dans toute la flottille et coula à fond la plupart de nos barques (1).

« J'étais avec l'ordonnateur en chef sur la sienne et nous tâchions de gagner la rive opposée, lorsque tout à coup une décharge de cette batterie, nous prenant en flanc, mit notre barque en éclats et la coula à fond. Je fus jeté moitié mort dans le fleuve où je restai quelques secondes sans connaissance. Mais la fraîcheur de l'eau, avec ce que j'en avais bu, m'ayant fait revenir à moi, je me trouvai à genoux au fond du Nil. Je rassemblai toutes mes forces et, en me débattant, je revins sur l'eau. J'aperçus un morceau de bois qui flottait près de moi, je m'en saisis, m'y cramponnai comme je pus et, avec beaucoup d'efforts et de temps, je gagnai l'autre rive. Heureusement, je n'étais point blessé, mais j'étais si faible que je ne pouvais pas me soutenir sur mes jambes. J'appris que l'ordonnateur en chef avait été sauvé, mais qu'il avait eu le bras cassé (2) ; je me traînai comme je pus

(1) Il s'agit du combat de Chobrakhit (DE LA JONQUIÈRE, II, p. 145).

(2) La blessure de Sucey fut assez grave : il fut obligé de signer ses pièces de la main gauche et de les faire contresigner par un de ses adjoints (*Histoire scientifique*, III, p. 179, 213 ; MARTIN, I, p. 190-191 ; MIOT, p. 79 ; SIMON, p. 96, 118 ; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 173, 300 ; GUÉMARD, *Histoire et bibliographie critique*, p. 16, 89 ; *Lettres interceptées*, 2^e partie, p. 34-35, 85).

jusques auprès de lui et cherchai à lui donner des consolations dont j'avais bien besoin moi-même. Les débris de la flottille s'étant rassemblés, nous nous joignîmes à une colonne de troupes qui se trouvait de notre côté et qui heureusement arriva peu après notre désastre. Voilà, mon ami, la cruelle position où je me suis trouvé dans cette malheureuse route ; je suis arrivé au Kaire avec la fièvre, suite de toutes les fatigues que j'ai éprouvées, mais cependant j'espère que cela ne sera rien et que les forces reviendront. »

Tel fut à peu près le contenu de la lettre de mon ami : je fus sensiblement affecté de tous les malheurs qu'il avait éprouvés ; mais il n'était pas blessé et j'espérais que sa maladie ne serait rien dès qu'il aurait pris quelques jours de repos. Effectivement, peu de jours après, j'en reçus d'autres lettres dans lesquelles il m'apprenait qu'il était tout à fait remis et qu'il m'attendait avec impatience, m'engageant à accélérer mes opérations. J'avais autant et peut-être plus envie que lui d'aller le rejoindre, mais il me restait encore beaucoup de choses à faire et ne pouvais partir qu'elles ne fussent terminées.

Pendant que l'armée s'acheminait ainsi vers le Grand Kaire et triomphait également et de ses ennemis et des difficultés sans nombre qu'elle rencontrait dans sa marche, il se passait à Alexandrie des événements tout à fait opposés. Notre escadre venait d'éprouver le sort de la flottille du Nil, elle avait été entièrement défaite par l'escadre anglaise dans la rade d'Aboukir où elle s'était retirée, n'ayant pu entrer dans les ports à cause du vaisseau l'*Orient*, qui prenait trop d'eau.

(à suivre.)

LES AFFAMÉS NE RÊVENT QUE DE PAIN.

(NOUVELLE.)

La clarté lunaire donnait l'impression d'un jour singulier, venu là exprès pour surprendre la honte des hommes.

Ils étaient nombreux les hommes, et la terre si petite ! Et chacun d'eux cherchait quelque part où être seul, où pouvoir se cacher.

Quelques-uns rentrèrent dans leurs taudis infâmes et s'enfermèrent avec l'espoir que viendrait une autre nuit, une vraie nuit opaque et noire où personne ne verrait son voisin.

D'autres qui ne savaient où aller, car ils étaient très pauvres et n'avaient même pas de taudis, moururent de leur honte.

Il ne restait plus que quelques hommes, quelques fantômes qui voulaient encore jouer avec la vie, la dépasser dans ce qu'elle avait d'atroce et de chimérique.

C'était dans la rue et juste devant la maison de Hamido Bey, un homme d'une rare valeur vu qu'il possède à lui tout seul et sans l'aide de personne, trois maisons dans le même quartier. Abou el-Noum, le cocher de fiacre qui l'a connu dans sa jeunesse, raconte à son sujet beaucoup d'histoires immondes et naïves.

Passèrent d'abord un vieillard aveugle traîné par un enfant nu, mais complètement nu et qui n'avait rien fait pour l'être. Mendiant et fils de mendiant. La rue les avala peu à peu, lentement, avec dégoût.

Puis une charrette avec deux hommes dedans, deux hommes maigres et silencieux.

Puis quelques vagues échantillons de l'humanité crasseuse, sans couleur ni relief, et qu'on ne peut pas décrire.

Puis la rue redevint ce qu'elle était.

Alors le jeune Adri, l'étudiant en droit, fit son apparition. Il était nu-tête, sans veston, et tenait en laisse sa chèvre Lisa qui ressemblait à un lévrier rachitique. Chaque jour, à neuf heures du soir, le jeune Adri venait rôder sous la fenêtre de la petite Sattuta, la fille de Hamido Bey. L'étudiant passait dans le quartier pour être un peu fou. C'était son père qui le premier avait lancé cette nouvelle.

Le jeune homme commença d'aller et venir avec l'air d'un qui promène innocemment sa chèvre et ne pense pas à autre chose. Parfois il levait les yeux et regardait dans la direction de la fenêtre dans l'espoir de voir se montrer la jeune fille, puis se remettait à marcher. Tout cela simplement, sans la moindre ostentation. Il était sûr que personne ne remarquait son manège.

En réalité, cette promenade du jeune étudiant sous la fenêtre de sa bien-aimée ne restait pas tout à fait inaperçue. Quelqu'un de très bien, un personnage d'élite, remarquable à son front vaste de génie méconnu et à ses yeux pâles, indice d'un tempérament fougueux, s'y intéressait d'une façon intense. Ce personnage (un ancien acteur qui s'appelait Sayed Karam) occupait une chambre au troisième étage de la maison de Hamido Bey ; de sa fenêtre qui donnait sur la rue, il avait observé le va-et-vient de l'étudiant, d'abord avec une neutralité bienveillante, ensuite avec une franche nervosité. Le spectacle extravagant d'un amoureux promenant sa chèvre sous la fenêtre de sa bien-aimée, l'irritait non par son côté absurde et insolite, mais justement pour la somme d'originalité qu'il y trouvait. Sans vouloir se l'avouer, il jalousait chez l'étudiant, certaines attitudes qui faisaient de lui un rival glorieux dans le domaine d'une vie unique

et étonnante. Sayed Karam croyait que la beauté d'une vie singulière était sa part propre de ce monde et qu'elle lui avait été dévolue dès sa naissance. Il ne pouvait tolérer qu'un autre s'offrît le luxe d'une existence bizarre et surtout dans le même quartier. Ce jeune étudiant lui semblait accomplir par là une sorte de crime odieux, la seule sorte de crime qu'aucun être, d'après lui, n'avait le droit de commettre. Tuer un homme dans sa vie vitale et organique, soit ! Cela, il le concevait. Mais se placer en traître dans la conception qu'un homme se fait de la vie, puis par des variantes inadéquates et saugrenues, singer cette forme de vie, cela, Sayed Karam le condamnait impitoyablement. Car il en souffrait trop. Il avait l'impression qu'un autre respirait à sa place, tandis que lui le regardait faire, sans bouger.

A chaque étrangeté nouvelle de l'étudiant, Sayed Karam se sentait amoindri dans l'absolu de sa vie. Quelque chose en lui diminuait lentement, interminablement.

Debout à sa fenêtre (un peu en retrait pour ne pas se faire voir), il suivait avec appréhension les évolutions du couple baroque, formé par le jeune Adri et la chèvre Lisa. Ce qui le retenait surtout à cette fenêtre et l'empêchait de se rejeter sur un problème plus personnel qui réclamait en ce moment toute sa souffrance, c'était l'espoir qu'il percevrait peut-être quelque défaillance dans la conduite de son monstrueux rival. Une irrégularité de tactique, un semblant d'erreur dans la présentation, eussent peut-être soulagé son amour-propre. Mais contrairement à ce qu'il attendait, l'étudiant se comportait d'une façon très digne, très naturelle et sans trace du moindre parti-pris. La chèvre Lisa elle-même semblait consciente de son rôle et suivait docilement son maître dans sa curieuse promenade nocturne. Elle y était déjà habituée. Rien à dire sur l'attitude de Lisa en cette occasion. « La chèvre est plus intelligente que lui », pensa Sayed Karam. Vainement il leur chercha un air faux, une note déformante ou simplement de mauvais goût. Non,

rien. Aucune inconséquence à noter. C'était, peut-être avec plus d'adresse, ce qu'il aurait fait lui-même ; sa propre manière d'opérer lorsqu'il se lançait dans le domaine de l'extravagance. « Il me vole ma vie, cet imbécile me vole ma vie. Pourquoi cette chèvre ? Maudite chèvre ! Et il l'appelle Lisa. Un nom étranger ; un nom de femme. » Mais bientôt il se mit à mépriser ce jeu d'enfant impubère. « Quand j'avais son âge, je réalisais des prodiges qui faisaient enfanter avant terme les femmes du quartier. Et cet enfant impubère voudrait m'apprendre quelque chose ? » Alors pour fuir ce jeune homme criminel qui lui volait sa vie, il regarda le ciel et admira la splendeur de la lune. Et au même moment, il pensait à son enfance lointaine et désordonnée.

En ce temps-là, il habitait avec ses parents dans le sous-sol d'une maison du quartier de Sayeda Zeinab. Une bien triste maison, à moitié démolie et d'où les femmes, mégères périlleuses, dirigeaient le peuple des enfants livrés à leurs instincts au fond de la ruelle. L'âcreté d'une telle vie le poussait à des vengeances puériles.

Son père était peintre en bâtiments. Chaque soir en revenant du chantier, il rapportait avec lui les bidons où l'on dilue les couleurs. Sayed Karam raclait les fonds pour son usage personnel. Il se faisait ainsi une réserve de couleurs diverses dont il se servait pour des fins nuisibles. Par exemple, il allait la nuit avec ses camarades, badigeonner de manière plaisante les boutiques des environs. Cela créait de véritables suicides, parmi les commerçants indignés qui n'en finissaient pas de voir leurs respectables boutiques imiter l'étrange éclosion d'une fleur paradisiaque, en changeant journallement de couleur. Encore des enfantillages où l'initiative personnelle ne se faisait pas sentir. Sayed Karam rêvait d'une action d'éclat où sa personnalité intime se révélerait tout à coup.

L'idée de génie lui vint un soir qu'il n'arrivait pas à dormir. Il était sorti dans la ruelle avec l'intention très

nette de faire quelque chose d'immensément tragique, quelque chose de redoutable et il avait attendu l'inspiration, accroupi sur le sol, le regard levé au ciel. Longtemps il était resté dans cette position lamentable comme un mendiant qui attend toujours malgré l'indifférence générale, ne voulant pas douter de la bonté humaine.

C'était par une nuit chaude et claire identique à celle-ci. Une nuit extraordinairement limpide et qu'on ne pouvait pas palper avec ses mains. On entrait seulement en elle, on se baignait en elle et elle vous éblouissait de clarté. Partout dans le ciel les étoiles scintillaient, pareilles à des fleurs blanches immobiles. Et la lune, pleine et pure, semblait la reine dénudée d'un royaume charnel. Sayed Karam avait tressailli au contact de cette lune qui lui rappelait la rondeur d'une croupe féminine. Oui, l'apparence de cette lune, impudique comme un morceau de chair nue, exaspérait en lui une longue attente amoureuse. Il faut dire qu'à cette époque le vieux Ramadan, propriétaire du four à pain de la rue des Nobles, avait pour femme une jeune beauté au corps substantiel et à la peau lisse, qui s'appelait Hamra. Et Sayed Karam rêvait depuis quelques temps de posséder cette créature charmante, aux formes déjà précisées par son désir, mais tellement intouchables. Car le vieux Ramadan montrait à l'égard de sa femme une jalousie effrénée, sans discernement ; une jalousie close à toute velléité de douceur, uniquement brutale. Aussi tous les moyens d'approcher Hamra s'avéraient irréalisables et Sayed Karam, prostré dans son attitude de misérable, maudissait le destin qui le gratifiait d'un désir aussi difficile à satisfaire.

C'est alors que l'idée avait germé en lui, plus redoutable qu'il ne l'espérait. Sayed Karam s'était mis debout, avait marché droit vers la maison de Ramadan. Un peu avant d'y arriver, il se força à courir pour se donner l'air inquiet, haletant, d'un qui annonce une mauvaise nouvelle. Il se rappelait encore que juste à ce moment deux hommes débouchèrent d'une ruelle voisine et se mirent

à se disputer bruyamment. Ensuite ils disparurent dans la large nuit, happés par le clair de lune. Il devait être près de dix heures. Le vieux Ramadan devait dormir paisiblement. Sayed Karam n'hésita pas une seconde ; il frappa avec ses deux mains, de toute sa force contre la porte. En criant aussi des choses, toutes sortes de choses, mais pas du tout vagues, au contraire pleines d'allusions à un four à pain qui avait pris feu et de la nécessité qu'il y aurait à le secourir au plus vite. Le vieux Ramadan n'eut pas besoin de trop d'explications. Il avait compris : son four à pain était en flammes. Il n'en demanda pas plus et s'élança pour l'éteindre. Alors Sayed Karam, lui, se dirigea vers la chambre de Hamra, au corps substantiel et à la peau lisse, et la posséda. Nous ne savons pas comment, mais il la posséda.

Une drôle d'histoire. La lune était splendide. Sayed Karam savoura avec plénitude ce souvenir lointain. Sa vie lui sembla grandiose et sublime, lourde de toutes les tâches inachevées des hommes. Il fit quelques pas dans sa chambre, puis de nouveau revint à la fenêtre. Il y avait très peu de meubles dans cette chambre. Sa seule et principale curiosité était un grand fauteuil en bois doré, un ancien accessoire de théâtre, qui servait de trône à Sayed Karam lorsqu'il interprétait les rôles de rois fous ou dégénérés du répertoire classique. A part ce témoin de sa vie d'artiste, on ne voyait qu'un étroit divan-lit recouvert d'une étoffe rouge, ternie et déchirée par endroits. Puis, dans un coin contre le mur, une table haute et large surmontée d'une glace. Des livres aussi traînaient un peu partout mêlés à des ustensiles de cuisine. La clarté lunaire, qui pénétrait du dehors, noyait tous ces objets dans son eau vertigineuse et les rendait problématiques et illusives, comme faisant partie d'un rêve.

En bas, dans la rue, le jeune Adri accomplissait avec un sérieux exemplaire sa mission de chaque nuit. Il ignorait qu'il fût observé. C'est pourquoi il ne se livrait nullement à des excentricités outrancières, jugées inutiles

dans un lieu dépourvu de spectateurs. Bien que sachant où habitait Sayed Karam, l'étudiant n'avait pas pensé à lui. Il le connaissait mais le fréquentait à peine. Il le mésestimait complètement. Pour lui, Sayed Karam était un acteur, c'est-à-dire un être vivant dans la peau de personnages fictifs et par conséquent sujet à toutes les folies. Il ne voyait là aucun apport personnel, aucun don particulier. Sayed Karam plagiait la personnalité de quelques héros de théâtre, s'appropriait leurs tares, leurs manies, puis venait faire l'extravagant devant un groupe de personnes inexpérimentées. Tandis que lui Adri, bien que jeune encore, ne créait que du neuf et de l'inédit. Dernièrement encore n'avait-il pas montré un esprit vraiment original en achetant cette chèvre à la veuve d'un montreur de singe? Tout le quartier avait été sidéré, lorsque, pour la première fois, il sortait de chez lui, tenant en laisse la chèvre Lisa encore en deuil de son ancien maître. Son propre père manqua de le renier pour toujours. Quant à certaines gens (les plus aisées du quartier), elles le signalèrent à la police comme révolutionnaire et s'attendaient d'un jour à l'autre à le voir arrêté. Pourtant tout cela n'amenait pas le résultat escompté. Malgré cette folie d'un genre nouveau, la petite Sattuta ne semblait pas enthousiasmée outre mesure. Elle demeurait toujours si distante, vraiment si impossible à atteindre.

Le jeune Adri estimait que pour gagner l'amour de cette petite vierge de quinze ans, une nouvelle échelle des valeurs dans le domaine du fantasque était nécessaire. Aussi s'ingéniait-il à éliminer successivement plusieurs formules, lourdes ou banales, considérées comme indignes pour les remplacer par d'autres aux nuances subtiles et illimitées. L'achat de la chèvre lui paraissait une étape suffisante dans cette voie. Et il ne comprenait pas comment la petite Sattuta refusait d'y voir une création superbe de son amour. En réalité, la petite Sattuta s'amusait fort des trouvailles de son admirateur.

mais, esprit très enfantin, elle ne leur découvrait pas ce charme étrange et imprévu que leur voulait l'étudiant. Elle les accueillait simplement comme des folies naturelles et inhérentes à son âge. Voilà ce que le jeune Adri ne pouvait pas savoir, parce qu'il manquait encore de psychologie.

Il descendit jusqu'au bout de la rue, revint sur ses pas, puis se mit à caresser la chèvre Lisa qui s'ennuyait mortellement. Une fois de plus, il regarda vers la fenêtre de la jeune fille mais ce fut en vain. La petite Sattuta ne se montrait toujours pas. Apparemment, la jeune fille dormait tranquillement dans son lit sans se douter de sa présence. Ainsi donc cette promenade sentimentale finirait dans le ridicule et l'inachevé. Le romantisme du jeune Adri en était blessé à mort. Durant une minute, il demeura pensif, interdit, ne sachant à quoi se résoudre. La lune, resserrée entre deux toits, redoublait d'éclat. Un nuage à peine perceptible, léger comme la fumée d'une cigarette, la poursuivait depuis un instant. Il l'atteignit enfin, passa sur elle en l'effleurant, puis continua sa course en s'effilochant à mesure qu'il s'éloignait. Adri perçut derrière lui un bruit de pas ; il se retourna et vit l'homme aux chaussures éculées qui venait à sa rencontre.

En haut, Sayed Karam, toujours debout à sa fenêtre, commençait à se lasser d'une scène qu'il jugeait atrocement ratée. Dès le début, à l'apparition de l'étudiant et de sa chèvre, il s'était attendu à quelque chose de mieux qu'une promenade idiote et sans éclat. Et voici que ce stupide étudiant ne semblait pas encore prêt à changer de tactique. Il y avait bien un quart d'heure déjà qu'il pataugeait sur le même trottoir sans vouloir se décider à l'action. Ça pouvait ne jamais finir. « Qu'est-ce qui l'obligeait à cesser ? Il pourrait continuer ainsi pendant dix ans encore. Et moi je serai assez bête pour le regarder faire ? Non, assez de temps perdu. » Toutefois, il ne quitta pas tout de suite la fenêtre.

Ce qui l'attirait à présent au dehors, ce n'était ni l'étudiant, ni la chèvre ni même l'homme aux chaussures éculées qui s'était joint à eux. Seule, la rue avec sa blancheur de cadavre captait son attention. Jamais encore il ne l'avait vue si prodigieusement réelle, éclairée par le visage fatigué de la lune lente et grave. Il y avait en elle comme une sorte de prestige douloureux. On eût dit que la rue s'était tuée à force de souffrance et qu'elle venait seulement de mourir après une longue agonie. Elle était vieille, la rue, et boiteuse et toute tordue par l'âge. Quelques-unes de ses maisons tombaient déjà en ruines. Des années durant, elle avait abrité la vie médiocre des hommes. Et maintenant les hommes l'avaient choisie pour exprimer toute leur lassitude. Nue sous l'énorme clarté de la lune, elle disait tout ce que les hommes cachaient au fond d'eux-mêmes : des espoirs tellement petits et des haines tellement grandes. Elle ne pouvait plus rien cacher ; elle criait sa misère par tous les coins.

Sayed Karam se laissait descendre dans cet univers lucide et transparent. Il pénétrait dans la rue avec une tendresse émue, la même tendresse qu'il aurait eue envers une créature souffrante. Elle aussi, la rue, lui semblait extravagante, mais d'une extravagance pauvre, résignée et abandonnée à elle-même. C'était là le produit calme de la matière et non les lubies d'un cerveau échauffé. La matière travaillée, pétrie et usée par les hommes qui lui avaient insufflé leur âme. Dans chaque pierre du chemin on pouvait discerner leur image hagarde et apeurée. La rue exprimait la troublante angoisse d'une collectivité : elle n'était pas un individu orgueilleux qui se raconte. Elle était humaine et grande dans sa détresse parce qu'elle criait la douleur de toute une multitude. Et Sayed Karam assistait impuissant à ce cri des hommes à travers la matière.

Assurément, la rue exprimait cela d'une manière un peu confuse, presque illogique. Sayed Karam cherchait

à savoir d'où venait ce cri désespéré des hommes et quelle était sa source profonde. Mais le message que transmettait la rue n'avait pas de source unique ; il provenait de plusieurs endroits à la fois. C'était un chant sorti de plusieurs gorges, un râle immense et pathétique. De chaque taudis-prison s'élevait une plainte isolée qui s'en allait rejoindre les autres et former avec elles cette atmosphère d'incommensurable tristesse humaine. Sayed Karam se pencha au dehors et fouilla la rue avec le désir de ramener à la conscience quelques épaves de ce naufrage émouvant des hommes. Jusqu'alors il avait toujours regardé les hommes à l'état de spectateurs, c'est-à-dire à l'état d'être inoffensifs dépourvus d'intensité, des machines sans danger. Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'un spectateur pouvait souffrir. Un spectateur, c'était quelqu'un qui regarde souffrir les autres. Sayed Karam se croyait seul sur la scène douloureuse du monde. Autour de lui, il ne voyait qu'une vaine désolation, des inquiétudes anodines et sans mérite.

Penché au-dessus de la rue, comme sur un gouffre, Sayed Karam découvrait avec gêne, et presque malgré lui, les aspects d'une réalité sinistre à force de sincérité. Ce n'était plus une réalité agrandie et rendue possible au moyen de subterfuges. Ici l'esprit démoniaque n'avait rien forcé, ni rien dénaturé. C'était tout simplement la réalité misérable et sans préparation, la réalité outragante de tous les jours et de tous les instants. Sayed Karam sentait maintenant battre son cœur à la vue de certains détails, que la rue dans sa complète nudité n'arrivait plus à cacher. La première chose qui le frappa fut le silence impressionnant, éternel, qui régnait dans toutes les maisons voisines. Il se demanda si tous les habitants n'étaient pas morts une fois pour toutes, comme ça, dans cette nuit de clair de lune, sans laisser de trace, emportant avec eux dans la mort leurs hardes, leurs maladies et leur faim. Cela lui fit penser que le fils de Khalifa, le maçon, un enfant de sept ans, venait de mourir,

ce matin même, faute de médicaments. Le maçon était depuis longtemps sans travail, depuis si longtemps qu'il commençait à oublier son métier. En outre, il avait une femme qui était un vrai tourment ; elle ressemblait à un gendarme, et maintenant son fils venait de mourir d'une maladie compliquée dont personne n'avait rien compris. Sayed Karam se rappelait avoir entendu de bon matin et pendant qu'il dormait encore, les hurlements exagérés des pleureuses.

Il regarda du côté de la maison du maçon, pour voir s'il y avait de la lumière. Mais non, il n'y avait rien. Pas le moindre indice de vie. Les hommes étaient morts ou bien se cachaient-ils ? Petit à petit Sayed Karam reconnaissait, disséminée un peu partout, la vie sordide et réelle des êtres. Durant un long moment, il s'attarda à contempler la maison jaune, celle qui fait l'angle de la rue, et où logeait Barsoum le croque-mort, tellement pauvre qu'on disait de lui qu'il ne pourrait jamais se payer son propre enterrement. Cet homme enterrait les autres sans l'espoir d'être enterré lui-même un jour. Lorsqu'il marchait dans la rue il avait toujours l'air de porter un cercueil sur la tête. Sa conversation sentait le cadavre. Sayed Karam pensa à lui avec un sentiment de pitié mêlé de frayeur. Le souvenir de cet homme le troublait comme l'image d'une mort risible et toute proche. Dans la même maison logeait aussi Baraka effendi, l'employé des chemins de fer, dont la fille était très laide. Sayed Karam savait qu'à cause de sa laideur (de plus elle avait le visage couvert de boutons) la jeune fille ne sortait jamais de chez elle. On racontait dans le quartier qu'elle passait sa vie enfermée dans sa chambre, avec une petite chatte noire à qui elle faisait de longues confidences morbides et entrecoupées de sanglots. On disait aussi qu'à plusieurs reprises elle avait tenté de se suicider. Sayed Karam n'avait jamais attaché d'importance à l'existence de la jeune fille. Pourtant, à cette minute, il lui sembla qu'elle existait de façon immuable, et qu'il

n'arriverait jamais à la chasser de sa mémoire. Il l'imaginait dans sa chambre, prisonnière de sa laideur, avec sa petite chatte noire sur ses genoux, le visage hideux sous les larmes, et son cœur trembla d'émotion. Puis la maison jaune disparut comme par miracle ; Sayed Karam se voyait maintenant en relation étonnante avec d'autres choses et d'autres gens. Tous les habitants de la rue défilèrent devant ses yeux, en s'approchant de lui le plus possible. Il n'attendait pas qu'ils vinssent d'eux-mêmes : il les devançait dans leur vie, semblait la connaître en entier.

Mais quel était son rôle à lui, Sayed Karam, dans ce drame inconnu qui surgissait de la fange pour le salir et l'humilier ? Qu'avait été au juste son rôle ? Un simple fantoche qui ignorait la réalité tangible de la vie : voilà ce qu'il était. Il avait vécu jusqu'à présent pour étonner le monde par des extravagances multiples et variées. Et, devant ce désarroi de la rue, il se demandait si vraiment ce monde misérable avait besoin d'être étonné. Qu'importaient aux hommes les folies de Sayed Karam ? Les hommes réclamaient d'abord de vivre, de vivre sans la menace perpétuelle de la misère et de la faim.

C'était donc là toute la vie des hommes ? Sayed Karam restait ébahi devant la sincérité froide de cette rue trempée de lune. Un sentiment humain, tout nouveau, s'infiltrait en lui et qu'il n'essaya pas de rejeter.

Le manège de l'étudiant attira de nouveau son attention. Il le vit qui s'arrêtait en compagnie de l'homme aux chaussures éculées sous un réverbère éteint (dans ce clair de lune tous les réverbères semblaient éteints) et lui lire une espèce de lettre qu'il sortit de la poche de son pantalon. L'homme aux chaussures éculées l'écoutait avec crainte et en même temps paraissait ne pas l'approuver dans cette lecture. L'homme aux chaussures éculées n'avait pas encore dîné ; il s'attendait à ce que le jeune Adri l'invitât à manger comme il lui advenait parfois de le faire. C'était quelqu'un de très honorable. Il était

toujours triste et lorsqu'on lui demandait pourquoi il était triste, il répondait invariablement : « La faute en est à ces maudites chaussures. Ne le dites à personne. C'est un secret. » Là s'arrêtait la seule fantaisie que se permettait l'homme aux chaussures éculées. On ne lui connaissait pas d'autre vice.

Sayed Karam n'admirait plus ; il haïssait de toute son âme l'étudiant, la chèvre et l'homme aux chaussures éculées. Le réverbère, toujours éteint à cause de la lune, lui semblait dégager plus de sincérité, plus de sens concret de la vie que les êtres humains évoluant autour de lui. Il allait se retirer dans sa chambre lorsqu'il vit arriver Raya. Raya, c'était sa maîtresse.

Il pensa à ce qu'il allait lui dire tout à l'heure avant de la caresser, comme il le faisait d'habitude à chaque retour de la jeune femme. Raya tenait l'emploi de caissière dans un grand café-bar de la ville européenne. Sitôt libérée de son travail (qu'elle quittait à neuf heures), elle allait rejoindre Sayed Karam dans sa chambre. Elle n'était jamais en retard. Sayed Karam sentit que ce soir elle lui dirait quelque chose d'essentiel sur la vie des hommes et sur sa propre destinée.

Raya entra dans la chambre. Elle resta immobile près de la porte, les yeux grands ouverts, ne pouvant faire un pas de plus tant elle était brisée de fatigue. Maintenant qu'elle était arrivée jusqu'ici, toutes ses forces l'abandonnaient d'un coup, et il lui semblait qu'elle allait tomber sur le sol et mourir. Elle essaya de parler, mais une douleur piquante à la poitrine l'en empêcha. Alors, elle ferma les yeux et resta toujours à la même place, mince et sombre dans la clarté lunaire.

C'était une jeune femme de vingt-deux ans, au corps mince et frêle, vêtu d'un tailleur gris et d'un petit chapeau de paille noire. Elle avait un visage pâle, sans fards, et l'on sentait qu'elle était simplement une femme sûre d'elle-même, sûre de sa richesse de femme. Il n'y avait dans tout son aspect aucune coquetterie, aucun artifice.

Une sincérité émue émanait de tout son être. Sayed Karam à travers cette clarté de rêve qui baignait la chambre, la vit pâlir et trembler, puis incliner légèrement la tête sur le côté comme si elle allait s'évanouir. Mais il ne s'approcha pas d'elle ; la lumière de rêve le séparait d'elle. Elle était là comme une résonance terrible de la rue. Elle était venue, et toute la rue, avec ses lueurs de misère et de souffrance, était entrée avec elle dans cette chambre. Toute la tragédie de la rue se lisait sur son visage, ce visage qui faisait venir les larmes aux yeux de Sayed Karam chaque fois qu'il le contemplait. Et maintenant, elle était là avec son visage plus pâle que jamais, et le tremblement de son corps ardent, mais il n'osait pas l'approcher. Il comprenait peu à peu que tout l'humain qu'il venait de découvrir dans la rue, Raya le portait en elle.

Il s'élança vers elle et la prit dans ses bras.

— Qu'as-tu, ma chérie ? Laisse-moi regarder ton visage.

Et il l'embrassait partout sur le visage et il la pressait contre sa poitrine.

Elle ne répondait pas. Elle était lasse et elle tremblait de tout son corps. La fièvre. Il vit qu'elle pleurait.

— Tu pleures ? Pourquoi pleures-tu ?

Elle rouvrit ses yeux et le regarda à son tour en plein visage. Elle le regarda avec ses grands yeux sombres où luisaient quelques larmes comme dans la vie malheureuse des hommes quelques taches de joie. Elle sentit qu'il était bien là et bien pressé contre elle. Cela la calma un peu. La douleur piquante à la poitrine se fit lointaine et comme évanouie.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il encore.

— Parce que tu es là, dit-elle.

— Tu es si pâle, ma chérie.

— J'avais peur. J'avais bien peur, sais-tu ?

— Tu avais peur ? Et de quoi donc ?

— Par une nuit pareille, on a peur de tout, dit-elle. J'avais peur de ne plus te retrouver. J'avais l'impression

que ce clair de lune allait t'enlever à moi. Tu ressembles tellement à cette nuit fantastique. J'avais peur que tu t'en ailles avec elle pour toujours. Et voilà que je te retrouve.

— Tu me retrouves? Et tu me retrouves changé? demanda-t-il.

— Non, je ne sais pas si tu as changé. Je sais seulement que tu es là et que je t'ai retrouvé.

Elle était calmée maintenant. Elle était apaisée et douce et elle parlait avec sa voix de petite fille tendre et charnelle. La voix du fond de sa chair, celle qui ne trompe pas, la vraie. C'était une femme qui aimait avec tout son corps.

— Viens t'étendre sur le divan, dit-il.

Il l'emporta serrée contre lui et la coucha sur le divan. Elle se laissa emporter et puis coucher sans rien dire. A présent, la paix était en elle à cause de ce qui allait suivre : les caresses. Elle s'abandonna de tout son long, laissant libres toutes les promesses de son corps. Elle était à lui si simplement et si profondément! Alors, il se mit à la déshabiller avec une lenteur presque malade comme s'il craignait de lui faire mal et aussi à cause d'une idée qui venait de surgir en lui : ne pas la posséder ce soir. Il savait que son désir d'elle était ce côté paisible de la vie, où toutes les angoisses disparaissaient, où toutes les folies du cerveau meurent vaincues. Elle était si frêle et elle se donnait toujours si entièrement! Elle apportait dans l'amour une telle ardeur qu'il lui semblait, chaque fois qu'il la prenait, qu'elle s'anéantissait dans l'amour comme dans une mort inépuisable, et qu'elle tentait de l'anéantir avec elle.

Dehors, il y avait la lune et la rue noyée sous la lune. Le jeune Adri, l'étudiant en droit, quitta brusquement l'homme aux chaussures éculées, et, sans regarder une dernière fois la fenêtre de la petite Sattuta, s'en fut tout droit à la maison. Si Sayed Karam avait pu le voir en ce moment sans doute eût-il pensé que le jeune homme allait se livrer à quelque geste extravagant et de nature alarmante. Mais c'était tout le contraire. Car à peine

entré dans sa chambre, le jeune Adri se mit à sa table de travail, ouvrit le premier livre qui lui tomba sous la main et commença d'étudier avec une persévérance dont il n'avait jamais fait preuve jusqu'ici. Ce subit changement dans l'attitude du jeune homme était dû en grande partie au discours de l'homme aux chaussures éculées, qui avait produit sur lui une impression profonde et décisive. L'homme aux chaussures éculées, qui, de toute évidence, cherchait à l'arracher à sa promenade nocturne pour l'amener dans un restaurant voisin et se faire inviter par lui à dîner, s'était montré tout à fait réfractaire à ses confidences passionnées. Il avait été vraiment décourageant. Et puis la vue de ses chaussures invraisemblablement éculées donnait à toute discussion sur l'amour et la probabilité d'une rencontre avec l'objet aimé, cette mélancolie des choses condamnées d'avance à un échec certain. Jamais encore le jeune Adri n'avait ressenti l'inutilité de son attente avec cette sûreté indéniable. Le clair de lune lui sembla tout à coup odieux, et odieuse aussi cette indifférence de la petite Sattuta à son égard. C'est pourquoi il avait résolu de ne plus attendre et de rentrer tout de suite chez lui.

L'homme aux chaussures éculées marcha longtemps cette nuit-là et se montra dans plusieurs endroits de la ville. Abou el-Noum, le cocher de fiacre, qui à cause de ses fréquents déplacements est considéré comme une sommité en matière de nouvelles, a raconté l'avoir vu vers deux heures du matin dans les environs du quartier de l'Ezbékiah.

Maintenant Raya toussait à perdre haleine. Et cela lui faisait mal à lui de l'entendre tousser. Il souffrait comme si c'était sa propre poitrine que la toux déchirait. Il restait indécis avec son désir d'elle au fond du corps, hésitant toujours à la prendre.

— Tu ne m'aimes pas ce soir? demanda-t-elle.

— Il vaut mieux que tu te reposes, dit-il. Tu es trop fatiguée, ma chérie.

— Je ne me repose jamais de t'aimer, dit-elle. Quand je suis là-bas à mon travail, je pense tout le temps à toi, le sais-tu ?

— Oui, je le sais. Et c'est la seule chose qui m'aide à vivre.

— Je te sens toujours en moi. Partout où je me trouve, je te sens en moi. Alors toutes les choses de la vie m'apparaissent plus belles. Je ne pourrais pas vivre si je ne te sentais en moi. Tu comprends, mon chéri ?

Mais lui pensait à autre chose. Il pensait à cette pauvre rue noyée sous la lune.

— Le fils du maçon est mort, dit-il.

Elle ferma les yeux. Elle sentit de nouveau la douleur piquante à la poitrine. Elle savait qu'elle n'avait plus beaucoup de temps à vivre, mais maintenant qu'elle vivait, elle avait surtout besoin de caresses. Elle opposait ainsi à la mort un corps plein de désirs. Il lui semblait que la mort ne pouvait l'atteindre, tant que son corps tressaillerait de volupté. Ce qu'elle venait d'avouer tout à l'heure à Sayed Karam était vrai : durant tout le temps qu'elle passait à son travail, elle ne pensait qu'à lui. Elle avait toujours la sensation de le garder en elle, et c'était cela qui la séparait de la mort. Elle courait dans la rue pour le rejoindre plus vite. D'habitude il la prenait tout de suite, à peine entrée dans la chambre. Elle était toujours nue sous son tailleur gris. C'était d'ailleurs le seul vêtement qu'elle possédait. Ils vivaient tous les deux avec l'argent de son maigre salaire. Mais de cette pauvreté elle ne souffrait nullement ; elle n'avait conscience que d'une seule richesse, celle de sa chair amoureuse et fragile.

Il demeurait toujours silencieux. Dehors il y avait la lune et la rue nue sous la lune et toutes les misères du monde. Il songeait à des choses palpitantes et vraies.

— Moi aussi je mourrai bientôt, dit-elle. Et tu resteras seul. Je pense souvent à cela. Qui s'occupera de toi quand je serai morte ?

— Tu ne mourras pas, dit-il. Tu verras, je serai capable de te faire vivre.

— Je te demande simplement de m'aimer, répondit-elle.

De nouveau, il regarda son visage. Il était affreusement pâle.

— Je ne sais pas pourquoi, dit-il, mais je ne peux pas regarder ton visage sans que les larmes me montent aux yeux. Écoute Raya, je ne sais pas ce qui m'arrive ce soir.

— Raconte-moi tout, dit-elle.

— J'ai vu la rue, Raya. J'ai vu les hommes qui habitent cette rue. Ils sont tous misérables.

— Je le savais depuis longtemps, dit-elle.

— Je voudrais m'approcher d'eux. Je suis resté si longtemps loin d'eux.

Il y avait la fenêtre et puis la clarté lunaire qui pénétrait par la fenêtre. Il y avait surtout le visage de Raya.

Dans la maison jaune, celle qui fait l'angle de la rue, Barsoum le croque-mort se réveilla en sursaut et regarda autour de lui avec effarement. Il vit que les murs lépreux de son taudis étaient tapissés d'une lumière éclatante qui les rendaient transparents et comme franchissables. Il pensa d'abord que c'était déjà l'aube et qu'il lui fallait bientôt se lever et commencer une autre journée de labeur ingrat. L'enterrement du fils du maçon devait avoir lieu à huit heures. Barsoum pensa qu'il était temps de préparer le cercueil. Mais quelques instants après, il se rendit compte que la nuit durait toujours et que la clarté mystérieuse qui coulait par la lucarne de son taudis était celle de la pleine lune. Il se rendormit en pensant avec une joie mélancolique que le fils du maçon ne sera pas lourd à porter.

Sayed Karam pensait à toutes les extravagances dont il avait peuplé sa vie, et sa vie lui paraissait vide de sens. La seule réalité humaine qu'il eût touchée avec son cœur et son esprit était cette femme étendue là près de lui sur le divan. En dehors de cette femme toute son existence

n'avait été qu'une longue mystification. Mystification envers lui-même et envers les autres. Seules les heures passées près de ce corps de femme malade lui paraissaient dignes de son destin. Le visage de Raya était la seule réalité, la réalité essentielle de sa vie. C'était par elle et par elle seule qu'il avait pénétré ce soir l'immense détresse des hommes. Il se rappelait la première fois qu'il vit son visage. C'était dans ce café-bar de la ville européenne où travaillait la jeune femme. Et il ne savait pas pourquoi, à ce moment, les larmes lui montèrent aux yeux, ni pourquoi il ressentit un profond besoin de sincérité.

Depuis qu'elle était devenue sa maîtresse, ils vivaient ensemble. Pendant qu'elle était au travail, lui passait sa journée enfermé dans sa chambre et rêvait à des pièces de théâtre aux intrigues incroyables. Il y avait bientôt deux ans qu'il n'était pas monté sur une scène. Il avait tout lâché le jour où le directeur de l'unique théâtre de la ville voulut lui infliger comme partenaire une artiste au nom impossible. Alors il était parti en attendant des temps meilleurs. A cette époque, il était seul ; sa misère était à la mesure de ses rêves. Mais la venue de Raya avait changé les choses ; la jeune femme lui donnait presque tout l'argent qu'elle gagnait. Et lui la laissait l'entretenir, se plaisant dans cette oisiveté si nécessaire à l'éclosion de ses pitoyables fantaisies. Il voulait révolutionner le monde avec des idées extraordinaires ; des idées sorties du fond de son imagination tourmentée, mais qui n'avaient rien d'humain, pour pénétrer les cœurs des hommes. Il ignorait que les idées extraordinaires ne sont pas celles qui naissent de l'égoïsme barbare des êtres, mais plutôt de leurs sacrifices illimités.

Maintenant seulement il s'en rendait compte. Il n'osait plus regarder le visage de cette femme qui sacrifiait sa santé pour lui venir en aide. Comment avait-il accepté cela ? Il ressentit la même impression que tout à l'heure, quand l'intime détresse de la rue s'était révélée à lui.

C'était un sentiment de honte et de dégoût envers toute sa vie passée.

— Écoute, Raya, dit-il. Tu n'iras plus au travail. Tu es très malade. Il faut te soigner, comprends-tu ?

— Et de quoi vivrons-nous si je ne travaille plus ?

— Je travaillerai moi-même, dit Sayed Karam.

Elle le regarda, étonnée, comme s'il venait d'avouer un crime horrible. Elle n'attendait de lui que de l'amour. Elle était prête à mourir pourvu qu'il demeurât toujours le même homme caressant et tendre. Et il parlait de travailler ! Elle pensa qu'il devait être sans doute très malheureux pour dire une chose pareille.

— Je chercherai du travail, reprit-il. N'importe quoi ; je trouverai. Ainsi tu pourras te reposer et guérir. Comprends-moi. Cela m'est tout à fait nécessaire maintenant pour vivre.

— Un homme comme toi ne peut pas se perdre ainsi, dit-elle.

Il y avait toujours cette maudite fenêtre et, par delà la fenêtre, cette rue sordide toujours présente comme un remords.

— Je n'aspire plus qu'à être un pauvre homme parmi les autres.

— Tu as beaucoup de choses à faire, dit-elle. De grandes choses.

— Le monde n'a pas besoin de grandes choses. Les hommes ont faim, Raya ; et les affamés ne rêvent que de pain. Tout le reste est folie. Tiens, dit-il après un moment, l'homme aux chaussures éculées, je suis sûr qu'il n'a pas mangé ce soir...

— Je l'ai aperçu tout à l'heure en compagnie du jeune Adri, dit-elle.

Alors il se rappela ce jeune Adri, si désespérément amoureux de la petite Sattuta et il se demanda ce qu'il était devenu. Avait-il enfin aperçu sa bien-aimée, ou bien tournait-il toujours au même endroit en compagnie de la chèvre Lisa, et de l'homme aux chaussures éculées ? Sayed

Karam eut envie de se lever et d'aller voir un peu ce qui se passait dans la rue.

La rue était déserte. Il ne vit que le pauvre réverbère qui essayait de manifester un peu de vie malgré la foudroyante clarté de la lune. Il ressemblait à une personne humaine, une humble personne écrasée par le luxe et la puissance d'une force tyrannique contre laquelle elle ne pouvait rien. Dans ce drame de la rue la lune personnifiait la minorité privilégiée de ce monde, et sous sa domination se mouraient par milliers les pauvres réverbères, semblables aux déshérités de toutes les races et de tous les peuples qui crèvent de misère et de faim, tout le long de l'immense terre. « Tout le problème est là, pensa Sayed Karam. Le fils du maçon est mort faute de médicaments : c'est-à-dire parce qu'il était pauvre. C'est une vérité bien élémentaire, mais ce soir elle a son prix, car c'est pour la première fois qu'elle pénètre aussi terriblement dans mon cœur. Voilà pourquoi je dois la considérer comme une révélation. Désormais mon amour aura un sens et ma vie une raison. Vivre va signifier pour moi combattre. Combattre dès maintenant et toujours les puissances barbares qui font que les enfants du peuple marchent nus dans le ruisseau ; que les hommes de ce peuple mendient dans la rue, ou bien acceptent un travail d'esclaves qui ne leur assure même pas le pain de chaque jour. Maudits sont les rêves imbéciles qui peuplèrent ma vie de fantômes. Seule la réalité sociale inspirera désormais tous mes actes. Et je veux aussi que mon amour pour cette femme malade, qui a sacrifié sa santé pour moi, ne soit plus que l'expression de cette douleur humaine profondément ressentie. » Il délaissa la fenêtre et revint s'asseoir près de la jeune femme. Elle était toujours étendue à la même place, chaude et nue. Elle ne disait plus rien, attendant simplement d'être aimée. Elle savait qu'après bien des paroles, il finissait toujours par la prendre.

Au premier étage de la maison jaune, la fille de Baraka

effendi, l'employé des chemins de fer, est étendue sur la natte de paille tressée qui orne le parquet de sa chambre. En vain elle cherche à dormir ; en vain elle cherche à oublier la laideur de son visage. Mais nul rêve ne vient l'arracher à sa persistante angoisse. Alors elle songe à la mort et elle pleure. Près d'elle, la petite chatte noire pousse des miaulements plaintifs. La petite chatte comprend la douleur de sa maîtresse. La jeune fille la prend alors sur ses genoux et se met à lui raconter des histoires incohérentes et sans suite. Ce sont des histoires où elle tient toujours le rôle d'une princesse aimable et jolie, parée pour des fêtes éternelles.

Un peu plus tard, elle s'endormit et fit un rêve éblouissant, dont elle n'oubliera jamais les moindres circonstances.

Sayed Karam pensait toujours au fils du maçon.

— Demain, dit-il, Barsoum le croque-mort devra enterrer le fils du maçon et certainement il ne touchera aucun salaire pour cette besogne. Vraiment le désintéressement de cet homme a quelque chose de sublime. N'est-ce pas Raya ?

— Comme tu es tendre pour les êtres ce soir, dit-elle. Comme tu t'inquiètes de leur sort et comme tu les aimes, mon chéri.

— Je t'aime plus que tout au monde.

— Non, ne dis pas cela. C'est en les aimant beaucoup, tous les pauvres, les souffrants et les opprimés, que tu m'aimeras le plus fort.

— J'ai beaucoup encore à apprendre d'eux. Tu m'aideras.

— Tu as beaucoup de choses à faire, te dis-je. Beaucoup de grandes choses. Et je sais que tu les feras.

— Comme cette nuit a tout changé, dit-il.

— Elle n'a pas changé ton âme. Les grandes choses que tu voulais réaliser pour étonner les hommes, tu les réaliseras pour aider les hommes et les conduire vers une vie meilleure.

— Tu savais tout cela bien avant moi, dit-il tristement. Et pourtant tu ne m'en as jamais parlé.

— Tout cela était en toi. Tout cela était inscrit au fond de ton esprit et de ta conscienc. Tout cela bouillonnait en toi comme un désir sauvage, attendant l'heure d'éclater. Ne comprends-tu pas? Alors regarde mon corps nu, regarde mes mains qui tremblent, regarde mon visage et dis-moi pourquoi tu pleures.

— Arrête, arrête, s'écria-t-il. Je sais qui tu es maintenant. Tu es la chair martyrisée du peuple, tu es le sang malade du peuple, et ton visage creusé par la souffrance n'est que le reflet accablant de la misère du peuple. Pauvre Raya!

— Pourquoi pauvre? Est-ce parce que je dois mourir? Mais je ne mourrai jamais pour toi, mon chéri. Pour toi, je serais toujours présente. Chaque fois que tu rencontreras sur ta route un enfant déguenillé qui a faim et froid et qu'à sa vue ton cœur frémissa de révolte, je serai près de toi. L'enfant qui pleure parce qu'il a faim et froid, ça sera moi. L'homme accablé de soucis et qui ne sait où aller, ça sera moi. Et la femme délaissée et les amours rompues toujours à cause de l'argent, et tous les désirs insatisfaits et les envies de manger ou simplement de respirer, tout cela, ça sera encore moi, toujours moi.

Sayed Karam se pencha sur ce corps de femme où vivait tout un monde désemparé et souffrant. Et de son regard et de sa bouche et de ses mains il fouilla dans les profondeurs de ce corps, longtemps, à bout de souffle, jusqu'à l'aube.

L'aube se leva sur un quartier régénéré qui n'acceptait plus la vie telle qu'elle était, mais voulait la dominer, la rendre plus hardie et plus belle.

Albert COSSERY.

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE — ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ ET ÉLECTRICITÉ

—●—
Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

Abonnements pour l'Égypte P. T. 50
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, pour tout ce qui
concerne la rédaction (5, Rue Abdel Abou Bakr — Zamalek —
Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, pour tout ce qui con-
cerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

LE NUMÉRO : 5 PIASTRES.